

Amoy au mis de la Cour
des

MES DÉLASSEMENS,

OU

RECUEIL

DE CHANSONS,

ET

AUTRES PIÈCES FUGITIVES,

COMPOSÉES POUR MES AMIS;

PAR RAVRIO. *Antoine André*



De l'Imprimerie de BALLARD, rue J.-J. Rousseau,

no. 14.

JANVIER 1805.

PQ2385
R55 M4
1805

3 10
4
Copy 46

Alm 23974

A MES LECTEURS.

EN imprimant le Recueil que je vous adresse, mes Amis, je n'ai pas eu la folle prétention de vouloir éterniser des bagatelles, qui ne peuvent avoir de durée que celle de votre mémoire; j'ai voulu seulement répondre à l'obligeance de vos desirs, et aussi dispenser ma paresse des nombreuses copies que journellement vous me faisiez le plaisir de me demander. Peut-être trouverez-vous trop abondante la moisson que je vous offre. Je me suis fait cette objection, et j'ai senti que si je l'eusse destinée au public, elle aurait dû être considérablement réduite; mais embarrassé sur la manière de faire mon choix, et pensant que mes seuls amis seront mes lecteurs, je n'ai pas craint de me montrer à eux tel que je suis : j'ai mieux aimé me donner le ridicule d'avoir fait beaucoup de choses faibles, que d'avoir à redouter, de quelqu'un de vous, le reproche fondé d'oubli ou d'indifférence. Ce n'est donc pas une guirlande que je vous donne, c'est un groupe de

fleurs cueillies dans le jardin de l'amitié, où se trouvent, parmi quelques roses et quelques pensées, beaucoup de barbeaux et de fleurs des champs. Agréez l'hommage que je vous en fais, mes Amis, non comme un monument d'amour - propre pour me rappeler à votre souvenir, mais comme une preuve certaine que, dans les jeux poétiques où je me suis essayé, je n'ai eu d'autre ambition que celle de vous distraire un moment, et de vous montrer l'attachement que je vous porte.

RAVRIO.

MES DÉLASSEMENS,

OU

RECUEIL

DE CHANSONS,

ET

AUTRES PIÈCES FUGITIVES,

COMPOSÉES POUR MES AMIS.

A MON APOTHIKAIRE,

En lui envoyant toute l'édition de mon Recueil.

AIR : *Mon père était pot, etc.*

JE t'adresse, mon cher Flairant,
Un nouveau somnifère,
Dont tu feras, j'en suis garant,
Une assez bonne affaire.
Ce sont des couplets,
Des vers les mieux faits

Que l'on cite à la ronde :
 Tu les vendras cher ,
 Ou bien, mon très-cher ,
 Tout dormirait au monde.

Ne crains pas les sentiers battus ,
 Ainsi le veut l'usage.

Annonce, par un prospectus,
 Mon bienfaisant ouvrage :
 Dis de son auteur ,
 Modeste amateur ,
 Que sa *lyre dorée* (1),
 Brillante en tous lieux ,
 Réfléchit les *feux*
 Dont elle est entourée.

Dis que je maîtrise à mon gré
 Mainte ingrate *matière* ;
 Que de cent *flambeaux* éclairé ,
 J'ai beaucoup de lumière ;
 Que sans me vanter ,
 L'on doit me compter
 Pour un poète illustre ,
 Et que, qui me voit,
 Près de moi reçoit
 L'éclat du plus beau *lustre*.

(1) Allusions à l'état que professe l'auteur.

Dis que parmi les jeux constans
Des vers que je module,
Je compte la marche du tems
Par plus d'une *pendule* ;
Que dans maint projet,
Traitant pour sujet,
Des Dieux, des Rois, un Bonze,
Ainsi que Piron,
Mon digne patron,
Je crée et jète en *bronze*.

Si tu ne vois aucun chaland
Après cet étalage,
Je sais un moyen excellent
Pour débiter l'ouvrage :
De mes bons rivaux,
Des malins journaux
Évitant la critique,
A tous gens choisis
Délivre, gratis,
Mon puissant narcotique.

LES FEMMES , LE VIN ET LE JEU.

AIR : *De Laujon.*

Pour les femmes,
Le vin et le jeu,
Je ressens, j'en fais l'aveu,
De bien douces flammes!
Oui, les femmes,
Le vin et le jeu,
Recevront mon dernier feu
Et mon dernier vœu.

Ce n'est pas
En mauvaise compagnie,
Que femme jolie
A pour moi beaucoup d'appas.
Fait-on cas
Du bon vin dans une orgie?
Jeu d'académie
Plait-il aux goûts délicats?

Pour les femmes, etc.

C'est au sein
Des bons amis qu'on préfère,
Que le cœur peut faire
L'emploi du trio divin.

Ceil malin,
Du jeu, la petite guerre,
Ne s'animent guère
Sans une pointe de vin.

Pour les femmes, etc.

Si l'Amour
S'assoupit près d'une treille,
Bacchus le réveille,
En lui faisant quelque tour.
A son tour,
S'il faut que Bacchus sommeille,
Le jeu fait merveille,
Et ranime son séjour.

Pour les femmes, etc.

En trinquant
Avec celle qu'on adore,
On se croit encore
Dans un amoureux instant.

(6)

En jouant,
Un heureux coup fait éclore ,
Rapport que colore
Quelque souvenir charmant.
Pour les femmes, etc.

Le bonheur
Doit prolonger l'existence ;
Avec tempérance ,
Satisfaisons notre cœur.
Sans humeur ,
Charmons le tems qui s'avance ;
Que sa faux balance ,
A moissonner notre fleur.

Pour les femmes ,
Le vin et le jeu ,
Je ressens , j'en fais l'aveu ,
De bien douces flammes !
Oui , les femmes ,
Le vin et le jeu ,
Recevront mon dernier feu
Et mon dernier vœu.

V E R S

A l'occasion de la mort du Maréchal de BIRON;

par un grenadier.

MAUDITE grimacière, impitoyable mort!

Tu viens de moissonner notre vertueux père.

Biron, dans les combats, fut toujours le plus fort...

Tu l'as donc, pour le vaincre, attaqué par derrière?

A. M^r. B***,

A l'occasion de son mariage.

AIR : *Du faux serment.*

TU choisis une femme aimable
Dont l'amour constant et durable,
Te prépare le plus doux sort ;
Tu n'as pas tort ;
Mais des lois saintes du ménage,
Connais-tu l'heureux esclavage
Soir et matin ? . . . C'est un peu fort.

Les premiers jours, on est de flamme :
A deux l'on ne fait plus qu'une ame ;
Les duos sont toujours d'accord,
Aucun n'a tort.

L'époux, qui le premier détonne,
Au bout d'un mois, compte et raisonne,
Soir et matin . . . C'est un peu fort.

Il en parle à sa tendre épouse ;
Mais gare qu'elle soit jalouse :

En vain il plaide avec transport,
Il aura tort.

L'on trouve sa froideur extrême,
S'il ne prouve encore qu'il aime
Soir et matin... C'est pourtant fort.

Un mari craint - il ces querelles
Qui sont funestes ou cruelles?
Qu'il se montre avare d'abord;
Il n'a pas tort.

Puis, de la modeste huitaine,
Qu'il passe à la sage quinzaine,
Soir et matin, n'est pas trop fort.

Couple-heureux ! si ma muse fole
Vous ont paru froide ou frivole,
Je l'exile sans passe - port :

Ma muse a tort.

Mais si vous croyez, l'un et l'autre,
Que votre bonheur fait le nôtre,
Vous ne croirez rien de trop fort.

AU DOCTEUR ***,

En dînant chez lui.

AIR : *Du vaudeville de l'officier de fortune.*

L'ÉTOILE heureuse du bel âge ,
Sans doute est celle du berger ;
Il en est une , pour le sage ,
Que l'on voit luire sans danger.
On peut la regarder sans voile ,
Même en plein jour la suivre à pié :
Ce guide aimable , c'est l'étoile
Qui nous conduit chez l'amitié.

Sur l'un des enfans d'Esculape ,
Ce point lumineux s'arrêtant ,
Nous dit : ici l'on met la nappe ,
Ici l'amitié nous attend.
Desir de la voir nous transporte ,
Nous arrivons en un clin-d'œil ,
Le plaisir nous ouvre la porte ,
Il nous attendait sur le seuil.

Nous trouvons un Docteur aimable ,
Dispensateur de la santé ,
Qui place près de nous , à table ,
La bonne chère et la gaité ;
On rit , on sable le champagne ,
On voit courir propos joyeux ,
Nous battons un peu la campagne ,
Et notre Docteur est heureux.

Grondeur , qui ne vois sous l'hermine
Que destructeurs du genre humain ,
Veux-tu croire à la médecine ,
Va dîner chez ton médecin ;
L'esprit content , l'ame ravie ,
Cent fois tu diras , transporté ,
Oui , tous les trésors de la vie
Se trouvent chez la Faculté !

A M. COLIN - D'HARLEVILLE ,
A l'occasion de sa pièce , *les Châteaux en*
Espagne.

DE quelque nymphe accorte , bocagère ,
Au cœur sensible , aux attraits innocens ,
Que n'ai-je , hélas ! la démarche légère ,
L'inconséquence et les seize printems.
Tu me verrais tendrement indiscrette ,
Voler à toi , te prendre par la main ,
Et devenir ta naïve Colette ;
Car tu serais mon aimable Colin.
Qu'ils sont jolis , tes *Châteaux en Espagne* !
Cher d'Harleville , apprends-nous tes secrets ;
Si c'est ainsi que tu bats la campagne ,
Ils sont charmans , les rêves que tu fais.

URSULE,
Revenant du marché de Cythère.

AIR : *De la marchande d'Amours.* (de Piis)

UN Amour dans son cotillon ,
Ursule rentrait au village ;
Le plus éclatant vermillon
Colorait son joli visage.
L'œil en feu , le cœur palpitant ,
S'applaudissant de son emplette ,
Pour le caresser un moment ,
Elle le sort de sa cachette.

Dans les plis de son blanc jupon ,
Le rusé faisait sentinelle ;
Afin de voir son air fripon ,
Elle le suspend par une aîle ;
L'air est frais , l'enfant est tout nu ,
Il voltige , tremble et s'agite ,
C'est en vain qu'il est retenu ,
Il s'échappe et retrouve un gîte.

Ursule, l'arrête soudain ;
Où va-t-il donc ? quelle folie !
Cupidon veut forcer sa main,
La retraite était si jolie !
Cesse, lutin, de l'espérer.
Comment ! déjà tu me chagrines !...
Mais l'Amour se met à pleurer,
L'arrosant de larmes divines.

Ursule, naïve et sans fard,
S'attendrit, son ame est émue ;
Finement, mon petit pendar
Se remet, rit et s'insinue.
Dire le tems qu'il demeura,
C'est ce que n'apprend point l'histoire ;
Mais Ursule, qui le garda,
N'en perdit jamais la mémoire.

A M^{lle}. J. D***.

AIR : *Du réveil d'Épiménide.*

QUAND d'Annette c'est la fête,
Tous les bosquets d'alentour,
Pour les bouquets qu'on apprête,
Sont dépouillés tour-à-tour ;
Mais vainement Flore étale
Ses richesses, ses présens,
Annette devient rivale
De leurs attraits séduisans.

Dans les jardins de Cythère,
Me promenant ce matin,
Je fus témoin d'une guerre
Parmi le trio divin.

Annette, de ces querelles,
Fut l'objet, sans y songer,
Les Grâces briguaient entr'elles
L'honneur de lui ressembler.

Mais l'Amour qui tout arrange,
Vint terminer leurs débats :

Autour de moi qu'on se range,
Dit-il, on ne s'entend pas.
D'Annette à chacune il semble
Avoir le portrait vivant,
Et chacune lui ressemble :
Écoutez, voici comment.

Thalie a son teint de rose,
Aglæ ses blonds cheveux
Et ses lèvres demi-closes,
Euphrosine ses beaux yeux ;
Sa taille vous est commune,
Comme ses autres attraits,
Vous voyez bien que chacune
A partagé mes bienfaits.

A UNE MARGUERITE,

Mère de famille.

AIR : *Mon ami, je voudrais aussi, etc.*

L A modeste amabilité,
Craignant à tort de ne pas plaire,
Sous l'emblème de la beauté,
S'était cachée avec mystère ;
Que la rose plut en tous lieux,
Comme son règne fut durable,
C'est qu'étant belle à tous les yeux,
Elle sut encore être aimable. } *bis.*

Mais au quarantième printems,
Bien que Rose fût encore belle,
Elle craint de la faux du tems
La blessure toujours cruelle ;
On la vit, d'une fleur d'été,
Briguer le durable mérite,
Et la douce amabilité,
Se fit de Rose Marguerite. } *bis.*

C'est sous le nom de cette fleur
Que chacun l'aime et la révère.
Un esprit charmant, un bon cœur,
En ont fait la plus tendre mère.
Buffon voit tout représenté
Par quelque plante favorite,
Chérissons l'amabilité,
Sous la forme de Marguerite.

} *bis.*

VERS A M^r. D***, MÉDECIN,

En lui rendant un de ses manuscrits, traitant
de la métaphysique relative à la Médecine.

DESCENDANT chéri d'Hippocrate,
Poursuis ton vol audacieux,
Courre de la Seine à l'Euphrate,
Monte jusqu'au vide des Cieux.
Il est encor des découvertes
Pour la chétive humanité,
Toutes les routes sont ouvertes
A ton courage illimité.
Combien j'aime à voir ton génie,
Combattre Voltaire et Buffon,
Attaquer avec énergie,
Leibnitz, Condillac et Newton :
J'admire sur-tout ta hardiesse,
Quand, d'un front tranquille et serein,
Dans l'arène de la sagesse,
Tu descends, Jean-Jacque à la main :
Son éclatante renommée
N'en impose pas à ta voix ;

Ta raison , de science armée ,
 Ébranle , abat l'ombre alarmée
 Du sophiste et fier Gênevois ;
 Jusqu'aux premiers âges du monde ,
 Porte encor ton œil curieux ;
 Ils sont une source féconde
 Des trésors les plus précieux.
 Franchis le seuil théologique ,
 Où s'arrêtèrent tant d'auteurs ;
 De la fierté philosophique ,
 Atteignant toujours les hauteurs ,
 Poursuis l'erreur évangélique ,
 Ose encor , du mensonge antique ,
 Démasquer les traits imposteurs.
 Sans doute la horde anodine ,
 De nos compilateurs sacrés ,
 Te décriant à la sourdine ,
 Va , dans des pamphlets ignorés ,
 A l'imprécation divine
 Livrer tes écrits révévés.
 Mais toi , poursuivant ta carrière ,
 Tu riras de leurs sifflemens ,
 Comme Eole , de la poussière ,
 Comme le soleil des autans.
 Tandis qu'estimé des vrais sages ,
 Et chéri de l'humanité .

Tu sauras braver les orages
Qu'entraîne la célébrité :
Ton nom , traversant les nuages
Du temple de la vérité ,
Ira chez la postérité ,
Savourer les doux avantages
Que promet l'immortalité.
Et moi , sombre habitant des plages
De la tranquille obscurité ,
Tous les jours , avec volupté ,
J'irai sous de rians ombrages
Pour charmer mon oisiveté ,
Lire et méditer tes ouvrages.

L'AMOUR A CRETEIL;

A l'occasion d'une réunion chez M^r. C. N^{***},
ayant deux jolies Demoiselles.

AIR : *Les Amours sont effarouchés ;*
ou, *Ah ! le cœur à la danse, etc.*

CUPIDON voyant désertier
Les amours de Cythère,
Parcourut , pour les recruter,
Tous les coins de la terre.
A Creteil il arriva,
C'est là qu'il les retrouva.
Ah! . . ah ! c'est à la campagne
Que le plaisir fait son séjour ,
La gaiété, sa compagne,
L'inspire nuit et jour.

Il faut voir mon lutin surnois ,
Maniant l'art de plaire ,
Prendre les airs et le harnois
D'un charmant militaire.

Il se présente céans ,
Fait maint jolis complimens.

Ah ! .. ah ! etc.

« N'auriez-vous pas vu les Amours,
» Et ma mère et les Graces ?
» Je les cherche depuis trois jours,
» Jugez de mes disgraces !
» Furetant de tout côté ,
» Il aperçoit deux beautés ».

Ah ! .. ah ! etc.

Bientôt il s'attache à leurs pas ,
Il voltige autour d'elles ;
« Des Graces voilà les appas ,
» Voilà mes immortelles :
» L'une des deux est Vénus ;
» Mais leurs traits sont confondus.

Ah ! .. ah ! etc.

Depuis ce tems dans ce logis ,
L'Amour fait sa demeure ,
Entouré des jeux et des ris ,
Un jour fuit comme une heure.
Avec des hôtes charmans ,
Peut-on compter les momens ?

Ah ! .. ah ! etc.

LE FLAGEOLET.

AIR : *Guillot un jour trouva Lisette.*

SUZETTE, naïve et jolie,
Allait compter quinze printems;
Guillot était d'une folie,
Qu'ont les villageois de vingt ans.
Un matin, songeant à Suzette,
Il contemplait son flageolet,
Lorsque la bergère, indiscrete,
Derrière un buisson, le guettait.

Hé! bon dieu, quelle étrange chose!
Dit Suzette, en regardant mieux :
Le lys faisant place à la rose,
Elle rougit jusqu'aux cheveux.
Guillot touche et retouche encore
Son flageolet pour en jouer ;
Enfin, pour celle qu'il adore,
Le chalumeau va résonner.

Ses doigts, amoureux et mobiles,
Déjà caressaient les contours

Et les dimensions faciles
De cet instrument des amours.
Suzette, tremblante, éperdue,
Vole du pas le plus léger :
« Ta chanson eût été perdue,
« Je veux, Guillot, la partager ».

Guillot, dont l'ardeur étincelle,
Doute s'il vit en ce moment ;
Mais bientôt il se le rappelle,
Et Suzette en fut le garant.
Montre - moi vite, reprit-elle,
L'effet de ce tube charmant,
Car mon impatience est telle,
Que j'en veux jouer à l'instant.

Sur tes lèvres, que je le pose ;
Écartons ces cheveux flottans :
Suzette, ta langue de rose,
Doit l'humecter de tems en tems...
Ah! cher Guillot! quelle harmonie!
Oh! oui... fais toujours le dessus.
La chanson n'était pas finie,
Que Suzette n'entendait plus.

A M^{lle}. D***,

Qui m'avait donné un ruban serre-tête.

P O U R fixer mon cerveau débile,
Tu me donnes donc un ruban !
Sans doute ta malice habile,
Veut en faire son talisman.
Va, méchante, je te pardonne ;
Je fais plus, je chéris ce tour ;
Les rubans que l'amitié donne,
Valent bien les *faveurs* d'amour.

COUPLETS

Chantés à une réunion où se trouvait l'Envoyé
de Hollande.

A I R : *Mettez la main sur cette lettre.*

QUE chacun chante à sa manière,
Et nos succès et nos revers,
J'abandonne cette matière
A tous les intérêts divers ;
Le bonheur, dégagé d'entrave,
N'est que chez la douce amitié :
Je le trouve , peuple Batave ,
Quand tu deviens notre allié.

Les nourriciers de la patrie ,
Ce ne sont pas les champs de Mars,
Ce sont les champs de l'industrie ,
Des sciences et des beaux-arts.
A des victoires éclatantes,
Succèdent de lugubres chants ;
Faisons de nos villes flottantes ,
L'effroi des sots et des méchants.

Soyez toujours sages , modestes ,
Bons Hollandais : de nos travers
Redoutez les suites funestes ;
Servez d'exemple à l'univers !
Réunis contre la tempête ,
Ne formons qu'un corps désormais :
Le Batave en sera la tête ,
Les bras conviennent aux Français.

VERS A M^{lle}. V***,

Qui peignait le portrait d'un des élèves de
son père.

L'HISTOIRE nous dit qu'autrefois,
Voulant faire peindre sa belle,
Le plus grand, le plus fier des rois,
Choisit une touche immortelle.
Apelle obéit à sa voix.
Aujourd'hui, merveille nouvelle !
Par un heureux et rare choix,
C'est Campaspe qui peint Apelle.

SUR UNE LAURE DU 18^e. SIÈCLE.

AIR : *Elle est mon ame , elle est ma vie , etc.*

Q'UN autre brigue du monarque ,
Les biens, le sceptre dangereux ;
Moi, de la lyre de Pétrarque ,
Je me trouverais plus heureux !
Digne de celle qu'il adore ,
Par elle ses vers étaient lus :
Il est une moderne Laure ,
Mais de Pétrarque il n'en est plus.

Être aimé, c'est le bien suprême,
Préférable au plus beau trésor ;
Mais éterniser ce qu'on aime,
Est un plaisir plus doux encor.
Pétrarque goûta l'un et l'autre ,
Laure, en l'aimant, sut l'inspirer ;
Moi je voudrais chanter la nôtre ,
Et je ne puis que soupirer.

Murmure, célèbre Vaucluse ,
De Pétrarque les sons touchans ;
Jamais la Seine, de ma Muse
Ne redira les faibles chants :
A qui sans espoir aime Laure ,
Rien ne sied que l'obscurité ;
Le bonheur seul peut faire éclore
Les fleurs de l'immortalité !

LA BOUILLOTTE, RONDE.

AIR : *Comme ils sont dans la nature.*

Q U'UN fat à la bergamotte ,
Joue à la *bête* souvent ,
Le bon rentier qui grelotte ,
Fait son *piquet* en jurant ;
Moi , j'aime un jeu charmant :
C'est le jeu de la bouillotte ,
Car c'est un jeu charmant ,
Quand il est joué gaîment.

C'est sur-tout près de Lolotte ,
Que mon plaisir devient grand ,
Sa blanche et douce menotte
A tant de grace en *donnant* !
Ah ! qu'il est séduisant
Le doux jeu de la bouillotte !
Il est bien séduisant ,
Lolotte le rend charmant.

Son petit *jeu* ravigotte ,
Je l'entrevois , et déjà
Avec ardeur je complotte
De *tenir* tout ce qu'elle a . . .

 Quel jeu que celui-là !

Que tu me plais ! ô bouillotte !

 Quel jeu que celui-là !

Heureux qui s'y faufila.

Voyant que je papillotte ,
Lolotte *ouvre* tout d'un coup ;
Moi , je lui serre la botte ,
Je tiens et je fais *va-tout* ! . . .

 Qui n'aurait pas de goût ,
Pour le jeu de la bouillotte ?

 Moi , je l'aime beaucoup ,
Quand j'y puis faire un *bon coup*.

Bien loin de craindre , Lolotte ,
En acceptant , m'a bravé ;
Son *as de pique* me frotte ,
J'y porte et suis *décavé* . . .

 Qu'en perdant j'ai trouvé
De plaisir à la bouillotte ;

 C'est un fait bien prouvé ,
Si vous l'avez éprouvé.

A M^{lle}. J. D^{***},

En lui envoyant un Rosier.

AIR : *Avec les jeux dans le village.*

PRÉSENTER une rose à Flore !
Ah ! c'est éclairer le soleil !
Il faudrait un grain d'ellébore
A l'auteur d'un présent pareil.
Mais quand l'amour la fait remettre ,
On doit pardonner de bon cœur.
Un aveugle seul peut commettre
Une aussi ridicule erreur.

PLAINTES du cheval de bronze de Henri IV,
aux Parisiens, à l'occasion de la dégradation
de la place où il est sur le Pont - Neuf.

PEU PLE mesquin, qui crois être superbe,
Peux-tu me voir au sein de ton Paris,
Comme un baudet ramper en foulant l'herbe,
Chargé d'un roi, le plus grand des Henris?
Tu ris, ingrat, et ton œil imbécille,
Va contempler, comme un stupide oison,
Ces fiers guichets(1), ces murs de ta prison,
Luxe orgueilleux, grandement inutile.
Viens-donc plutôt, viens, du meilleur des rois,
Voir la statue errer parmi la fange,
Et rougissant de ta bassesse étrange,
Rendre à son ombre un culte que tu dois :
Qu'en pavés d'or ce cloaque se change ;
Mais, non, le marbre est plus simple et plus beau :
Baisse ton front, et que ta main l'arrange ;
Le bon Henri te voit de son tombeau.
Si quelquefois tu manquais de mémoire,
Songe qu'il pût te voir mourir de faim ;
Mais qu'en grand homme il suspendit sa gloire,
Et te vainquit en te donnant du pain.

(1) Nouvelle barrière.

LA FORÊT NOIRE.

AIR : *De la forêt Noire.*

HIER je rencontrai l'Amour,
Cheminant vers Cythère,
Il allait donner le bon jour
Aux Graces, à sa mère ;
Sans trop vouloir (*bis.*) montrer du cœur,
On accoste un tel voyageur :
De certaine forêt, lui dis-je, on fait l'histoire :
Je voudrais (*bis.*) voir la forêt Noire.

L'Amour sourit à mon désir,
Et quoiqu'il n'y vît goutte,
Par mille sentiers du plaisir,
Il me mit dans la route ;
Mon cœur battait (*bis.*) en ce moment,
J'approchais d'un pays charmant ;
Poursuis, me dit l'Amour, poursuis, tu peux m'en croire,
Tu vas voir (*bis.*) cette forêt Noire.

J'aurais couru tout l'Univers,

L'Amour était mon guide;

Après bien des trajets divers,

Nous arrivons à Gnide :

Tu vois là-bas, (*bis.*) reprit l'Amour,

Un petit bois privé du jour :

Tiens, voilà mon flambeau, prends ce chemin d'ivoire,

C'est bien là (*bis.*) qu'est la forêt Noire.

D'un pied léger, en frémissant,

J'aborde la contrée ;

Un mont de neige éblouissant

En commandait l'entrée.

Je pénétrai (*bis.*) dans ce séjour,

Armé du flambeau de l'Amour.

Momens délicieux, d'éternelle mémoire !

Qu'on est bien (*bis.*) dans la forêt Noire.

J'en parcourus tous les détours,

Et les divers espaces,

Dans tous les coins des nids d'Amours,

Par-tout des jeux, des graces.

Quoi ! c'est donc là, (*bis.*) tendres amans,

Ce bois dont on fait peur aux gens ?

Buveurs, guerriers, savans, laissez-là votre gloire,

Venez tous (*bis.*) dans la forêt Noire.

LE BERGER MALHEUREUX,

Romance historique.

AIR : *Te bien aimer, ô ma chère Zélie, etc.*

SI ne voulez un jour prendre une amie,
Pour la chérir, l'aimer jusqu'au trépas,
Bons pastouraux, plaignez ma bonhomie,
Fuyez mes chants, et ne me lisez pas.

Allais cueillir la douce violette,
Par un matin du joli mois de mai,
Lorsqu'aperçus naïve bergerette,
Que par malheur au même instant aimai.

Reine des cœurs avait fait sa figure,
Dieu de Cythère animait tous ses traits;
Ne connais rien mieux que sa chevelure,
Pour comparer à ses autres attraits.

De Cupidon, la chaîne fortunée,
Nous conduisit au temple de l'hymen;
A son destin liant ma destinée,
Crus posséder son cœur avec sa main.

M'en voir aimer fut mon unique envie ,
Soins mes plus doux furent pour son bonheur ;
Troupeaux , rubans , chaque instant de ma vie ,
Tout fut pour elle , et ne trouva qu'aigreur.

Comme aisément la constance se flatte ,
Crus quelquefois que j'allais être heureux ;
Pour me tromper , l'inhumaine , l'ingrate ,
Prenait les traits de l'amour généreux.

Maint doux baisers , quelques fausses caresses ,
Sont le filet où la vertu se prend ; ...
Craignez , bergers , craignez faveurs traîtresses ,
Des maux d'amour ce mal est le plus grand.

Fuir pour toujours les pas de l'infidelle ,
Fut un tourment pour mon cœur mal guéri :
Cherchais en vain quoi regretter en elle ,
Et la pleurais comme un agneau chéri.

En m'éloignant cherchais sa repentance ,
Aurais voulu point ne l'abandonner , ...
Plaisir des dieux est dit-on la vengeance ,
Plaisir humain est bien de pardonner.

Depuis ce jour , les échos du bocage ,
Rendent les sons de mes tristes regrets ;

Pense toujours au sort de la volage ;
Et puis la plains des maux qu'elle m'a faits.

Amour , amour , quel est donc ce mystère ,
Heureux loin d'elle , est-ce à moi de pleurer ?
Ah ! le sens trop , le mal que l'on peut faire
Est déchirant ; mieux il vaut endurer.

De froids censeurs entrevois le sourire,
Il est si peu de mortels généreux !
Puisse un revers ne jamais les instruire
Qu'il n'est pitié qu'entre les malheureux.

AVENTURE DE MANON.

AIR : *A la fête du hameau , ah ! comm' c'est beau !*

V O U L A N T m'donner un air ,
J'fus avant-hier

A la Croix-Blanche ,
Bonnet, fichu d'linon ,

Fins bas d'coton ,
L'on est sus l'ton.

Tra là la , etc.

Quand on est mis' comm' ça ,

La la , etc.

C'est ben sûr qu'on plaira.

C'est un charmant endroit ,

Que c' cabaret ,

Sur-tout l' dimanche !

Clarinet' , tambourin ,

Et puis l' crin crin ,

Ça fait un train !... "

Tra la la , etc.

Quel plaisir d'aller là !

La la , etc.

Null' part on n'dans' comm' ça.

Dans l'bal à peïn' j'entrais,
Qu'un gas bien frais,
L'poing sur la hanche,
M' dit: dansons, bell' Manon ;
Sans plus d'façon ,
Je n'dis pas non ;
Tra la la , etc.

Fille à c'te question-là,
La la , etc.

Répond toujours comm' ça.

C n'est pas l' tout que d' danser ,
N'faut pas s' lasser ;
Moi qui suis franche ,
J' madresse à mon faraud ,
T'nez , il fait chaud ,
N' sautons pas trop ,
Tra la la , etc.

Mon fichu s' dérangea ,
La la , etc.

Il s'aperçut ben d' ça.

On avait apporté ,
D'un grand pâté ,
Un' fameus' tranche ,
F'sons un tour de jardin ,
M' dit mon blondin ,

Toujours badin.

Tra la la, etc.

T'nez, asséyons-nous là,

La la, etc.

On se r'pos' ben comm' ça!

M' dévorant d'ses grands yeux,

D'un ton joyeux,

V'la qu'il m'emmanche

Un douc'reux compliment,

Tourné vraiment,

Ben joliment,

Tra la la, etc.

Là-d'ssus il m'embrassa;

La la, etc.

On ne r'fus' jamais ça.

Je n' songeais presque à rien,

Quand j' vois l' vaurien,

Qui sus moi s' penche;

Puis y m' prend dans ses bras,

Quel embarras!

Moi je n' veux pas...

Tra la la, etc.

Par bonheur qu'on vint là;

La la, etc.

Ah! j'étais frit' sans ça.

Soufflant comm' un poussif,
Sot comm' un if,
Droit comm' un' planche,

Il se r'lèv' tout honteux :

Moi j' ris au mieux,

D' son air piteux ;

Tra la la, etc.

L' galant qui m'attrapp'ra,

La la, etc.

Il s'y prendra mieux qu' ça.

É N I G M E.

FILLE de la Nature et mère des Abus,
J'ai beaucoup de parens que l'on prend pour moi-même;
L'Europe, en m'adorant par de justes tributs,
Annonce à l'Univers sa conquête suprême;
Mais si l'enthousiasme allait défigurer,
Aux yeux de mes vainqueurs, mes traits chéris, célestes,
Je causerais des maux et nombreux et funestes,
Au lieu du vrai bonheur que je dois procurer.

DÉFINITION DU VÉRITABLE AMOUR.

A I R : (de Paësiello) *Vous l'ordonnez , etc.*

Q U'EST-CE qu'amour? est-ce une vive flamme
Que fait éclore un objet enchanteur?
Est-ce un plaisir , doux aliment du cœur?
Non, non ; l'amour est un besoin de l'ame.

Mais un besoin presque toujours suppose
L'instant fatal de la satiété.
Quoi ! le bonheur deviendrait limité!
Non, non ; l'amour est encore autre chose.

Est-ce un tourment ? est-ce un heureux délire ?
Serait-ce un bien que rien ne définit ?
Est-ce un faisceau de tout ce que j'ai dit ?...
Je l'ai trouvé ; c'est adorer Zémire.

COUPLETS CHANTÉS A M^{me}. D***,

Le mardi-gras, jour de son mariage, par
Madame D***, son amie.

AIR : *Si Gervais n'existait pas.*

Tu te souviens, Angélique,
Des jeux de nos tendres ans.
Ceux qu'aujourd'hui l'on t'explique,
Sont encor des jeux d'enfans,
Et telle est la différence
De ces deux amusemens,
Qu'ils auront la préférence;
Tes yeux m'en sont les garans.

Mais quel est donc ton système ?
Quel bizarre arrangement !
Quand l'église entre en carême,
Le tien finit justement.
D'une longue pénitence,
Hier fut le dernier jour ;
Tu vas trouver l'abondance
Dans les banquets de l'Amour.

Jouis-en, ma tendre amie,
C'est le comble du bonheur ;
Mais qu'un peu d'économie,
Se fasse entendre à ton cœur.
Je suis dans la confiance,
L'hymen m'en a fait témoin ;
Quelques heures d'abstinence
Mènent l'appétit plus loin.

A M^r. D^{***},

Le jour de Saint-Jean , sa fête.

AIR : *Nous n'avons qu'un tems à vivre.*

DE fleurs, ormons notre tête,
Pour le plus beau jour de l'an :
Amis, il n'est point de fête
Comparable à la Saint-Jean.

Quand la Toussaint a fait entendre
Ses sons lamentables dans l'air,
La Saint-Martin vient nous apprendre,
Qu'avec elle approche l'hiver.

De fleurs, etc.

Le jour des Rois, couvert de neige,
Nous enrhume avec son gâteau ;
Saint-Nicolas plaît au collége,
Mais il est le patron de l'eau.

De fleurs, etc.

Quarante jeûneurs au teint blême,
Du mardi-gras suivent les jeux.
Pâque, succédant au Carême,
Au jambon mêle encor des œufs.

De fleurs, etc.

Que la Pentecôte déploie
Dans Versailles ses rubans bleus;
La Saint-Jean par des feux de joie,
Étincelle et brille en tous lieux.

De fleurs, etc.

C'est le nom du bon La Fontaine;
Les deux Rousseau l'eurent aussi:
J'en nommerais une centaine;
Mais le plus aimable est ici.

De fleurs, etc.

Puisse ce père respectable,
Chéri de nous, de ses enfans,
Nous entendre encore à sa table,
Répéter plus de cinquante ans!

De fleurs, etc.

A M^{lle}. J***,

Après l'avoir embrassée le jour de l'An.

J'AI presque toujours redouté
Ce jour consacré par l'usage ,
Où , d'un air timide , emprunté ,
On fait sottement l'étalage
D'un compliment bien hébété ;
Ce jour , où des baisers de glace ,
Donnés et reçus froidement ,
S'appliquent symétriquement
Tous les ans à la même place ;
Ce jour , enfin , où strictement ,
L'on va prodigant des caresses
Toujours gauches , souvent traîtresses ,
Où , par habitude l'on ment .
Mais hier , quelle différence !
Oui , je le souhaitais , ce jour ,
Et j'accusais sa nonchalance ,
Quand je le vis beau comme Amour :
Son front paré d'une guirlande ,
Que relevait un teint d'azur ,

Lui donnait l'air serein et pur
 Qui semble provoquer l'offrande.
 En ce moment délicieux
 Dont mon ame encore est ravie,
 Une beauté s'offre à mes yeux,
 C'était la céleste Aspasia.
 Regards malins et séduisans,
 Taille d'une nymphe légère,
 Cheveux charmans, appas naissans,
 Fraîcheur d'une simple bergère;
 Joignez à cela quatorze ans,
 Vous aurez l'image chérie
 De l'enchanteresse Aspasia.
 J'approche d'elle, transporté,
 Je tremble d'effleurer la rose,
 Le lys de son teint velouté.
 N'y pouvant résister, je l'ose.
 Ma bouche avec avidité
 S'élance, et, brûlante, dépose
 Sur ce trône de la beauté
 Un doux baiser, que je compose
 De respect et de volupté.
 O délicieuse journée!
 Dont je garde le souvenir!
 Faut-il, pour te voir revenir,
 Qu'il se passe encore une année!

A VICTOIRE.

AIR : (nouveau) *Des fraises.*

CE matin , j'étais rêveur
Près de mon écritoire ,
Brigant des dieux la faveur ,
Pour chanter , avec ferveur ,
Victoire. (*ter.*)

L'Amour , petit dieu moqueur ,
Me dit , d'un ton notoire ,
N'ayant su toucher son cœur ,
Peux-tu chanter en vainqueur ,
Victoire ? (*ter.*)

Bacchus , pour me maîtriser ,
Me dit , m'offrant à boire ,
Apprends donc à la griser ,
Si tu veux un jour priser ,
Victoire. (*ter.*)

J'invoquai le dieu des vers,
Qui d'un ton péremptoire,
Me dit : esprit à l'envers,
Tu chanterais de travers,
Victoire. (*ter.*)

L'Amitié se présenta
Sans éclat et sans gloire ;
Son air simple contenta :
Ce fut-elle qui chanta
Victoire. (*ter.*)

Quand de l'amabilité,
Elle eut tracé l'histoire,
Chacun, avec vérité,
Trouva qu'elle avait chanté,
Victoire. (*ter.*)

Si faire un méchant couplet,
Est œuvre dérisoire,
Je ne crains pas le sifflet,
Car j'ai choisi pour sujet,
Victoire. (*ter.*)

VOYAGE A LIMA,

CAPITALE DU PÉROU,

A l'occasion d'un voyage à Cythère , à qui
on avait donné ce nom.

AIR : *Te bien aimer , ô ma chère Zélie , etc.*

HEUREUX Lima ! berceau de mon ivresse !
En t'approchant je sens battre mon cœur ,
Tu vis l'amour couronner ma tendresse.
Ah ! qu'il est doux le baiser du bonheur !

Il m'en souvient : l'hiver et sa froidure
Allaient nous fuir lorsque je fus vainqueur ,
Et le printems , dans toute la nature ,
Vint célébrer mon amour , mon bonheur.

Lima , tu vis de la plus tendre amante ,
L'amour sincère et la brûlante ardeur ;
Témoins discrets d'une flamme charmante ,
Tes murs chéris taisaient notre bonheur.

O! qu'ils sont loin ces jours que je regrette,
Ils ont passé comme une tendre fleur :
Telle la rose, image trop parfaite
De la beauté, du plaisir, du bonheur.

Va, cher Lima, sur les ailes des songes,
A ma *Constance* (1) offrir quelque douceur ;
Peins-moi toujours dans tes heureux mensonges,
Cherchant ses yeux pour trouver le bonheur.

(1) Nom de l'héroïne.

COUPLÉ

CHANTÉ PAR UNE JEUNE DAME,

En présentant à son père et à sa mère deux
Tableaux de fleurs , brodés par elle.

AIR : *C'est le meilleur homme du monde.*

VENIR du travail le plus doux
Vous présenter les jeux aimables,
D'un arbre cultivé par vous,
C'est vous offrir les fruits durables.
Pour vous plaire, de chaque fleur
J'ai voulu rendre la peinture ;
Si l'on brodait avec le cœur,
J'aurais surpassé la nature.

A DÉLIE,

En lui donnant l'Almanach des Graces.

O_N avait perdu ce matin,
Dans le pays de la tendresse,
Cet almanach qu'un dieu lutin
Venait de sortir de sous presse ;
Je l'ai trouvé sur mon chemin ,
Je le remets à son adresse.

LE PARATONNERRE D'ANGÉLIQUE.

AIR : *J'ai vu par-tout dans mes voyages , etc.*

Nous payons tous dans la nature
Un tribut à l'humanité :
Tel craint la chaleur , la froidure ;
Tel redoute l'obscurité ;
Quand celui-là tremble sur l'onde ,
Dans un bois cet autre est transi ;
Maints craignent la foudre qui gronde : } *bis.*
Notre Angélique est de ceux-ci.

Une nuit qu'un funeste orage
Allait dévaster son séjour ,
Angélique perdant courage ,
Tomba dans les bras de l'Amour.
Le malin enfant de Cythère ,
Voyant Angélique aux abois ,
Fit bientôt un paratonnerre } *bis.*
D'une flèche de son carquois.

A peine de son influence
L'instrument avait frappé l'air ,

Qu'Angélique avec confiance
Rit de la foudre et de l'éclair.
On dit même que du tonnerre
Le bruit sut lui paraître doux,
Et que dans sa gaité légère
Elle préférerait les grands coups. } *bis.*

Depuis ce tems sa maisonnette
Conserve le trait précieux,
Qui, résistant à la tempête,
Semble toujours braver les cieux;
C'est en vain que la foudre éclate,
Elle invoque le conducteur :
Bien posé par son Hippocrate,
D'Angélique il bannit la peur. } *bis.*

Beau sexe qui craignez la foudre,
A la physique ayez recours ;
Un conducteur peut la dissoudre :
C'est un meuble d'un grand secours.
L'usage du paratonnerre
Brille aujourd'hui dans tout son jour :
Quand il l'introduisit sur terre,
Francklin le tenait de l'Amour. } *bis.*

A L I S E T T E.

AIR : *Mon ami, je voudrais aussi, etc.*

DE la douce amabilité,
Voulez-vous connaître l'image ?
Des graces et de la beauté,
Desirez-vous voir l'assemblage ?
Du tendre amour et de ses traits,
Bravez-vous l'atteinte secrète ?
Voulez-vous aimer à jamais ?
Tâchez de connaître Lisette.

C'est l'agrément de son esprit,
Que sur-tout je vous recommande.
Il faut penser comme elle dit,
Sa logique vous le commande.
Vous la verrez sur vos travers,
Toujours indulgente et discrète.
Pour n'aimer qu'elle en l'Univers,
Venez donc entendre Lisette.

S'il est ravissant de la voir ,
Si l'on gagne tout à l'entendre ;
Au doux charme de l'émouvoir ,
Heureux celui qui peut prétendre !
De sa belle ame, son bon cœur
Est le plus fidèle interprète.
Voulez-vous croire au vrai bonheur ?
Faites-vous aimer de Lisette.

ANERIES ANNONCÉES A ST.-OUEEN,
Le jour de Sainte - Anne , fête de M^{me}. L^{***}.

AIR : *J'étais bon chasseur autrefois.*

CERTAIN Grégoire en quinze cents,
Fonda la fête de Sainte Anne;
C'était un pape d'un grand sens,
Car rien n'est joli comme une Anne!
Mais soit d'Autriche ou de Boulen;
Tout ce qui porta le nom d'Anne,
Ne valut pas, j'en suis certain,
Celle qu'ici nous nommons Anne.

Mettant au masculin ce nom,
On en a fait le doux nom d'Ane;
Dans un écrit d'un grand renom,
Buffon fit l'éloge de l'âne;
Mais Apulée et l'Ane d'or,
Jérusalem avec son âne,
Tout cela ne vaut pas encor
Celle qu'ici nous nommons Anne.

De Balaam l'âne parla ,
Sans doute moins bien que notre Anne.
Jeanne-d'Arc sut par-ci, par-là ,
Tirer bon parti de son âne ;
Qui ne voudrait pas, en amour ,
Avoir les qualités de l'âne !
Je voudrais, seulement un jour ,
Pouvoir les offrir à notre Anne.

Mille rébus et jeux de mots
Sont nés de ce joli nom d'Anne ;
Midas prête l'oreille aux sots ,
On craint les coups de pied de l'âne :
On prétend que , faute d'un point ,
Le bon Martin perdit son âne ;
Pour moi, je ne la perdrais point ,
Si je la possédais : notre Anne.

On nomme âne qui ne sait rien ;
Et l'on dit, méchant comme un âne ;
Mais est-on jamais un vaurien ,
Sitôt que l'on est aimé d'Anne ?
On promena plus d'un mari ,
Comme Sancho-Pança , sur l'âne ,
Qui d'infidélité guéri ,
Fût resté constant avec Anne.

Je dirais , à qui de Samson
Vanterait la mâchoire d'âne ,
Ce n'est qu'une vieille chanson ,
C'est un vrai conte de Peau-d'Ane.
Vaincre ainsi mille Philistins ,
Allons donc , c'est un coq-à-l'âne !
Je croirais beaucoup plus certain
Les effets des yeux de notre Anne.

Bien sot celui qui chercherait ,
Étant monté dessus son âne ;
S'il n'a passois , on ne saurait ,
Nous dit-on , faire boire un âne ;
Qu'Anne me regarde un moment ,
On verra bientôt ruer l'âne ,
Et l'on pourra très-librement ,
S'assurer si j'ai le dos d'âne.

Sans doute j'ai fort mal chanté
La plus séduisante des Annes ,
A tort ma muse a redouté
Les lieux communs du Pont-aux-ânes.
Anne dit , me voyant finir :
« Son Pégase n'est rien qu'un âne » .
Puisse-t-elle , pour m'en punir ,
M'envoyer coucher avec l'Anne !

A DÉLIE,

En lui donnant un bouquet de Violette.

L'AVANT-COURRIÈRE du printemps,
La simple et douce violette,
Se lassant d'habiter les champs,
Un beau matin devint coquette.
Quoi ! dit-elle, toujours rester
Loin de la cour et de la ville,
Dans une existence servile.
Que fais-je ici ? que végéter :
On me nomme la souveraine
De nos ennuyeuses forêts ;
Mais ne comptant point de sujets,
Que me fait le titre de reine ?
Allons, abandonnons les bois,
Et que Paris soit ma demeure,
Oh ! j'y veux être dans une heure.
Elle arrive, je l'aperçois,
L'émail bleuet de sa parure,
Le parfum de son odorat,
Son air modeste, son éclat,
Tout m'annonce son aventure.

Indiscrète et timide fleur ,
Lui dis-je , en avançant près d'elle ,
Tu ne connais pas ton erreur .
Du plaisir d'être la plus belle ,
Aux champs tu goûtais le bonheur ;
Ici , dans de courts intervalles ,
Tes charmes vont être obscurcis
Par les attraits de cent rivales ,
Telles que la rose et le lys .
Sur ta tige tendre et naïve ,
Tu possédais la liberté ;
En ce lieu te voilà captive
Des graces et de la beauté .
Viens sur le sein de ma Délie ,
Recueillir cette vérité :
Tu vas par elle être enlaidie ;
Mais tu l'auras bien mérité ,
Puisque c'est par coquetterie
Que tu délaisses la prairie
Avec tant de témérité .
Tendre Délie , aimable amante ,
Reçois cette fleur de ma main ,
Pour la punir d'être inconstante ,
Laisse-la mourir sur ton sein .

LES SIX FÊTES DE VIERGE;

Couplets chantés à M***, le jour de Sainte-
Marie, sa fête.

AIR : *Du vaudeville du gentil Bernard.*

LAISSANT le monde catholique
Chanter la mère de son Dieu,
Essayons un petit cantique
Sur celle qu'on aime en ce lieu.
Pour la première on fit des fêtes
Que la gaîté pût censurer;
Pour la nôtre on les eût mieux faites,
Car elle sut les inspirer.

De la bonne sainte Marie
On fête la nativité;
Mais, dites-moi donc, je vous prie,
Pourquoi cette solennité?
Que fut sa sagesse profonde,
Si non de la stérilité?
C'est quand la nôtre vint au monde,
Que naquît la fécondité.

Une fête encor plus étrange,
Est la mémoire de ce jour,
Où la Vierge apprit par un ange
Qu'elle enfanterait sans l'amour.
Pour prédire à notre patronne
Cet inexprimable bienfait,
L'hymen s'y prit, je le soupçonne,
Mieux qu'aucun ange ne l'eût fait.

Qui le voudra vante et révère
La plus froide conception ;
Est-on véritablement mère,
Sans quelque douce émotion !
De la tendresse maternelle,
La nôtre sentit les desirs,
Aussi souvent s'y reprit-elle
Pour multiplier ses plaisirs.

Donnant , on ne sait comment , l'être
Au fruit d'une inspiration ,
La Vierge avait besoin , peut-être,
De la purification.
Contre de tels maux aguerrie ,
Loin de voir altérer ses traits,
A chaque enfant, notre Marie
Semble gagner quelques attraits.

La sainte eût-elle du mérite,
Eût-elle l'esprit fort liant,
Puisque l'on prône une visite
Faites à sa cousine un instant ?
Toujours désirée et chérie,
Des cercles par elle embellis,
Plus aimable, notre Marie
Visite et reçoit ses amis.

Vers les cieux, l'ancienne Marie
Partit, dit-on, comme un éclair ;
Aimant la bonne compagnie,
La nôtre eût préféré l'Enfer.
Mais qu'avons-nous besoin d'exemple
Pour être heureux de son bonheur,
N'avons-nous pas chacun un temple
A lui donner dans notre cœur ?

LE NOMBRE DE QUATRE (1).

AIR : *Du vaudeville de Jean Monet.*

DE chanter le nombre quatre,
Aujourd'hui, j'ai le projet,
Et je vais me mettre en quatre,
Pour ébaucher mon sujet.
Deux fois deux,
Nombre heureux,
Qu'avec plaisir je te fête,
Quand l'amour, en tête-à-tête,
Près des miens met deux beaux yeux!

Le monde, en quatre parties,
Nous dit-on, est divisé:
De faiblesses assorties,
Chaque peuple est composé.
Dans leurs jeux
Dangereux,
Quand les élémens sur terre,
A nos saisons font la guerre,
Les humains font pire entre eux.

(1) A l'occasion d'une réunion chez M. G***, le 4 de chaque mois.

Sans que je devine comme
Dans les quatre heures du jour
Je vois les âges de l'homme ,
Naître et passer tour-à-tour.

Le jour luit ,

L'homme vit ,

A midi , plein de courage ,

Le soir , sujet à l'orage ,

Lors qu'il est vieux , il fait nuit.

Quand de Mondor tu te joues ,

Lais, songe à remarquer ,

Qu'un carrosse à quatre roues ,

N'est pas exempt de manquer :

Un effort ,

Très-peu fort ,

Des quatre en peut briser une ,

Et le char de la fortune ,

Verser si le cocher dort.

J'ai joui d'un tems prospère ,

Qui fuit, hélas! loin de nous ,

Où l'horloge de Cythère ,

Sonnait pour moi quatre coups !

Doux printems!

Heureux tems!

Ah! combien je te regrette!

Quand je vois gente fillette,

Comptant quatre fois quatre ans!

Sans vanter le nombre quatre ,

Au brelan comme au piquet ,

Je le vois chez Henri quatre ,

Peindre un Monarque parfait.

La beauté ,

A parte ,

Au tric-trac peut craindre un carme ,

Mais ailleurs chérir d'un carme ,

La quadruple qualité.

Des quatre que vous en semble ?

Amis , le plus doux , je crois ,

Est celui qui nous rassemble

A quatre heures chaque mois.

Réjouis ,

Bien unis ,

Près des sciences , des graces ,

Les beaux-arts trouvent leurs places ,

Par l'amitié réunis.

Quatre couplets pourraient plaire ;
Un maître, en l'art des refrains ,
Eût épuisé la matière ,
Dans quatre petits quatrains :
 Moins heureux ,
 Bien honteux ,
Quand , sans pouvoir en rabattre ,
Ma muse en fit deux fois quatre ,
J'ai quatre torts à vos yeux.

A M^{me}. MANUEL,

Mariée depuis peu.

AIR : *J'ai vu par-tout dans mes voyages , etc.*

S
AIT-ON pourquoi l'aimable Lise
Deviens plus belle chaque jour ?
Pourquoi son cœur se civilise
Sous les tendres lois de l'amour ?
C'est qu'elle vient de faire emplette
D'un livre qui lui fait honneur :
C'est une édition complète
Du *Manuel* de son bonheur. } *bis.*

Par l'éclat et par la dorure,
Ce livre, loin d'en imposer,
Est modeste en sa reliure.
Veut-on le lire ? on peut oser.
Lise à qui d'abord il sut plaire,
En le trouvant récréatif,
Vante son joli caractère,
Chérit son format portatif. } *bis.*

Sous le plus séduisant des titres ,
 L'ouvrage tient ce qu'il promet ;
 Il est divisé par chapitres ,
 Tous sont du plus vif intérêt!
 Amour , esprit , délicatesse ,
 On ne saurait lequel choisir . . .
 Pourtant Lise revient sans cesse
 Au doux chapitre du plaisir.

} bis.

Aussi-tôt que le jour se lève ,
 C'est son *Manuel* qu'elle lit ;
 De même quand le jour s'achève ,
 Elle le cache dans son lit.
 Si quelque songe la tourmente ,
 Il ne l'éveille pas en vain ,
 Pour une lecture charmante ,
 Son *Manuel* est sous sa main.

} bis.

Ce guide aimé de son bel âge ,
 Elle veut l'apprendre par cœur ;
 Elle en dévore chaque page ,
 Chaque phrase est un trait vainqueur.
 Pour l'art de plaire elle était faite ,
 Nature ainsi sut la former ;
 Son *Manuel* la rend parfaite ,
 En lui démontrant l'art d'aimer.

} bis.

Dans l'amour dont elle s'ennivre ,

Lise, dit-on , s'est fait auteur ,

Et travaille à donner au livre ,

Le supplément le plus flatteur.

Son *Manuel* est son pupitre ;

Son Apollon , la volupté ;

Son ouvrage , un nouveau chapitre

Sur la douce maternité.

} *bis.*

A M^{me}. LA PRINCESSE
DE NASSAU-SAARBRUCK.

PARDON, Princesse ; en vérité,
Je connais toute ma hardiesse ,
Lorsque j'ai la témérité
D'écrire en vers à votre altesse ;
Mais l'affligeante obscurité ,
A-t-elle moins que la noblesse
Ce point de sensibilité ,
Cette respectueuse ivresse
Qu'inspire toujours la beauté ?
Et pour se trouver enchanté
De deux yeux fiers et sans rudesse ,
De ce ton d'affabilité ,
Qui peint votre délicatesse ,
Faut-il être de qualité ?
Non , sans doute ; la main céleste
Qui s'occupa de vous former
Avec des talens , et modeste ,
Sut bien que vous deviez charmer

L'humble habitant de la chaumière ,
 Ainsi que le front couronné :
 Telle la rose printannière ,
 Dont votre jardin est orné.
 Souffrez donc , ô Princesse affable ,
 Nassau , déesse incomparable ;
 Permettez que tout bonnement ,
 Ma muse un peu bourgeoisement ,
 Vous exprime , sans compliment ,
 Combien vous paraissez aimable
 A qui vous voit et vous entend.

Sans les graces d'une bergère ,
 Sans mille charmes séduisans ,
 Vos inestimables talens
 Vous suffisaient déjà pour plaire ;
 Imaginez ce que doit faire
 Un aussi rare compliment ?
 Vous brodez comme Philomèle !
 Sûrement vous chantez comme elle :
 Heureux cent fois , heureux vraiment ,
 Et sans doute digne de l'être ,
 L'époux aimé , l'époux charmant
 Qui ne cessera de paraître
 Après de vous toujours amant !
 Je suis sûr , je me plais à croire ,
 Qu'il se décore avec fierté

D'un nœud que vous avez brodé,
Combien il ajoute à sa gloire,
Quand dans les champs de la victoire
Il en fait le lien chéri
Des rameaux d'un laurier superbe !
Cupidon enlace la gerbe
Que forma son bras aguerri.

O ! que vous devez être aimée
Au sein de vos cercles brillans !
A l'odeur du plus pur encens
Ils vous ont tous accoutumée...
Pourtant je vous trouve un défaut ,
Quand vous êtes une merveille ;
Je gagerais que votre oreille
Ne reçut jamais un tel mot :
Et moi , je le dirai sans cesse ;
Vous paraissez telle à mes yeux ,
Que ce défaut vous sied au mieux :
Ce défaut est... d'être Princesse.
Voyez maintenant si j'ai tort :
Vous êtes belle, il faut se taire ;
Si, plus favorable, le sort
Vous eût fait naître roturière ,
Mon cœur aurait pu concevoir
La flatteuse et douce espérance
De vous approcher , de vous voir ,

D'obtenir quelque conférence ;
Et sans effrayer la décence ,
Ni les limites du devoir ,
De jouir avec confiance
Des charmes de votre savoir.
Mais dans le rang où la fortune
Vous a mise si justement ,
Il faut dévorer son tourment ,
Et gardant sa plainte importune ,
Vous admirer . . . secrètement .

Cultivez donc cet art de plaire ,
Dont les Dieux vous firent présent :
Je sais qu'il est peu nécessaire
A qui plaît naturellement ;
Qu'importe , décorez la terre
Des graces de votre enjouement :
Tandis que de ce grand parterre
Vous saillerez superbement ,
Moi , dans les bosquets de Cythère ,
J'enseignerai discrètement ,
L'art bien triste , bien chagrinant ,
De vous aimer et de se taire .

A ÉGLÉ,

En lui donnant un bouquet de Violette.

AIR : *Te bien aimer, ô ma chère Zélie, etc.*

POUR te parer, la douce violette,
Avant le tems se hâta de fleurir ;
Sur ton beau sein , sans apprêts , sans toilette,
Elle a voulu la première mourir.

LOGOGRIPHE.

Avec six pieds je suis une chimère
Dont bien des hommes sont jaloux;
Otez-m'en un, et je deviens rivière
Des plus grandes qui soit chez nous.

A A S P A S I E ,

Sur sa jalousie.

AIR : *Résiste-moi , belle Aspasia.*

L'AMOUR, ô ma chère Aspasia,
Peut bien devenir soupçonneux ;
Mais c'est à l'amour malheureux
Qu'on pardonne la jalousie.
Un cœur épris sincèrement ,
Ne doit pas croire à l'inconstance ;
L'amour ne serait qu'un tourment,
Sans la paisible confiance.

Bannis, trop sensible Aspasia,
Loin de toi ce transport jaloux,
Le mal le plus cruel de tous,
Est, tu le sens, la jalousie.
Aimons avec sécurité.
Pour moi, j'aimerais mieux encore
Pleurer une infidélité,
Que soupçonner ce que j'adore.

COUPLETS CHANTÉS A M^{me}. B^{***},

Le jour de son Mariage.

AIR : *C'est le meilleur homme du monde.*

PORTEZ ailleurs vos jeux coquets,
Zéphirs du midi de la Seine ;
Gémissez, innocens bosquets,
Vous perdez votre aimable reine !
La rose, dont chacun est fou,
Quitte vos modestes contrées,
Et vers les mines du Pérou (1)
Porte ses formes adorées.

Voyez comme il est radieux,
Le jardinier qui la transplante !
On devine qu'il est heureux,
De la perte qui vous tourmente.
Oh ! comme il va la cultiver !
Comme elle ornera son parterre !
Il ne songera qu'à trouver
Les plus sûrs moyens de lui plaire.

(1) Allusion au quartier de la chaussée d'Antin, qu'elle allait habiter.

Et la rose , quelle a d'attraits !
Quel port d'une superbe tige !
Dans sa couleur , dans tous ses traits ,
On croit voir le plus doux prestige.
Elle porte un regard charmant
Vers la terre qui la fit naître ,
Et la remercie , en pleurant ,
Du bonheur qu'elle va connaître.

Vous avez beaucoup d'envieux ,
Riches habitans de Potose (1) ;
Mais ils vont doubler à vos yeux ,
Vous posséderez notre Rose.
Puisse-t-elle craindre toujours
Les longs ennuis de l'opulence ,
Et penser qu'il n'est d'heureux jours
Qu'au sein d'une modeste aisance !

Vous , qui ne trouvez de plaisirs
Qu'avec l'histoire naturelle ,
Venez donner quelques loisirs
A ma découverte nouvelle.
J'oppose un système hardi
A votre routine rebelle ;
C'est un rosier à *Batardy* ,
Dont la fleur n'en est que plus belle.

(1) Même allusion au quartier de la Banque.

A cueillir la première fleur ;
Quand notre jardinier s'apprête ,
On voit la rose avec candeur ,
Déjà vers lui pencher sa tête.
Si ce travail le fatiguait ,
Je lui conseille un bon remède :
Nous entendrons le mot du guet ,
Ah ! qu'il nous appelle à son aide.

BOU TS - R I M É S.

JE ne sais pas si c'est..... *caprice* ,
Mais si j'avais à faire un..... *choix* ,
Effrayé d'un cœur trop..... *novice* ,
J'en craindrais les fougueux.. *aboïs*.

Redoutant la..... *coquetterie*.
On me verrait aussi la..... *fuir* ,
En riant de la..... *pruderie* ,
Qui veut tromper jusqu'au.... *desir*.

D'un cœur bon diable et gai.. *lutin* ,
J'aimerais mieux la franche.. *glace* ;
Mon amour tendrement..... *badin* ,
Y briguerait constante..... *place*.

A M^{me}. H***,

Le jour de sa fête , Angélique.

AIR : *Je vous comprendrai toujours bien.*

Vous savez , amis , comme moi ,
Que nous aimons tous Angélique ;
Mais vous êtes vous dit pourquoi ?
Il faut qu'ici je vous l'explique.
En lui donnant le plus beau nom ,
Les dieux , par un concert étrange ,
Lui firent le plus heureux don :
C'est de faire tout (*ter.*) comme un ange.

Elle sut profiter si bien
D'un avantage inestimable ,
Que jamais elle ne fit rien
Qui n'ait une tournure aimable.
Veut-elle ajuster un bon mot ,
A l'instant son esprit l'arrange ,
Et chacun se dit aussi-tôt ,
Elle fait cela (*ter.*) comme un ange.

De certain petit escalier,
Que l'hymen exprès fit construire,
On dit qu'un soir sur le palier,
Son mari se mourait de rire.
Unir l'amour à la gaité,
Disait-il, quel heureux mélange !
Pour mon bonheur, en vérité,
Elle fait cela (*ter.*) comme un ange.

Faut-il trinquer dans un banquet,
Elle fait cela comme un ange ;
Voulez-vous un joli couplet,
Elle fait cela comme un ange ;
Veut-on jouer un jeu permis,
Elle fait cela comme un ange ;
Faut-il recevoir ses amis,
Elle fait cela (*ter.*) comme un ange.

LE CHIEN ET LE MOUTON.

F A B L E.

Du sort que l'homme t'apprête,
De te plaindre as-tu raison ?
Disait un chien , bonne bête ,
A Robin , pauvre mouton.
Que n'as-tu ma gentillesse ,
Mes talens , mon bon esprit ,
Cette intelligente adresse
Que mon maître en moi chérit :
Tu verrais sa main amie ,
Te nourrir , te caresser ;
Tu saurais l'intéresser ;
Il te laisserait la vie.

Ah ! comme ton bon cœur t'égare ,
Reprit le mouton raisonneur :
Tu te flattes sur ton bonheur ,
Et connais mal l'être barbare
Dont tu voudrais te faire honneur.
Ce maître , tu prétends qu'il t'aime ?

Il t'aime! . . . mais par intérêt ;
Le pain qu'il te donne est un prêt
Qu'il semble se faire à lui-même :
Tu le gardes , s'il te nourrit ;
Il te nourrit , mais tu l'amuses ;
N'est-il pas payé , quand il rit
Des tours de tes bouffonnes ruses ,
Et des charmes de ton esprit.

Il t'aime ! . . . oh ! oui ; mais de son ordre
Qu'il soit juste , ou ne le soit pas ,
Tremble de t'écarter d'un pas :
Garde-toi , sur-tout , de le mordre ,
Si dans les jeux qu'il veut oser ,
Il te blessait pour s'amuser.

Vainement tu te montres brave ,
Pour défendre et sauver ses jours ,
A ses pieds , comme un vil esclave ,
Sa voix teramène toujours.

Ce froid et cruel égoïste ,
Qui rougit de ton amitié ,
De tes vertus humilié ,
En est pourtant l'apologiste ;
Mais ce n'est là qu'un faux jargon.

Rentrés au logis , tête-à-tête ,
D'un tyran il reprend le ton ;
Son ami n'est plus qu'une bête :

A-t-il de l'humeur , il te bat ;
Tu le gênes, il te renvoie ;
Tu deviens malade, il te noie ! . . .
Crois-moi, l'homme n'est qu'un ingrat ,
Digne de notre juste haine.
Tu compâtirais à ma peine ,
Et saurais bien mieux le juger ,
Si ta chair pouvait se manger !!!

LE DÉPART PRÉCIPITÉ.

ROMANCE.

AIR : *D'Ariodant.*

HÉ quoi ! tu pars , adorable Constance ,
De mille traits je sens percer mon cœur ;
Coulez , mes pleurs , coulez en abondance ,
Je perds , hélas ! le repos , le bonheur .

Destin cruel ! tu veux ce sacrifice !
C'est le plus grand que tu pouvais vouloir . . .
Que ton arrêt , s'il le faut , s'accomplisse ;
Mais donne-nous le courage et l'espoir .

Quand vous fuirez , emmenant ce que j'aime ,
Coursiers trop prompts ne vous emportez pas ;
Prenez pitié de sa faiblesse extrême ;
Que mon amour dirige tous vos pas .

Tendre Constance , en quittant ce rivage ,
Songe à l'amour , qui t'a donné sa foi ,

A chaque instant tiens-toi ce doux langage :

« Il est là-bas, il ne vit que pour moi ».

Ménage bien ta santé chancelante ,
Crains les brouillards d'une humide saison ,
De tout malheur garantir mon amante ,
C'est conserver ma vie et ma raison.

Quand ton exil serait au bout du monde,
Nous séparer n'est pas nous désunir ;
C'est un ruisseau dont on divise l'onde,
Et qui ne court que pour se réunir.

LE LENDEMAIN DE NOCES.

AIR : *J'étais bon chasseur autrefois , etc.*

UN bruit circule dans Paris,
Dont toute la ville est troublée :
On dit qu'un oiseau d'un grand prix,
Ce matin a pris sa volée.
Les gazettes et les tambours
Promettent grande récompense,
Et l'on compte sur les amours
Pour découvrir sa résidence.

Si l'on veut son signalement ,
Il est facile à reconnaître :
C'est un fripon déjà charmant,
Quoiqu'à peine il vienne de naître :
Un duvet souple et délicat ,
Ombrageant sa tête légère ,
Relève le vif incarnat
Du plus joli bec de Cythère.

Heureux qui pourrait l'attraper ,
Car il est d'un abord farouche ,

Un rien peut le faire échapper :
Il s'envole dès qu'on y touche.
Sans doute quelqu'adroit voleur ,
Dans ses filets voudra le prendre ;
Mais je ne sais qu'un oiseleur
Qui pourra toujours l'entreprendre.

Puisse ce mortel fortuné ,
Rattraper le petit volage !
Pour moi , je le crois condamné
A se contenter de la cage.
Ses regrets seront superflus ,
Toute peine serait frivole ,
Car cet oiseau ne revient plus ,
La première fois qu'il s'envole.

L'AMANTE ABANDONNÉE.

ROMANCE.

AIR : *A faire.*

L'AURIEZ-VOUS vu celui que mon cœur aime ?
L'ingrat respire , et pourtant l'ai perdu ;
Je le demande à la terre , au ciel même :
L'auriez-vous vu ?

Crus bonnement , dans ma vive tendresse ,
Qu'il m'adorait du plus pur sentiment ;
Le fis heureux . . . à sa constante ivresse ,
Crus bonnement.

Quelques attraits firent naître sa flamme ,
Je les perdis . . . ses sens furent distraits . . .
Ah ! le cruel , il préfère à mon ame
Quelques attraits.

Pour son bonheur chérissais l'existence ;
Qu'il vienne donc abjurer une erreur ;
Puis oublier jusqu'à son inconstance ,
Pour son bonheur.

L'appelle en vain tous les jours de ma vie ;
Comme aujourd'hui l'appellerai demain ;
De mille pleurs chaque plainte est suivie :
L'appelle en vain.

Il faut mourir , quand avec un cœur tendre ,
On est blessé sans pouvoir en guérir ;
D'un vil trompeur je ne dois rien attendre :
Il faut mourir.

É N I G M E.

J'ASSISTE à l'office divin,
Aux grands je suis très-familière;
Soumise à la gent journalière,
Je fais remplir son broc de vin,
Lorsque son esprit en goguette,
Lui fait noyer à la guinguette,
Au fond du verre son chagrin.
Ministre actif de la police,
Je proclame aussi ses décrets;
Du criminel anti-complice,
J'ai prévenu bien des forfaits;
A la pudeur persécutée,
Souvent je fus d'un grand secours;
De paresse non suspectée,
Au café je suis tous les jours;
Mais c'est dans l'auguste assemblée,
Qu'admire aujourd'hui l'univers,
Que ma capacité troublée,
S'agite en mille sens divers;
Par la discorde et la cabale,

Là , mon empire est affermi ;
A quelques-uns je suis fatale ,
Pour d'autres je vaux un ami ;
Enfin , dans ce séjour admise ,
Je poursuis les méchans , les sots ,
Et deviens l'argus des complots ,
Ou le signal de la sottise . . .
Mais à m'arrêter promptement ,
Ami lecteur , mon but me porte ;
Tu me devines sûrement :
Je fais sentinelle à ta porte.

POUR MA FÊTE, (ST. ANTOINE.)

AIR : *Femmes, voulez - vous éprouver ? etc.*

Au tendre amour, à l'amitié,
J'ai souvent consacré des rimes ;
Ils m'en ont toujours bien payé
Dans des épanchemens intimes ;
Mais sans vouloir être vanté,
Les vers sont un présent qu'on aime ;
Moi, je desire être chanté,
Et je vais me chanter moi-même.

De Saint Antoine, mon patron,
Presque en tous les points je diffère,
Il fuyait le monde, dit-on,
Moi je l'aime, et ne le fuis guère ;
Aux meilleurs vins, aux plus beaux yeux,
Son ame restait engourdie,
Lorsque je compose mes dieux,
De bon vin et femme jolie.

Qui n'est pas sensible aux beaux-arts,
Sait-il admirer la nature ?

Le Saint concentrait ses regards
Dans une ennuyeuse lecture.
J'aime les arts, je les chéris,
Combien de plaisirs ils me donnent! . . .
Ah ! ce sont les meilleurs amis,
Jamais ils ne nous abandonnent.

Le diable voulant le tenter,
Prit les traits charmans d'une femme ;
L'hermite sut lui résister,
Il était froid et pauvre lame.
Plus d'une fois, l'esprit subtil
Tenta sur moi cette aventure ;
J'ai succombé sans nul péril,
Et j'en rends grace à la nature.

Ceignant un sot de son cordon,
Dans sa retraite, au moins suspecte,
Le Saint choisit un compagnon
De la classe la plus abjecte ;
Plaçant mieux mes affections,
A ce goût si je m'abandonne,
C'est lorsqu'on fume ses jambons
A Mayence ou bien à Bayonne.

De ce monde , proscrit ou las,
Antoine fit tout pour un autre ;
Moi, du tems présent je fais cas ,
Et veux être heureux dans le nôtre ;
Si, craignant peu le noir séjour ,
J'approche, en chantant, du rivage,
L'amitié, les arts et l'amour ,
Me charment pendant le voyage.

LES RAISONS DU BEAU SEXE (1).

AIR : *Dorilas.*

C O M M E la rose a ses épines,
Le beau sexe, en certains instans,
Entoure ses formes divines
Des remparts les plus menaçans.
Savez-vous comment parle Ismène,
De ces longs jours de trahisons ?
D'autres diraient : j'ai la migraine ;
Ismène dit : j'ai mes *raisons*.

Un bon mot d'elle se propage,
Chacun voulut le répéter,
Nos dames en ont fait usage,
On a fini par l'adopter.
Dorine, en chaque cas l'applique,
Dès que près d'elle nous rusons,
Dorine n'a plus la colique,
Elle a, dit-elle, ses *raisons*.

(1) A l'occasion du mot, *j'ai mes raisons*, échappé à une Dame.

Lorsqu'au tendre amant qu'elle adore,
Orphise a promis un baiser,
Et veut, au jaloux qu'elle abhorre,
Un prétexte pour refuser.
Son adresse sait éconduire
Le plus fatigant des oisons,
Il est si facile de dire,
Je ne le puis : j'ai mes *raisons*.

De Lucrèce on fait étalage,
L'honneur, dit-on, vainquit l'amour ;
Peut-être elle eût été moins sage,
Si Tarquin eût mieux pris son jour.
Rions de sa vertu tigresse,
Et, sans méchanceté, disons :
Pour se défendre ainsi, Lucrèce
Avait sans doute ses *raisons*.

J'ai quelquefois entendu dire
A plus d'un malin connaisseur,
Qu'il est un instant pour réduire
Et la sagesse et la froideur :
Une beauté fait la cruelle,
Point d'inutiles oraisons,
Prenez, pour vaincre la rebelle,
Le lendemain de ses *raisons*.

De Joseph relisant l'histoire,
Que la tradition tronqua,
Je plains l'odieuse mémoire
Qu'un sot valut à Zaluca !
L'amour maîtrisait cette belle ;
Qui ne cède à ses doux poisons ?
Si Joseph la vit criminelle,
La veille elle avait ses *raisons*.

Bien qu'un tel état l'incommode,
Le sexe aime les superflus ;
Avoir ses raisons est de mode,
Il craint de ne les avoir plus.
Femme , que ton cœur se rassure ,
Tant douces sont nos liaisons,
Que nous t'aimerons, sois-en sûre ,
Après comme avant tes *raisons*.

LE MOINE NAÏF.

QU'AVEZ-VOUS fait, mon cher enfant ?

Disait un jour au pénitent

Qu'allait absoudre père Antoine.

— Mon père, hélas ! tout, hors le bien.

— Quoi ! reprit-il, damné vaurien,

Vous vous seriez aussi fait moine ?

LES QUATRE AGES DE L'AMOUR.

AIR : *C'est à mon maître en l'art de plaire , etc.*

L'AMOUR , au printems de son âge ,
N'a qu'une flèche en son carquois ;
Des ailes , ignorant l'usage ,
Il est loin de dicter des lois.
Age heureux de l'adolescence ,
Tu vois naître les plus doux feux ! .
Quand l'amour perd son innocence ,
L'Amour n'est plus au rang des Dieux .

Son été vient de mille vices ,
Lui souffler les feux dévorans ,
De tromper il fait ses délices ,
C'est le plus cruel des tyrans ;
Aux pleurs amers donnant naissance ,
Il savoure le mal qu'il fait . . .
Quand on a la toute-puissance ,
On devrait bien être parfait .

L'automne au front riant s'avance ,
Cette saison a de beaux jours ;

C'est alors que l'amour commence
A ne plus méditer de tours.
Jouissant du bien qu'il recueille,
La constance le rend heureux ;
Ce ne sont plus des fleurs qu'il cueille,
Ce sont des fruits délicieux.

L'hiver attriste la nature,
Le viel amour ne le craint pas,
Un tendre cœur, une ame pure
Survivent aux frêles appas ;
Du flambeau la flamme est peu vive ;
Mais qu'il est doux, le souvenir ! . . .
Jouissons de la perspective,
Gaïment nous la verrons venir.

CHARRADE.

FRIPON, surnois charmant, on dit que mon premier,
Beaucoup plus que le feu redoute mon dernier ;
Moi, j'en ai vu la preuve hier dans mon entier.

AVENTURES DU GROS-CAILLOU ,

A l'occasion de la fête de M^r. H^{***} , (SAINT
NICOLAS.) M^{me}. H^{***} se nomme Angélique.

AIR : *Les marigniers d' la Guernouillère , etc.*

FAUT que j'vous conte et vous explique
Certain' disput' du Gros-Caillou :
Fanchonnett' buvait zau p'tit trou ,
Avec sa commère Angélique ;
Et comme l' bon vin fait jaser ,
C'était là l' cas d'en dégoiser.

Fanchonnett' vante son Jérôme ,
Jamais on n'a vu son pareil :
Ça vous est frais comme un soleil ,
Et puis ça s' port' comme un royaume ;
Faut l' voir quand il tient l'aviron ,
C'est qu' ça fait zun fameux luron.

Hé , là , là , là , r'prend z' Angélique ,
R'tenez donc madam' l' embarras ,

N' connaît-on pas mon Nicolas,
Qu'empêch' ton Jérôm' d'êtr' l'unique ;
Mon Nicolas, la fleur du port,
N'est pas bell' montre et peu d' rapport.

Il a l' cœur chaud comme une orange,
Ton beau Jérôm', qui fait l'doctor,
C' n'est qu'un taquin, zun turbateur,
Nicolas est doux comme un ange,
C'est un brave homn' tout franc, tout rond,
Le second tome d' son patron.

Nicolas rit, boit, zet sait plaire,
Il est z'obligeant, courageux,
Gnia pas d' pus honnêt' conseiller,
Et puis ça parl' comme un notaire ;
Tiens, ton Jérôme entier, n' vaut pas
Un seul geste d' mon Nicolas.

Fanchonnett' qui n'a pas l'vin tendre,
S' met à faire un sabat d'enfer :
Angéliqu', comme un Lucifer,
Attend l'tapin qu'all' va lui rendre ;
Heureus'ment qu'pour mettr' le zhola,
Antoine l'Joufflu (1) s'trouvait là.

(1) L'auteur se désigne sous cette dénomination.

Y allons donc , quoiqu' tout ça veut dire ,
Dit l'Joufflu zen les séparant .
Faut-il zavoir du différend ;
Quand on n' devrait qu'chanter zet rire ,
Hé ben , t'nez j'vas vous mettr' d'accord ,
Mais au moins qu'ça finiss' d'abord .

Jérôme n'vaut pas plus qu'un autre ,
C'est Vadé qui l'a zillustré ;
Ainsi plus d'un faquin titré ,
Brille dans un siècl' comme l'nôtre ;
Jérôm' peut être l' plus fameux ,
Mais Nicolas vaut mill' fois mieux .

Angélique n'se sent pas d'aise .
Au jug'ment tout l'monde applaudit ;
Fanchonnett' laïss' voir son dépit ,
Elle arrach' la paill' de sa chaise ;
Mais le vin coule , on boit , zon rit ,
Chacun s'embrasse et tout finit .

Elle est un peu longu' , mon histoire ,
Mais l'beau sesque me l'pardonn'ra ;
Soit plus raccourci qui voudra ,
Moi j' soutiens , comme un fait notoire ,
Que sus l' bien qu'on dit d'Nicolas ,
C'est malgré soi qu'on n'tarit pas .

ISAURE,

Piquée au sein par une aiguille.

O ! toi qui, semblable à la rose,
Beau sexe, entoure tes appas
D'un rempart que ta main compose
D'épines, qu'on n'aperçoit pas,
Mais que l'on sent dès qu'on s'expose,
Écoute un fidèle récit,
Dont tu peux faire ton profit.
Hier, dans un joyeux délire,
Enfant de la douce gaité,
Isaure, (une aimable beauté)
Était à folâtrer, à rire,
Quand sur la neige de son sein,
L'instrument cher à Philomèle,
Se change en un fer assassin,
Et tournant sa pointe vers elle,
Lui fait une atteinte cruelle...
Accourez tous ! petits amours,
M'écriai-je ; je vous implore !
Quittez Vénus, les Graces, Flore :
Venez, vous devez vos secours

A votre sœur, la tendre Isaure !...
 Mais quel prodige ! de ma voix
 A peine les airs retentissent ,
 Que déjà je les aperçois
 En flots nombreux qui se grossissent ;
 Ils arrivent à pas pressés ,
 Chacun voudrait guérir Isaure ;
 Messagers du dieu d'Épidaure ,
 Vite autour d'elle ils sont placés :
 L'un tient des fleurs, l'autre des plantes ;
 Un troisième des sucx calmans ;
 Celui-ci des liqueurs brûlantes ;
 Celui-là des assoupissans :
 Enfin il s'élançe d'un groupe ,
 Le docteur le plus séduisant ;
 Son abord est très-rassurant ,
 C'est le plus joli de la troupe :
 Effleurant la rose et le lys ,
 Il cherche et trouve la blessure ,
 Et ses regards énorgueillis ,
 D'une guérison prompte et sûre ,
 Nous jurent les vœux accomplis.
 Sur la place il colle sa bouche ;
 Il pompe un venin destructeur :
 Chaque fois que sa lèvre touche
 Les contours du globe enchanteur ,

On croit voir une tendre fleur ,
Qu'au matin le zéphyr caresse ,
Et qui, dans sa brûlante ivresse ,
Sous cette haleine qui la presse ,
Prend une plus fraîche couleur.
Le remède en effet opère ;
Isaure entr'ouvre la paupière ,
Ses beaux yeux sont rendus au jour :
Ha ! quel médecin qu'un Amour !
On juge bien que l'allégresse
Aussi-tôt chasse la douleur ;
Tout devient plaisir et tendresse ;
On ne songe plus au malheur.
Notre docteur , fier de sa cure ,
Bien satisfait , bien radieux ,
Pour cicatriser la piqûre ,
Par cent baisers fait ses adieux.
On chante , on joue , on batifolle :
Après maints et maints complimens ,
Tout le cortége ailé s'envole ,
Chargé de nos remercimens.
Ainsi , par un serpent piquée ,
Cléopâtre vivrait encor ,
Si d'amour , l'adressé invoquée ,
De la guérir , eût fait l'effort.

COUPLETS
CHANTÉS AU DOCTEUR C***,
Médecin de l'Empereur.

AIR : *C'est le meilleur homme du monde.*

LASSE d'effrayer les humains ,
Par un abord sombre et sévère ,
La science , un de ces matins ,
Voulut prendre un ton moins austère ;
Et , pour étonner encor mieux
La faculté , gent assassine ,
La science vint sous nos yeux
Se jeter dans la médecine.

Laissant à l'ignorant orgueil ,
Et la perruque et le teint blême ,
Dépouillant un habit de deuil ,
De ses sottises triste emblème ,
La science , tout bonnement ,
De la franchise prit l'allure ,
Et sut nous guérir très-gaîment ,
Sous la plus riante figure.

Lorsqu'on annonce le docteur ;
Ne tremble plus sexe timide ,
On annonce la belle humeur ,
Que le talent éclaire et guide ;
Craignez plutôt, mari jaloux ,
Qui négligez votre compagne ,
Car pour des remèdes bien doux ,
L'amour le suit et l'accompagne.

Du plus grand héros de nos jours ,
En lui confiant l'existence ,
La France voulut, pour toujours ,
Consacrer sa reconnaissance.
Que ne doit-on pas au docteur , .
Dont la science fortunée ,
Conserve le conservateur
De notre heureuse destinée.

En esquissant au premier trait
Ce tableau, d'une main débile ,
Aurais-je tracé le portrait
Du médecin le plus habile ?
Si je l'ai saisi par hasard ,
Franchissant d'épaisses ténèbres ,
Avec le nom de C.
Mes couplets deviendront célèbres.

I M P R O M P T U ,

En voyant annoncer , au Vaudeville , la pièce
intitulée : *Belle et Bonne*.

A I R *Du vaudeville d'Arlequin afficheur.*

V O Y A N T afficher ce matin ,
L'ouvrage qu'aujourd'hui l'on donne ,
J'ai dit : Le succès est certain ,
Puisque la pièce est *Belle et Bonne*.
Ce titre , je crois , prêtera ;
Belle et bonne vaut mieux que riche ;
Heureuse celle qui pourra
Se plaindre qu'on l'affiche.

SUR UN FAISEUR D'ÉNIGMES.

CE Dorval est un vrai bijou,
Pour son adresse énigmatique,
Son esprit s'est fait un joujou
D'embarrasser notre réplique.
De ce talent fort en crédit,
Il s'est fait une telle étude,
Que (grand causeur par habitude)
L'on n'entend jamais ce qu'il dit.

A I S M È N E ,
Qui m'avait donné une mèche de ses cheveux.

A I R : *Femmes , voulez-vous éprouver ? etc.*
ou , C'est le meilleur homme du monde.

TR É S O R divin , bouquet charmant ,
Fils de la nature et d'Ismène ,
Viens sur le cœur de son amant
Reposer ta gerbe d'ébène.
La rose , qu'on vient de cueillir ,
N'ose plus regarder l'aurore :
Toi seul ne crains pas de vieillir ,
Tu seras beau demain encore.

Lorsqu'Ismène te nourissait
De ses doigts de rose et d'albâtre ,
Ta jeunesse l'embellissait
Des jeux de ta gaité folâtre.
Qui n'eût voulu , de ses attraits ,
Fouler ainsi que toi la neige ;
Et de ne la quitter jamais ,
Avoir encor le privilège ?

Las! le bonheur n'est pas constant!
Hier, une main inhumaine,
Vint te priver, en un instant,
Du plaisir d'embellir Ismène :
Mais le ciel voulant te venger,
Condamne en sa rigueur extrême,
Ta famille entière à changer,
Quand tu seras toujours le même.

Console-toi : débarrassé
Des soins que te donnait chaque heure,
Tu seras toujours caressé,
Mon sein deviendra ta demeure.
Ah! que n'y peux-tu végéter,
Comme aux beaux lieux qui t'ont vu naître!
Ma main, habile à t'y planter,
Te donnerait un nouvel être.

MONSIEUR RATANT,
OU
LE CHASSEUR MALHEUREUX.

AIR : *Mes bons amis*, etc.

MONSIEUR Ratant,
Homme très-bien portant,
Et chasseur jadis intrépide,
Par un beau tems,
Certain jour du printems,
Sentit un aiguillon perfide,
Tout enflammé,
Armé,
Avec Moufflard,
Il part
En conquérant, vers la forêt prochaine...
Fuyez, innocens lapereaux,
Malheur à vous, lièvres, perdreaux,
Monsieur Ratant est dans la plaine.
Au fond du bois,
Il voit, en tapinois,
Fillette assise au pied d'un arbre;
Ses cinquante ans,

Comptant sur le printems,
Qui donnerait la vie au marbre :

Un gibier si

Joli ,

Le voit friand ,

Riant,

Monsieur Ratant s'avance et se rajuste ;

Mais, par un malheur trop fréquent ,

Son fusil n'est jamais prêt, quand

Pour coucher en joue, il s'ajuste.

En vains efforts ,

Épuisant ses transports,

Rien ne saurait tendre son arme :

De cet affront,

Sentant rougir son front,

La belle s'offense et s'alarme ;

A bout portant,

Ratant

Se remuant ,

Suant ,

Veut maîtriser une machine ingrate :

Pestant, jurant, criant beaucoup ;

Lorsqu'il se croit sûr de son coup ,

Voilà monsieur Ratant qui rate.

Troublé, confus,

Par vingt propos diffus,

Ratant voudrait cacher sa honte ;
 Dans sa fureur ,
 La belle , avec aigreur ,
Ne veut rien prendre sur son compte.
 « Sot roi des fous ,
 » C'est vous.
 » — Ce n'est pas moi ,
 » C'est toi ».

Dans pareil cas chaque parti se froisse :
 Ayant tous deux même dessein ,
 Monsieur prêchera pour son saint ,
 Et madame pour sa paroisse.

 Depuis ce jour ,
 Quittant peu son séjour ,
Ratant ne va plus à la chasse ;
 De Cupidon ,
 Craignant le moindre don ,
La raison de chez lui le chasse.
 Bien aguerri ,
 Guéri ,
 En bon esprit ,
 Il rit

Quand la valeur le fuit et l'abandonne :
 De la beauté contemplateur ,
 Ratant n'est pas admirateur ,
 Mais l'amitié le lui pardonne.

B A G N E U X.

AIR : *Du curé de Pomponne.*

C H A N T O N S Bagneux,
Et ses doux jeux,
Mais sans style oratoire ;
Pour la santé,
Pour la gaité,
Ce pays est notoire.
Ah ! comme on est joyeux,
A Bagneux !
Faut le voir pour le croire.

Qu'Arcueil,
Dont on vante l'accueil,
De ses eaux fasse gloire,
Lailly,
Fait peu de vin d'Aï
Dans tout son territoire.
Mais, vive le vin vieux,
A Bagneux,
Faut le voir pour le croire.

De Sceaux,
Et de ses belles eaux,
On perdra la mémoire ;
A Châtillon,
Le cotillon
Causa plus d'un déboire.
Il n'est point de fâcheux,
A Bagneux :
Faut le voir pour le croire.

De Châtenay,
De Fontenay,
Les roses font la gloire ;
Mont-Rouge veut,
Et ne le peut,
Qu'on cite son histoire.
Personne n'est hargneux,
A Bagneux,
Faut le voir pour le croire.

Les habitans,
Amis constans,
N'ont jamais l'humeur noire.
Se faire aimer,
Plaire, charmer,

Rire , chanter et boire !...
Tout se fait pour le mieux ,
A Bagneux ;
Faut le voir pour le croire.

Dans tout ce canton ,
Le bon ton ,
N'est jamais provisoire :
Avec esprit ,
La gaité rit ,
Sans fâcher l'auditoire.
Ah ! comme on est heureux ,
A Bagneux !
Faut le voir pour le croire.

STANCES A HORTENSE,

Qui me conseillait de borner notre liaison à
l'amour platonique.

QUOI ! tu voudrais, aimable Hortense,
Que l'on aimât, dans son printems,
Avec sagesse et continence,
Comme on le fait à soixante ans ?

Y penses-tu ? quel froid langage !
Ah ! l'amour ne l'a pas dicté !
S'il est des plaisirs pour chaque âge,
Le nôtre est à la volupté.

Consulte ce quintogénaire,
Sur les plaisirs qu'il a perdus,
Il te dira, s'il est sincère,
Qu'il voudrait qu'ils lui soient rendus.

Si ton ame n'est point atteinte
De ce feu qui commande en moi,
Je dois te l'avouer sans feinte,
Ton amant aime mieux que toi.

Dans les égards et dans l'estime ,
L'attachement peut se trouver ,
C'est dans la liaison intime ,
Que l'amour vrai doit se prouver .

Avec l'amour marche l'ivresse .
L'amour est le bonheur des sens ;
Qui peut maîtriser la tendresse ,
N'entend que bien peu ses accens .

En vain , chacun à sa manière
Habillerait ce Dieu puissant :
Il brûle sitôt qu'il éclaire ;
Ne sent-on rien , il est absent .

Sous ces traits seuls , quoi que l'on fasse ,
L'amour doit se montrer au cœur ,
Lorsqu'un feu plus doux le remplace ,
Je n'aperçois plus que sa sœur .

LES ON DIT.

AIR : *De Calpigi.*

LE mensonge et la politique,
Mettent tous les jours en pratique
Un mot que la malice ourdit ;
Ce mot est le fameux *on dit.* (bis.)
Lorsque tant de gens en abusent ;
Étant de ceux qui s'en amusent,
Je crois pouvoir , sans contredit ,
En riant , chanter les *on dit.* (bis.)

Comme tout est changé de face !
On dit qu'en France, quoi qu'on fasse ,
On ne se fait plus d'ennemis :
Qu'il n'est plus que de vrais amis. (bis.)
Qu'Amour ne fait plus de conquêtes ,
Plus d'inconstans , plus de coquettes ,
Qu'aucune prude ne médit. . .
Faut-il croire tous les *on dit* ? (bis.)

On dit qu'aujourd'hui la vaccine ,
D'une maladie assassine ,

Préservant les pauvres humains ,
Peut faire tort aux médecins : (bis.)
Des satyriques malhonnêtes,
Disent que , puisé chez des bêtes ,
Sur nous le vaccin bientôt prit.
Faut-il croire tous les *on dit* ? (bis.)

Beaucoup plus savans que nos pères,
On dit que dans nos tems prospères,
De toute étude dégagés,
Nous n'aimons que les abrégés. (bis.)
On dit que n'ayant pour lecture ,
Qu'un feuilleton , ou le Mercure ,
Tout souscripteur est érudit...
Faut-il croire tous les *on dit* ? (bis.)

On dit qu'un docteur à la mode ,
A trouvé le secret commode
De procréer en liberté ,
Fille ou garçon , à volonté ; (bis.)
Enchérissant sur ce prodige ,
On dit qu'un autre en son vertige ,
Sait fabriquer des gens d'esprit...
Faut-il croire tous les *on dit* ? (bis.)

On dit que de malins profanes ,
Ont donné nom de Pont-aux-Anes ,

Au pont qui mène à l'Institut :
De l'ignorance on voit le but. (bis.)
On dit que l'Institut plus sage,
Payant un modeste passage,
Cachera son juste dépit...
Faut-il croire tous les *on dit*? (bis.)

On dit que, violant l'asyle
D'une nymphe pure et tranquille,
Le Parisien, lutin maudit,
Va troubler l'Ourcq jusqu'en son lit. (bis.)
Croyant voir avilir ses ondes,
Par un emploi des plus immondes,
On dit que la belle en gémit...
Faut-il croire tous les *on dit*? (bis.)

On dit maintenant qu'à nos tables,
Couvertes de mets délectables,
On trouve la satiété,
Sans y rencontrer la gaité. (bis.)
On dit pourtant qu'il en est une,
S'éloignant de la loi commune,
Où le bon ton s'amuse et rit...
Faut-il croire tous les *on dit*? (bis.)

On dit que maints auteurs futiles,
De mille fagots inutiles,

Endormant la ville et la cour,
Leur font faire la nuit du jour. (bis.)
On dit même que l'indulgence,
M'écoutant avec complaisance,
A mes faibles chants applaudit...
Faut-il croire tous les *on dit*. (bis.)

COUPLETS

A l'occasion de ce qu'on disait d'une Dame,
qu'elle était bon juge de pièce de théâtre.

AIR : (nouveau) *Des fraises.*

O_N a des goûts, des plaisirs,
De toutes les espèces ;
Doris comble ses desirs,
En jugeant, dans ses loisirs,
Nos pièces. (*ter.*)

Des dramatiques écrits,
Chez elle on voit la presse ;
Chacun de nos beaux esprits,
Veut présenter à Doris,
Sa pièce. (*ter.*)

Un grand ouvrage lui plaît,
Elle aime qu'on le dresse ;
Mais trois actes, du couplet,
Lui semblent un tout complet,
En pièce. (*ter.*)

Sa main , d'un auteur trop lent ,
Se tire avec adresse ;
Feuilletant diligemment ,
Elle prend au dénouement ,
La pièce. (*ter.*)

Dât-il faire peu d'effet ,
Un début l'intéresse ;
Mais son goût toujours parfait ,
Aime mieux d'un talent fait ,
La pièce. (*ter.*)

D'un long drame larmoyant ,
Elle craint la tristesse ;
Le vaudeville gaîment ,
Lui fait chanter en riant ,
La pièce. (*ter.*)

La pantomime l'endort ,
Son silence est faiblesse ;
Elle veut qu'avec transport ,
Doux langage amène au port ,
La pièce. (*ter.*)

Elle exige dans un plan
Quelque peu de sagesse ,

Puis qu'on prenne son élan ,
Pour terminer chaudement ,
La pièce. (*ter.*)

D'un ouvrage qui faiblit ,
L'auteur , qu'elle redresse ,
Le lendemain chante et rit ,
Quand il voit qu'on applaudit
Sa pièce. (*ter.*)

Si j'avais su les prévoir ,
Ces heureuses finesses ,
Pour plaire et mieux émouvoir ,
A Doris j'aurai fait voir
Mes pièces. (*ter.*)

Auteurs qui voulez puiser
Dramatiques richesses ,
Doris doit vous inspirer ;
Venez vite lui montrer
Vos pièces. (*ter.*)

ENVOI

D'un Fromage glacé, à Madame ***

AIR : *Baiser la main de sa maitresse*, etc.

CETTE offrande que je t'adresse,
Doit dire à ton esprit penseur,
Que l'hiver, comme la vieillesse,
A bien encor quelque douceur.
J'ajoute que, pour plaire aux Graces,
Tout s'empreint du plus vif desir ;
Que près de toi, même les glaces,
Peuvent procurer du plaisir.

A AGLAURE,

En lui donnant une épingle.

HEUREUSE épingle!... orner le sein d'Aglaure,
Est un bonheur que tu n'espérais pas!
Tu vas loger tout près de ses appas:
Respecte-les, fais davantage encore,
Sois un inflexible rempart,
Déchirant la main indiscreète,
Qui, dans une attaque secrète,
Tenterait de braver ton dard.

Mais, cruelle pour tous, protège ma tendresse;
En te plaçant si bien, j'ai droit à tes bienfaits.
De moi, parle souvent à ta belle maîtresse;
Attache-la toujours, ne la blesse jamais!

UNE JOURNÉE D'HONORINE.

AIR : *Des Trembleurs.*

DANS son alcove profonde,
En s'éveillant, elle gronde
Contre le flambeau du monde,
Qui vient troubler son sommeil.
Le beau tems qu'il fait l'ennuie,
Elle voulait de la pluie :
Marton arrive, elle essuie
L'orage de son réveil.

De l'eau que Marton apporte
Trouvant la chaleur trop forte,
Elle s'agite de sorte,
Que le chien tombe du lit :
Carlin se casse la patte,
Il crie, Honorine éclate,
Marton, qu'il faut qu'elle batte,
Reçoit vingt coups, et s'enfuit.

Le déjeuner qu'on apprête,
À ses gens trouble la tête :
Qui bravera la tempête ?
Le chocolat est versé :
Enfin , l'un deux s'y hasarde ;
Il trébuche par mégarde ,
Honorine le regarde . . .
Tout , par terre , est renversé.

Dans la matinée entière ,
Qu'il vienne quelqu'ouvrière ,
Soit modiste ou couturière ,
C'est prendre un moment fatal :
Le chapeau n'a pas de grace ;
La robe par-tout grimace ;
Elle injurie , elle chasse
Des gens qui lui font tout mal.

Vient l'heure de la toilette :
Pour appeler la soubrette ,
Elle brise sa sonnette ,
Mais Marton cherche un emploi.
Comment , s'habiller soi-même ?
Qu'on tempête , ou qu'on blasphème ,
Dans cet embarras extrême ,
Il faut bien dîner chez soi.

Si Cupidon craint la guerre,
L'Amitié, comme son frère,
La fuit, et ne se plaît guère
Où l'aigreur dicte des lois.
A dîner seule réduite,
Honorine fait, sans suite,
Un repas où tout l'irrite,
Et met son monde aux abois.

Que faire en sa solitude ?
Elle n'a pas l'habitude
D'une consolante étude,
Pour charmer quelques loisirs.
L'ennui devient son oracle,
Il la conduit au spectacle :
Mais où n'est-il pas d'obstacle,
Qui dérange ses plaisirs ?

Sa loge n'est pas commode,
Une voisine à la mode,
Par sa beauté l'incommode :
C'est un état déchirant.
Puis la pièce est détestable ;
La musique pitoyable ;
Chaque acteur insoutenable...
Elle sort en murmurant.

Comment trouver sa voiture ?
Se mettant à la torture ,
Elle court à l'aventure ;
On appelle en vain ses gens.
Oubliant le tems qui vole ,
Champagne , qu'elle désole ,
Avec Bacchus se console ,
De ses propos outrageans.

Dans un carrosse de place ,
Où manque plus d'une glace ,
Il faudra bien prendre place ,
Et dévorer ses tourmens.
Moins léger qu'une gazelle ,
Le cocher , malgré son zèle ,
Lui voit rapporter chez elle ,
L'enfer et ses agrémens.

En rentrant dans sa demeure ,
Qu'elle crie , ou qu'elle pleure ,
Il n'est pas la neuvième heure ,
Personne pour la servir.
La fièvre qui la tourmente ,
Sa vengeance qui fermente ,
La font coucher écumante ;
Las ! pourra-t-elle dormir ?

Pourtant le sommeil l'accable :
Mais un rêve épouvantable ,
Dans un état déplorable ,
La met jusqu'au lendemain . . .
C'est ainsi que la nature
Semble venger toute injure
Que lui fait la créature ,
Par une invisible main.

I M P R O M P T U

A Madame *** , dont j'avais oublié la fête.

AIR : *C'est à mon maître en l'art de plaire , etc.*

SI tu me vois , chère Angélique ,
Manquer de mémoire et d'esprit ,
C'est qu'on t'aime , sans qu'on s'applique
A te le dire par écrit.
Ne crois pas que l'indifférence ,
Dans cet oubli soit de moitié ;
L'amour a ses jours d'inconstance ,
Il n'en est pas pour l'amitié.

LA RUE DES BONS - ENFANS.

AIR : *Au coin du feu.*

JE me sens en goguette ,

Pour une chansonnette

Faite céans :

Ma muse s'évertue ,

Quand je suis dans la rue

Des Bons-Enfans.

Chez des hôtes aimables ,

Comme au pays des fables ,

Passe le tems :

On voit à leur tenue ,

Qu'ils logent dans la rue , etc.

De leurs joyeux convives ,

Les peines sont peu vives ,

Les plaisirs grands ;

Si l'art de l'un (1) nous tue ,

Il guérit dans la rue , etc.

(1) M. Corvisart.

L'autre (1) sur sa palette ,
Vous trouve une coudrette ,
Bêtes et gens.

Parfait dans chaque vue ,
Il est fou dans la rue , etc.

Des chansonniers la bande (2),
Par fois s'y recommande.
Vrais garnemens ,
Leur esprit entre en rue ,
Dès qu'ils sont dans la rue , etc.

Leur doyen (3) et leur maître ,
S'y fait assez connaître
Par ses doux chants ;
Sa muse soutenue ,
Nous charme dans la rue , etc.

Conteurs (4) et militaires (5) ,
Physiciens (6) et notaires (7),

(1) M. Valenciennes.

(2) MM. Laujon , Barré , Lambert , Clauzier , l'Auteur , etc.

(3) M. Laujon.

(4) MM. Guichard et Bertin.

(5) MM. le Colonel de la Cour , etc.

(6) M. Charles.

(7) MM. Cousinard et Bertrand.

Tout rit céans ;
Jamais l'humeur bourrue ,
N'aborda dans la rue , etc.

On sent que la musique (1)
Doit compléter la clique
Des bons vivans ;
Avec joie entendue ,
Elle plaît dans la rue , etc.

De tous nos gens en place ,
Les diners à la glace
Sont assomans ;
Le bon ton , sans cohue ,
Mange et rit dans la rue , etc.

Si , laissant peu de traces ,
Le plaisir et les graces
Courraient les champs ?
On viendrait , l'ame émue ,
Les chercher dans la rue , etc.

Que le Caveau , qu'on cite ,
Quelque jour ressuscite

(1) M. Gersin.

Pour les talens ;
Sa demeure courue ,
Sera dans notre rue , etc.

D'aimer , chanter et boire ,
Puisqu'ici l'on fait gloire ,
En bonnes gens ,
Crainte d'une heure indue ,
Restons tous dans la rue
Des *Bons-Enfans*.

Sur une branche de Myrte que je recevais.

RA MEAU charmant, emblème du bonheur,
Tu trembles de perdre la vie!..
Ah! ne crains pas qu'elle te soit ravie,
Je vais te greffer sur mon cœur.

COUPLETS

A l'occasion du rétablissement de Madame ***.

AIR : *L'amour, ainsi qu' la nature*, etc. (Fanchon.)

O N aime un roi pour son trône,
C'est l'éclat qui l'environne,
C'est son or, c'est son pouvoir
Qu'on encense ou qu'on vient voir.
La moindre mésaventure
Voit rompre ces liens-là : . . .
L'amitié sensible et pure,
S'exprime mieux que cela.

Quand la meilleure des mères,
Cause des douleurs amères,
Par le mal qui la poursuit,
Nos cœurs sont près de son lit.
Chacun répand sans murmure,
Des pleurs qu'il lui cachera :
L'amitié sensible et pure
S'exprime comme cela.

La tendresse filiale ,
Qui ne trouve de rivale
Que dans les soins maternels ,
Rend tous les maux moins cruels :
Sa douce voix nous rassure ,
Et puis le docteur est là...
L'amitié sensible et pure,
S'exprime comme cela.

Mais quelle heureuse nouvelle !
Quelle joie universelle
Éclate dans la maison ?
C'est le mot de guérison !
Il semble que la nature
S'embellisse à ce mot-là.
L'amitié sensible et pure
S'exprime comme cela.

Chérir une tendre mère ,
Aimer une fille chère ,
Croire que la faculté
Peut ramener la santé :
Boire une pleine mesure
Pour fêter ce bonheur-là :
L'amitié sensible et pure
S'exprime comme cela.

· COUPLETS A M^{me}. L***,
En lui envoyant une Pendule , le jour de son
Mariage.

AIR : *J'ai vu par-tout dans mes voyages , etc.*

NE trouves-tu pas ridicule ,
Chère Alexandrine , entre nous ,
Que je t'adresse une pendule ,
Au matin du jour le plus doux ?
J'ai pensé que dans ta demeure ,
Fixant les ris et les amours ,
Tu pourrais oublier chaque heure ,
Qu'il faut se rappeler toujours.

Souvent une nuit fatigante
Pourra prolonger ton sommeil ;
Ta pendule , alors vigilante ,
Sonnera bien fort ton réveil :
Aussi-tôt des fruits , du laitage ,
Seront apprêtés par tes soins.
Le déjeûné plaît en ménage ,
C'est un repas fait sans témoins.

Arrive l'heure des affaires ,
C'est un moment impérieux ,
Sans quelques travaux salutaires ,
Bien rarement on est heureux .
Le dîné, le soir vous rassemble ,
Vous êtes à vous sans danger ,
Pour entendre sonner ensemble ;
A minuit, l'heure du berger.

Tâche à toute heure d'être aimable ,
Pour les yeux d'un époux chéri ,
Pense qu'on n'est point estimable ,
Sans l'estime de son mari ;
Que de ta pendule l'aiguille ,
A chaque instant , offre à ton cœur
Un souvenir pour ta famille ,
Un souvenir pour ton bonheur.

LES TOURMENS DE L'ABSENCE.

ROMANCE.

AIR :

L'ONDE bruyante qui coule,
Zéphir caressant les fleurs,
La colombe qui roucoule,
D'aurore les tendres pleurs ;
Rien ne touche plus mon ame,
Je ne vois que mon tourment,
Je ne sens rien que ma flamme :
J'ai vu partir mon amant.

Dans une amoureuse ivresse,
Nous coulions des jours heureux ;
Il me prouvait sa tendresse,
Je l'embrâsais de mes feux ;
Bien sûre de sa constance,
J'occupais tous ses instans ;
Ah ! combien je crains l'absence !
Elle a fait tant d'inconstans !

Doux charme de la pensée,
J'implore tes soins puissans:
Pour me peindre délaissée,
Cours t'emparer de ses sens ;
Dis-lui que ma voix l'appèle,
Pour l'aimer jusqu'au trépas ;
Fais qu'il revienne fidèle...
Sur-tout ne le quitte pas.

ENVOI

D'un anneau à DÉLIE.

JOUIS du plus heureux destin,
Je te donne à celle que j'aime :
Ton cercle d'or n'a pas de fin :
De mon amour qu'il soit l'emblème.

LE LENDEMAIN DE NOCES.

A M^{me}. J***, mariée à un Commissaire-
Priseur.

AIR : *Du curé de Pomponne.*

D'ADÈLE, Amour brigant le cœur,
Et voulant sa défaite,
S'est fait commissaire-priseur,
Pour la trouver parfaite.
Ah ! qu'il la prisera
La rira,
Si la chose n'est faite.

Comme Adèle a su le charmer !
L'examinant seulette,
Au plus haut il va l'estimer,
Craignant qu'on ne l'achète ;
Ah ! qu'il la prisera ! etc.

De son esprit les agrémens,
Son humeur doucerette,
Sa belle ame, ses sentimens,
Ses bons mots qu'on répète,
Comme il les prisera ! etc.

Souvent il lira dans ses yeux
Une flamme indiscrète ;
Et puis , sa bouche exprimant mieux
Quelque cause secrète . . .
Il vous la prisera , etc.

De mille et mille heureux contours ,
De plus d'une fossette ,
Parcourant les rians détours ,
Le soir , à l'aveuglette :
Il vous la prisera , etc.

Le priseur vous la vantera ,
Dans ses jours de goguette ;
N'allez pas , sur ce qu'il dira ,
Vouloir en faire emplète ;
Il se l'adjugera , etc.

Le bonheur chez eux fixera
Sa plus douce retraite ;
Dans neuf mois , l'Amour montrera
Ce qu'il fait en cachette . . .
Comme il la prisera ! etc.

Pour chanter d'aimables époux ,
J'ai fait ma chansonnette ;

Est-elle mauvaise, entre nous,

Bien que je le regrette,

On la déprisera,

La rira,

Si la chose n'est faite.

A M^r. BARRÉ,
DIRECTEUR DU VAUDEVILLE,
Le jour de Saint Pierre , sa fête.

AIR : *De Fanchon.*

A la campagne, à la ville,
L'Amour et le Vaudeville,
Lorsqu'ils cherchent un réduit,
Le veulent toujours petit.
Parent de ces bons apôtres,
Barré-Momus a raison,
Pour chanter ses patenôtres,
D'avoir petite maison.

De ce logis de plaisance,
S'il me donnait l'intendance,
J'irais chez lui recueillir
Tout ce qui peut l'embellir :
Son jardin , de ses pensées
Se garnirait à foison ,
On les verrait entassées
Dans la petite maison.

Dans ses pièces immortelles,
Je prendrai mes immortelles;
Dans ses rimes, mes œillets;
Dans sa gaîté, mes muguet;
Les rosiers qu'on verrait naître,
Auraient plus d'une saison;
Ils retraceraient le maître
De la petite maison.

J'éleverais à Thalie,
Une retraite jolie;
Quelques treilles à Bacchus;
Une chapelle à Vénus.
Barré, leur joyeux grand-prêtre,
Chanterait chaque oraison,
Et tout Paris voudrait être
Dans sa petite maison.

Mais ses amis, pour lui plaire,
Ont rempli ce ministère;
Tandis que pour le fêter,
Chacun voulait le chanter;
L'un d'eux, peignant ses ouvrages (1),
D'heureuse combinaison,
Garantit de tous outrages,
Notre petite maison.

(1) Allusion aux peintures de quelques pièces de M. Barré, que M. Tournai a faites dans la salle de bain.

Barré, de ton hermitage
Goûte le doux avantage :
Fils de Pannard, de Piron,
Tu seras notre patron.
Des bons vers cherchant la gloire,
Et l'exemple et la leçon,
Nous viendrons chanter et boire,
A ta petite maison.

LA MAISON A LOUER.

AIR : *De l'abbé Pellegrin.*

QUI veut louer une maison ?
Chloé, veuve et propriétaire,
Cherche, pour l'arrière-saison,
Quelque solide locataire :
Elle vient de la réparer ,
Et s'offre de fournir la preuve,
Que sans crainte on y peut entrer ;
Qu'elle est aussi bonne que neuve. (*bis.*)

On la dit dans un beau quartier ,
Et même assez bien entourée ,
Cependant les gens du métier ,
En recommandent peu l'entrée :
Elle fut étroite jadis ,
C'était une allée incommode ,
Mais Chloé sent trop qu'à Paris ,
La porte cochère est de mode. (*bis.*)

Après les pièces que chez nous
Un long usage a réparties ,
Le salon s'offre devant vous ;
On peut y mettre dix parties.
Les meubles ont beaucoup servi ,
Et la tenture est fort usée :
On voit , sans en être ravi ,
Que la maîtresse fut aisée. (bis.)

On dit qu'autrefois le boudoir ,
Était une pièce charmante ;
Décoré de rose et de noir ,
La vue en était ravissante :
Mais le tems et la vétusté ,
Ont fait de profondes blessures ;
Des amours , de la volupté ,
On n'y trouve plus les peintures. (bis.)

Il s'est bien déjà présenté
Plus d'un locataire solvable ,
Aucun n'a paru contenté
D'un logement peu convenable.
Des malins l'ont trouvé petit ,
C'était pour rire du contraste ,
Car tous au fond , sans contredit ,
Ont jugé la maison trop vaste. (bis.)

Celui-là dit en s'esquivant ,
Que c'est une vieille carrière ;
Celui-ci trouve le devant
Beaucoup mois beau que le derrière.
Le voisinage à l'un déplaît ,
Il craint pour l'air qu'on y respire ;
L'autre la prendrait comme elle est ,
Son mobilier n'y peut suffire. (bis.)

Voyant les réparations
Coûter beaucoup et ne rien rendre ,
Craignant les non-locations ,
Chloé, je crois, voudrait bien vendre.
S'il se présente un bon oison ,
Que sans tarder elle s'arrange ;
Sinon nous verrons sa maison ,
Bientôt devenir une grange. (bis.)

A M^r. De C***,

Qui m'avait donné quelques - uns de ses
Ouvrages , en lui envoyant deux de mes
pièces.

IL est de mode parmi nous,
Que l'on paie assez mal ses dettes :
J'ai reçu des roses de vous,
Acceptez quelques violettes.

COUPLETS

SUR LA RETRAITE DE M^{me}. DUGAZON,
Chantés par M^{me}. SCIO-MESSIÉ, à une
Réunion du théâtre Feydeau, appelée
Dîner d'adieux.

AIR : *Germeuil, ta Nina loin de toi, etc.*

SUSPENDS ta gaité, tes accords,
Luth charmant de Thalie ;
Nina, Nina quitte ces bords,
Nous perdons une amie !

AIR : *Quand le bien-aimé reviendra, etc.*

Quand le printems ramènera
Les oiseaux, les fleurs, la verdure,
Notre regret subsistera,
Il est puisé dans la nature.

Talent fidèle ,
Ce cher modèle ,
Hélas ! hélas !

Pour nous guider ne viendra pas ! *(bis.)*

Vous qu'un doux succès couronna ,
Vous dont la carrière s'apprête ,
Auteurs , vous perdez dans Nina ,
Votre plus aimable interprète :

Que vos ouvrages
Soient fous ou sages ,
Hélas ! hélas !

Tremblez ! elle n'y jouera pas ! *(bis.)*

Et toi dont le goût inconstant ,
Élève ou renverse une idole ,
Public , jusqu'au dernier instant ,
Qui l'applaudit dans chaque rôle ,
Par ta présence ,
De son absence ,
Hélas ! hélas !

Plains-nous , et ne te venge pas. *(bis.)*

Jouis , aimable Dugazon !
Notre amitié t'élève un temple.

A nos cœurs , à notre raison ,
Tu serviras toujours d'exemple :

De ton asyle ,

Pur et tranquille ,

Hélas ! hélas !

Viens encor éclairer nos pas ! (*bis.*)

A M^r. BALLARD,

Le jour de Saint Pierre, sa fête.

AIR : *Je suis prisonnier des Anglais , etc.*

DE la valeur, de la beauté,
Si j'avais à chanter la gloire,
On me verrait, épouvanté,
N'en pas hasarder la victoire ;
Mais au temple de l'amitié,
On peut aller sans être habile :
Si Pégase me laisse à pié,
L'amitié n'est pas difficile. } *bis.*

C'est Pierre que je veux chanter ;
Non ce faux ami de son maître,
Sur le nôtre on peut bien compter,
Il est tel qu'on le voit paraître.
En lui tout, indirectement,
Tient à son nom, nous plaît, nous touche :
Son cœur est de *Pierre d'aimant*,
Son esprit de *Pierre de touche*. } *bis.*

Pierre de ponce est sa raison ;
Son oreille est de *Pierre fine* ,
Pierre d'attente en sa maison ,
Pierre à fusil chez sa voisine ,
Pierre dure pour les méchans ,
Il ne veut jamais les entendre ;
Son ame , au sein de ses enfans ,
N'est jamais que de *Pierre tendre*. } *bis.*

On trouve dans son jugement ,
Une *Pierre fondamentale* ;
L'erreur dans son discernement ,
C'est la *Pierre philosophale*.
On dit qu'autrefois son amour ,
Était tout de *Pierre infernale* ;
Mais il est guéri sans retour ,
D'être une *Pierre de scandale*. } *bis.*

Pierre , aurais-je pu t'offenser ?
Sois , pour moi , *Pierre de tonnère* ;
Mais tu ne pourrais le penser ,
Je t'aime trop , aimable Pierre !
Si j'ai fatigué tes amis ,
Par un chemin semé de *Pierres* . . .
Dans mon jardin , il est permis
De jeter , comme toi , des *Pierres*. } *bis.*

LES DOIGTS DE LA MAIN.

FABLE.

AIR : *Du pas redoublé.*

J'ENTENDIS un jour les cinq doigts,
Disputer d'importance ;
Chacun voulait , citant ses droits,
Avoir la préférence.
Juger en masse fut le tort ,
D'un tems trop près du nôtre :
Je voulus écouter d'abord ,
Parler l'un après l'autre.

Le Pouce vanta son talent ,
Si propre à l'écriture ,
Je suis aussi l'équivalent ,
Dit-il , d'une mesure :
Si chez Plutus le long du jour ,
L'or me met en ouvrage ,
Sur l'herbette , alléger l'amour ,
Est mon plus doux partage.

L'Index, en se levant soudain ,
Dit : Je commande en maître ;
Quand l'homme a perdu son chemin ,
Je le lui fais connaître :
Refusant le fat étonné ,
J'appelle la constance ;
Puis Lise , à l'amant fortuné ,
Me fait dire , silence !

C'était le tour de Médius ;
Bientôt il se redresse :
Je suis , dit-il , cher à Vénus ,
J'invite à la tendresse ;
On dit que je suis un vaurien ,
C'est méchanceté pure ;
J'ai fait moins de mal que de bien ,
A l'humaine nature.

A moi , dit le doigt conjugal ,
Qui s'énonce avec force ;
Autrefois j'avais peu de mal ,
Mais depuis le divorce ,
Je n'ai plus sommeil ni repos ;
Cet anneau qui me lasse ,
M'écorchera , je crois , le dos ,
Tant il passe et repasse.

Le petit Auricularis

Veut faire le grand homme :
Orné de bijoux d'un grand prix,
Dit-il, on me renomme.
Comme un oracle, je prédis ;
Tremblez tous infidèles !
Car vos moindres torts, je les dis,
Aux amans comme aux belles

Vous êtes bien sots et bien vains,
Dis-je à ces tendres frères !
On vous prendrait pour des humains,
Car telles sont leurs guerres :
N'étalez donc plus un pouvoir
Dont la raison s'irrite ;
Dans la main qui vous fait mouvoir,
Je vois tout le mérite.

LA REINE-MARGUERITE , FLEUR.

AIR : *De la romance de Daphné.*

DE Pomone favorite ,
De Flore , tardive enfant ,
Belle reine - marguerite !
Je veux chanter ton mérite ,
Pour plaire en philosophant .

Tu viens embellir l'automne ,
Et ses utiles produits :
Sur toi rarement il tonne ,
Lorsque du jus de la tonne ,
Tu nous vois cueillir les fruits .

Modeste dans ton feuillage ,
Solide dans tes couleurs ;
Sans orgueil , sans étalage ,
Tu nous apprends que chaque âge
Peut donner d'aimables fleurs .

Belle bien plus d'une aurore ,
Tu plais sans assujétir :
Si ta touffe est inodore ,
Par toi nulle épine encore ,
N'a causé de repentir.

La rose de la jeunesse ,
Peint les fragiles appas :
Ta fleur montre à la sagesse ,
La constance et la tendresse ,
De l'automne ornant les pas.

Oui, rose, je t'abandonne ,
Si tu promets le bonheur ,
(Que l'amour me le pardonne),
J'aime mieux qui me le donne ;
Je te préfère ta sœur.

Viens, ô reine-marguerite !
Viens régner dans nos jardins !
Sois cette morale écrite ,
Que la nature a prescrite ,
Pour éclairer les humains !

Sur l'automne de ma vie ,
Je semerai de tes fleurs ;
Les Arts, Bacchus et Sylvie ,
Partageront sans envie ,
Des jours qu'ils rendront meilleurs.

A THÉMIRE,
En lui donnant un Éventail.

AIR : *C'est le meilleur homme du monde.*

L'AMOUR, que tu sus enchaîner,
Ne voulant plus être volage,
Brûlait de te pouvoir donner,
De sa constance un tendre gage :
Il vient de briser tous les traits
Qu'il décochait au cœur des belles ;
Et pour rafraîchir tes attraits,
Il t'adresse une de ses aîles. (*bis.*)

A MON IMPRIMEUR.

AIR : *Mes bons amis* , etc.

A_MI Ballard ,
Qui me prêtas ton art
Pour fixer quelques bagatelles ;
Par tes bons soins ,
Ton nom qu'au mien tu joins ,
Pourrait bien les rendre immortelles.
Tes ouvrages connus ,
En tous lieux répandus ,
Cités , loués , sont toujours sûrs de plaire ;
Et lorsqu'on oublira l'auteur ,
On vantera de l'imprimeur ,
Et les presses et le *caractère*.

T A B L E.

<i>A mon Apothicaire ,</i>	pag. 1
<i>Les femmes , le vin et le jeu ,</i>	4
<i>Vers à l'occasion de la mort du Maréchal de Biron ,</i>	7
<i>A M. B... , à l'occasion de son mariage ,</i>	8
<i>Au Docteur D. L. T. , en dînant chez lui ,</i>	10
<i>A M. Colin-d'Harleville ,</i>	12
<i>Ursule , revenant du marché de Cythère ,</i>	13
<i>A Mademoiselle J. D... ,</i>	15
<i>A une Marguerite , le jour de sa fête ,</i>	17
<i>Au Docteur D. L. T. , en lui rendant un de ses manuscrits ,</i>	19
<i>L'Amour à Creteil ,</i>	22
<i>Le flageolet ,</i>	24
<i>A Mademoiselle D... , sur un ruban ,</i>	26
<i>Couplets à l'occasion d'une réunion où se trouvait l'Envoyé de Hollande ,</i>	27
<i>A Mademoiselle V... , peignant le portrait d'un élève de son père ,</i>	29
<i>Sur une Laure du 18^e. siècle ,</i>	30
<i>La bouillote ,</i>	32
<i>A Mademoiselle J. D... , en lui envoyant un rosier ,</i>	34
<i>Plaintes du cheval de bronze de Henri IV ,</i>	35

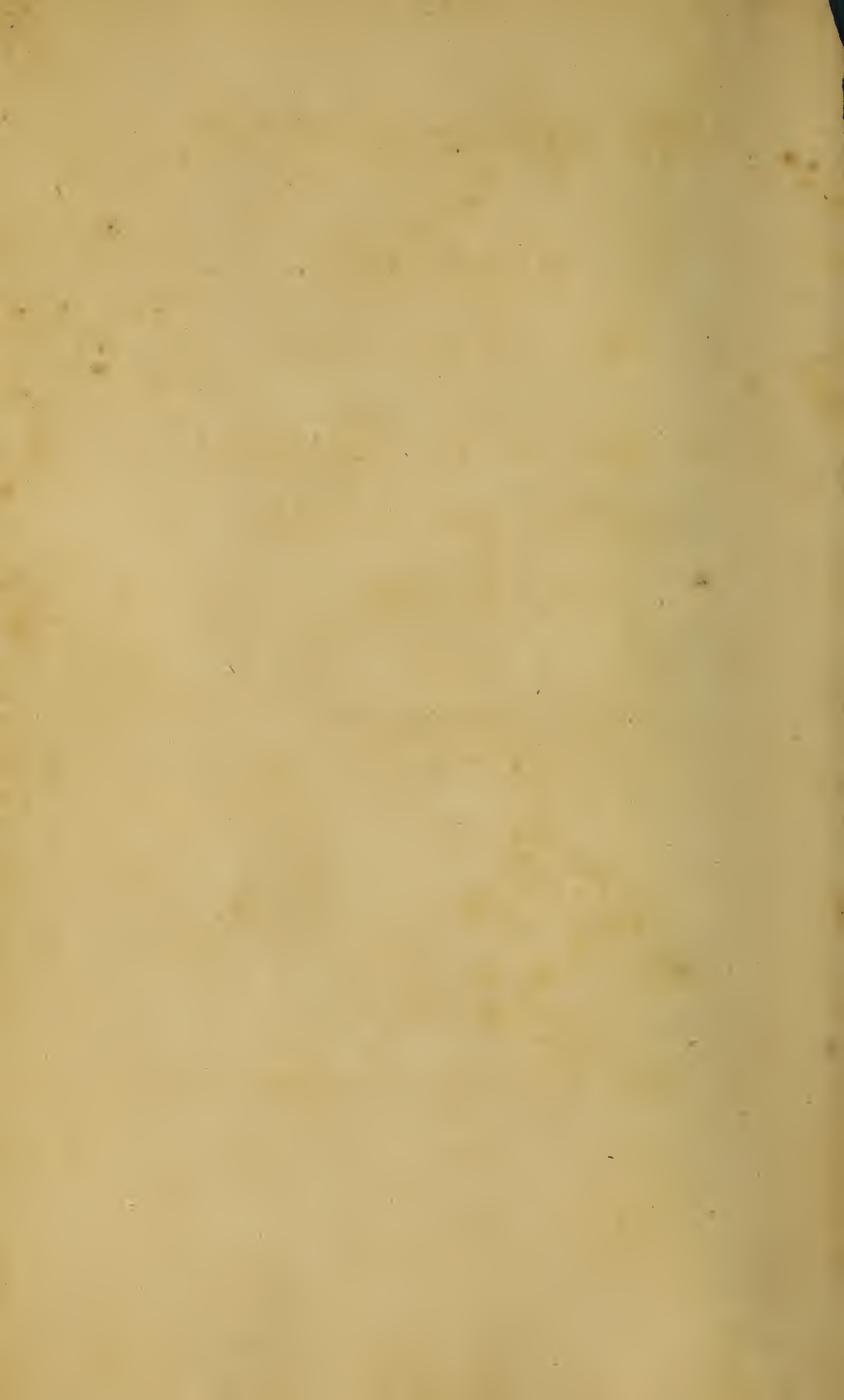
<i>La forêt noire ,</i>	pag. 36
<i>Le berger malheureux ,</i>	38
<i>Aventure de Manon ,</i>	41
<i>Énigme ,</i>	45
<i>Définition du véritable amour ,</i>	46
<i>Pour la noce de Madame D . . . , le mardi-gras ,</i>	47
<i>A M. D . . . , le jour de Saint Jean , sa fête ,</i>	49
<i>A Mademoiselle J. D . . . , le jour de l'an ,</i>	51
<i>A Victoire ,</i>	53
<i>Voyage à Lima ,</i>	55
<i>Sur deux tableaux de fleurs , brodés ,</i>	57
<i>A Délie , en lui donnant l'Almanach des Graces ,</i>	58
<i>Le paratonnerre ,</i>	59
<i>A Lisette ,</i>	61
<i>Aneries annoncées à St.-Ouen ,</i>	63
<i>A Délie , en lui donnant un bouquet de violettes ,</i>	66
<i>Les six fêtes de Vierge ,</i>	68
<i>Le nombre quatre ,</i>	71
<i>A Madame Manuel ,</i>	75
<i>A Madame la Princesse de Nassau-Saarbruck ,</i>	78
<i>A Églé , en lui donnant des violettes ,</i>	82
<i>Logogriphe ,</i>	83
<i>A Aspasia , sur sa jalousie ,</i>	84
<i>A Madame B . . . , le jour de son mariage ,</i>	85
<i>Bouts-rimés ,</i>	88
<i>A Madame H . . . , le jour de sa fête , Angélique ,</i>	89

<i>Le chien et le mouton , fable ,</i>	pag. 91
<i>Le départ précipité , romance ,</i>	94
<i>Le lendemain de nocés ,</i>	96
<i>L'amante abandonnée , romance ,</i>	98
<i>Énigme ,</i>	100
<i>Pour ma fête ,</i>	102
<i>Les raisons du beau sexe ,</i>	105
<i>Le moine naïf ,</i>	108
<i>Les quatre âges de l'amour ,</i>	109
<i>Charade ,</i>	111
<i>Aventures du Gros-Caillou ,</i>	112
<i>Isaure piquée au sein par une aiguille ,</i>	115
<i>Au Docteur C... , médecin de l'Empereur ,</i>	118
<i>Impromptu sur belle et bonne ,</i>	120
<i>Sur un faiseur d'énigmes ,</i>	121
<i>A Ismène , sur une mèche de cheveux ,</i>	122
<i>Monsieur Ratant ,</i>	124
<i>Bagneux ,</i>	127
<i>Stances à Hortence ,</i>	130
<i>Les on dit ,</i>	132
<i>Les pièces ,</i>	136
<i>Envoi d'un fromage glacé ,</i>	139
<i>A Aglaure , en lui donnant une épingle ,</i>	140
<i>Une journée d'Honorine ,</i>	141
<i>Impromptu pour la fête de Madame H... ,</i>	146
<i>La rue des Bons-Enfans ,</i>	147

<i>Sur une branche de myrte ,</i>	pag. 151
<i>Sur la convalescence de Madame M... ,</i>	152
<i>A Madame L... , en lui envoyant une pendule ,</i>	154
<i>Les tourmens de l'absence , romance ,</i>	156
<i>Envoi d'un anneau ,</i>	158
<i>Le lendemain de noces , à Madame J... ,</i>	159
<i>A Monsieur Barré , le jour de sa fête ,</i>	162
<i>La maison à louer ,</i>	165
<i>A Monsieur de C... , en lui envoyant deux de mes pièces ,</i>	168
<i>Sur la retraite de Madame Dugazon ,</i>	169
<i>A Monsieur Ballard , le jour de sa fête ,</i>	172
<i>Les doigts de la main ,</i>	174
<i>La reine-marguerite ,</i>	177
<i>A Thémire , en lui donnant un éventail ,</i>	179
<i>A mon Imprimeur ,</i>	180

Mots des Énigmes , Charade et Logogriphe.

Énigme , pag. 45 , le mot est ,	<i>liberté.</i>
Logogriphe , pag. 83 , le mot est ,	<i>gloire.</i>
Énigme , pag. 100 , le mot est ,	<i>sonnette.</i>
Charade , pag. 111 , le mot est ,	<i>château.</i>



MES DÉLASSEMENS,
OU
RECUEIL
DE CHANSONS
ET
AUTRES PIÈCES FUGITIVES,
COMPOSÉES POUR MES AMIS;
PAR RAVRIO.

~~~~~  
DEUXIÈME VOLUME.  
~~~~~

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE BALLARD, RUE J. J. ROUSSEAU, N^o. 8.

1812.

MES DÉLASSEMENS,

OU

RECUEIL

DE CHANSONS

ET

AUTRES PIÈCES FUGITIVES,
COMPOSÉES POUR MES AMIS.

A MES AMIS,

EN LEUR ENVOYANT MON SECOND VOLUME.

AIR : *J'arrive à pied de province*, etc.

VOTRE amitié généreuse
Voudra-t-elle encor,
D'une muse un peu verbeuse,
Pardonner l'essor ?
Mon cœur, mon esprit, ma plume
Ont fait tout cela ;
Vous reçûtes un volume,
Encor celui-là !

Les sentiers du ridicule
Sont fort étendus,

Librement on y circule,
Maints s'y sont perdus.
Partout, ainsi qu'au Parnasse,
L'amour-propre est là,
Qui vous dit avec audace :
Encor celui-là !

Mais l'ennui d'un mauvais livre
N'est pas dangereux,
Aisément on se délivre
D'un pareil fâcheux.
Tant d'autres sur leur tablette
Reposent déjà ;
Rien n'empêche qu'on n'y mette
Encor celui-là !

MON HOROSCOPE.

AIR : *Mon Père était pot, etc.*

L'AN mil sept cent cinquante neuf,
Jour du vingt-trois octobre,
On me vit sortir de mon œuf,
Joyeux, naïf et sobre.
Dès que je fus né,
Lunettes au nez,
Une grave matrone
Jugea sans façon
Mon sexe un garçon ;
La preuve en étant bonne.

Bientôt on vint complimenter
La plus tendre des mères,
Puis on entendit caqueter
Maintes bonnes commères :
Il plaira par là,
Il fera cela,
Chaque langue galope ;
De leurs quolibets,
De leurs vains caquets,
J'ai fait mon horoscope.

Je vois dans ses petits yeux bleus ;
Dit une connaisseuse,

Qu'il aura le cœur amoureux
Et l'humeur paresseuse ;
Aimant peu le vin ,
De ce jus divin
Il boira comme un autre ;
Et sous un air doux
Sera parmi nous
Un assez bon apôtre.

Peu fait pour les lauriers de Mars ,
Dit certaine Corine ,
Je veux que le goût des beaux arts
L'inspire et le domine.
Honoré les rangs
Moins que les talens
Sera son habitude ;
Il prisera l'or ,
Mais bien mieux encor ,
Il chérira l'étude.

Pour être juste en tout ceci ,
Dit une virtuose ,
Il faut que d'amour-propre aussi
Il ait bien quelque dose ;
Qu'il en ait un peu
Pour nourrir le feu
Aux beaux arts nécessaire ;
Pas plus qu'il ne faut ,
Trop est un défaut
A tous succès contraire.

Son esprit sera chatouilleux ;
Dit une belle altièrè ;
Il pourra paraître orgueilleux
N'ayant que l'ame fière.
Simple dans ses goûts ,
Gai parmi les fous ,
Cherchant la bonhomie ,
Il regimbera
Et n'endurera
Jamais qu'on l'humilie.

Une grosse et bonne dondon ,
Riant à perdre haleine ,
Dit : Je lui lègue le bedon
Qu'on voyait à Sylène ,
Assez de santé ,
Beaucoup de gaité
Et fort peu de mémoire ;
Mon gas aimera ,
Mieux que l'Opéra ,
Rire , chanter et boire.

Ma mère , se croyant permis
Un mot sur ma naissance ,
Dit : Moi , je vois de bons amis
Charmer son existence ;
Ils l'accueilleront ,
Ils le chériront
Sans choix de tems ni d'âge ;
Lui , les aimera ,

Ne les quittera
Que pour le grand voyage.

Pourvu de tous ces pronostics,
Dont parfois je m'attriste,
De mes travers et de mes tics
J'ai bien mal fait la liste.
Qui veut s'observer
Ne saurait trouver
D'assez bon microscope ;
A vous , mes amis ,
Ce soin est remis,
Finissez l'horoscope.

COUPLETS

Chantés par M^{lle}. DEVIENNE , de la Comédie Française , à Madame H....., le jour de sa fête.

AIR : *La marotte a mal au pied* , etc.

LA femme de mon procureur
Est avare et revêche ;
Sur son visage on voit le cœur
De Madame Pimbêche.
Mon notaire , homme de bien ,
De mieux choisir se pique ,
Il prend femme qui plaît si bien
Qu'on la nomme Angélique.

Ai-je besoin de bons contrats ,
Mon notaire les dresse ;
Mais je viens , pour rire aux éclats ,
Trouver la notaresse ;
Son esprit charmant vaurien ,
Sa piquante réplique ,
Tout cela fait que l'on est bien
Près de notre Angélique.

Céans on ne voit pas admis
Gens d'étoffe nouvelle ;

De bons, de vrais, d'anciens amis
 Se rassemblent chez elle.
 La gaiété, charmant soutien,
 Est toujours de la clique ;
 On rit, on boit, on chante bien
 Près de notre Angélique.

Simple dans ses goûts, dans son ton,
 Pour tous elle est la même,
 Et se plaît à voir que Marton (1),
 Comme les autres, l'aime :
 Recherchant son entretien,
 Pour être mieux comique,
 Marton répète, ah ! qu'on est bien
 Près de notre Angélique.

Amis, ne comptons pas les jours
 Que Saturne nous donne ;
 Rions, aimons, chantons toujours
 Angélique et l'Automne.
 D'amitié le doux lien
 Aux saisons fait la nique,
 Et puis le cœur est toujours bien
 Près de notre Angélique.

(1) Allusion à l'emploi de soubrette.

LE PETIT APPARTEMENT.

AIR de Jean Monet.

LAISSANT la triste opulence ;
Choisir un grand logement ,
Moi , je jouis en silence
D'un petit appartement ;
 Sagement ,
 Simplement ,
L'amitié, comme son frère ,
A tous les palais préfère
Un petit appartement. (*ter.*)

Grand vin , petite bouteille ,
Grands mets dans de petits plats ;
C'est ce que Pannard conseille
A tous les goûts délicats ;
 Aisément
 Chacun sent
Que le logis qui complete
Cette joyeuse recette
C'est petit appartement. (*ter.*)

D'une nombreuse assemblée ,
Comme on en voit aujourd'hui ,

Si la fête n'est troublée ,
Elle est prise par l'ennui ;
 Tristement ,
 En bâillant ,
Chacun , regagnant son gîte ,
Sent que le bonheur n'habite
Qu'en petit appartement. (*ter.*)

Douze amis , coudes sur table ,
Le beau sexe par moitié ,
C'est un plaisir délectable
Pour l'amour , pour l'amitié ;
 En s'aimant
 Tendrement ,
Ce petit cercle sans feinte
Chérit l'agréable étreinte
D'un petit appartement. (*ter.*)

Un petit réduit rappelle
Tous les bons mots de Bacchus ;
C'est dans petite chapelle
Qu'on fête le mieux Vénus ;
 Hautement ,
 Ardemment ,
Si tard que le ciel nous garde ,
Prions l'Amour qu'il nous garde
Un petit appartement. (*ter.*)

COUPLETS

Pour le Mariage de M^{lle}. ROMAN.

AIR : *Avec vous sous le même toit* (de Fanchon).

CESSE tes chants, fière Clio,
Suspends ta trompette historique,
Il s'offre un ouvrage nouveau
A l'admiration publique ;
C'est le plus parfait des romans,
Livre que chacun voudrait lire ;
Esprit, graces, doux sentimens,
Tout vers ce roman vous attire.

Des méchans esprits, des censeurs,
Mon roman craint peu l'humeur noire ;
Les plus habiles connaisseurs
Prétendent qu'il tient de l'histoire.
Il plaît si bien dans tous ses tons
Que , par un ascendant étrange ,
En l'annonçant les feuilletons
Seraient réduits à la louange.

Sophie est le nom enchanteur
Que porte la belle héroïne ;
L'on croit voir son ame et son cœur
Dans une figure divine.

Joindre à cet aimable concours
Mille vertus dont elle brille ,
C'est dire qu'on la voit toujours
Sincère amie et tendre fille.

Les Anglais n'ont pas de romans
Faits comme celui que je chante ,
Son style est pur , ses traits charmans ,
Son action simple et touchante.
Point de prison , d'enlèvement ,
Aucun fantôme , aucun orage ;
L'amour seul mène au dénouement ,
Qui finit par un mariage.

Ce livre , qui m'a beaucoup plu ,
Avec regret il faut le dire ,
Je ne l'ai pas tout-à-fait lu ,
Et crains de ne jamais le lire.
Que ne se vend-il à l'encan !
Lâissant Aristote et Sénèque ,
Je ne voudrais que ce roman
Pour unique bibliothèque.

N'allez pas , amis , projeter
D'en acquérir quelque exemplaire ,
Un amateur vient d'empletter
Toute l'édition entière.
On dit que , fier de son trésor ,
Par la plus riante lecture ,
Des tems heureux de l'âge d'or
Il va retrouver la peinture.

CONSOLATION DE LA VIEILLESSE.

AIR : *C'est le meilleur homme du monde.*

LA jeunesse croit tout savoir
Quand de plaire elle a l'avantage ;
Mais tout deviner , tout prévoir ,
De l'âge mûr c'est le partage.
Entre les humains tour à tour
La nature tient la balance ;
Ce que nous perdons en amour ,
Nous le retrouvons en prudence.

LE PORTRAIT
DE MINETTE J. G...:

AIR : *Du lendemain.*

DANS une chansonnette
Faites sur un simple ton ,
Je veux peindre Minette ,
Chatte aimable du canton.
Guidant la marche incertaine
Du plus piquant des tableaux ,
Prête-moi , bon La Fontaine ,
Quelques pinceaux.

Noble dans ses manières ,
Minette pour son plaisir ,
Jamais sur les gouttières
Ne s'avisa de courir :
Peau douillette et délicate ,
Joli poil , minois charmant ,
Ma Minette est une chatte
D'appartement.

Minette est vive et bonne ,
Et dans sa douce gaieté
N'égratigne personne ,
L'eût-on même mérité.

De sa patte blanche et nette ,
Qui sentirait le velours ,
Voudrait bien avec Minette ;
Jouer toujours.

Nullement querelleuse ,
Minette a beaucoup d'amis ;
Elle n'est pas voleuse ,
Bien que tout lui soit permis.
Je ne sais pas en cachette ,
Ce qu'en pensent les souris ;
Mais j'aimerais par Minette
Etre bien pris.

Aisément on devine
Ce qu'elle veut demander ;
Minette est bien caline ,
Et ne sait pas minauder.
On ne la voit pas gourmande
Comme font ces chats gloutons ;
Pourtant je la crois friande
Des gros bonbons.

Il faut vanter sa grâce ,
Lorsqu'elle touche à des fleurs (1) :
Minette ajuste , enlace
Leurs formes et leurs couleurs ;
On dirait d'une peinture
Où l'art se fait un plaisir

(1) Cette dame possède beaucoup de talens.

De défier la nature
Pour l'embellir.

Avec sa gentillesse ;
Montrant toujours de l'esprit ;
Par mille tours d'adresse ,
Minette plaît et séduit :
Qu'une harpe ou qu'une lyre ,
S'offre à ses regards malins ,
Aussitôt Minette en tire
Des sons divins.

Des chats du voisinage
Elle fait le désespoir :
Un seul a l'avantage
De lui montrer son savoir :
Lorsque l'amour la tourmente ,
Minette saute à son cou ,
Et paraît toujours contente
De son matou.

Bertrand , singe en goguette (1),
Le plus rusé des larrons ,
N'eût pas choisi Minette
Pour lui voler des marrons.
Avec chatte aussi jolie ,
Moi , je voudrais par mes soins ,
Fournir de l'espièglerie
Les vrais témoins.

(1) Le singe de La Fontaine.

LES ANGÉLIQUES DE VITRY.

AIR *du curé de Pomponne.*

DE Vitry j'aime le séjour,
J'aime ses pépinières :
J'aime ses côteaux où l'amour
Va planter ses bannières,
Ses arbrisseaux,
Ses clairs ruisseaux,
Ses fontaines publiques ;
Mais mon goût favori,
A Vitry ,
Est pour les Angéliques.

Quand des Angéliques de Niort
J'entends vanter l'espèce ,
Je dis la Renommée a tort
Et manque de justesse ;
Car ce canton
Est en renom ,
Même chez les critiques.
Toujours on a chéri
De Vitry
Les bonnes Angéliques.

Ces plantes rendent la santé ;
Le bonheur , l'alégresse :

Elles font naître la gaîté ,
Le plaisir , la tendresse.
Au noir chagrin
Est-on enclin ,
Sans autres spécifiques ,
On est bientôt guéri ,
A Vitry ,
Avec les Angéliques.

On voit pousser les rejetons
De ces aimables plantes ,
Qui croissent comme des boutons
Près de roses charmantes.
Pour les croquer ,
Je vois braquer
Maintes dents faméliques ;
Car l'Amour est nourri ,
A Vitry ,
Avec les Angéliques.

Notre esprit à les cultiver
Trouve un aimable lucre ;
Mais il faut pour les conserver
N'épargner pas le sucre.
Leur tendre cœur
De la douceur
Prend les goûts identiques :
Au lieu de céleri ,
A Vitry ,
Croquez des Angéliques.

(19)

Voulez-vous passer de beaux jours ?

Ayez des Angéliques ;

Voulez-vous aimer pour toujours ?

Aimez nos Angéliques.

Céans admis,

Mes bons amis ,

Redisons nos cantiques

Et ce refrain chéri

A Vitry :

Vivent les Angéliques !

RELATION
D'UN PÉLERINAGE A CLICHY,
LE JOUR DE SAINTE-THÉRÈSE.

AIR : *C'est la petite Thérèse.*

Pour fêter notre patronne,
Tous les Saints du Paradis,
Joyeux enfans de Latonne,
Sont arrivés à Paris.
Leur cœur ne se sent pas d'aise,
Et sans avoir rafraîchi,
Afin de chanter Thérèse,
Ils vont d'un trait à Clichy.

AIR : *Toujours debout, etc.*

Il faut voir la céleste bande,
Dont la ferveur se recommande,
Accourir en procession :
Saints amis, Saints de la famille,
Dans tous les yeux la gaîté brille :
D'abord c'est Saint François Chambon,
Fier de son nez, de son cordon ;
A ses côtés est Sainte Adèle,
Qui, je crois, n'est plus demoiselle ;
Saint Olivier est tout auprès,
Portant un bouquet gros et frais ;

Saint Pierre Barré vient ensuite
Avec une nombreuse suite
De pièces , chansons et bons mots ,
Cortége que n'ont pas les sots.
Le bonheur vient avec Sainte Anne ;
Sainte Pauline est sur son âne ;
Arrivent les deux Saints Lamberts ,
Formant les plus malins concerts ;
Chacun veut que l'autre se taise ,
Pour se faire entendre à Thérèse ;
Enfin l'on charge Saint Prier
De la chanter , et la prier.

AIR : *C'est la petite Thérèse , etc.*

Des parens la douce étreinte ,
N'excluait pas les amis ;
Chérir une aimable Sainte
Est un droit à tous permis ,
Aussi , ne vous en déplaie ,
La brigade qui suivait ,
Brûlant de chanter Thérèse ,
En même tems arrivait.

AIR : *Toujours debout , etc.*

On voyait la troupe amicale
S'avancer d'une ardeur égale ,
Sans ordre , sans rangs et sans choix.
En tête marchaient trois Maries ,
Toutes également chéries.
La plus raisonnable des trois

Dans son cœur retrouvait sa voix (1);
 Si curieuse est la seconde (2),
 Que tout ce que l'on sait au monde,
 Elle l'apprend et le retient :
 Son offrande est un bouquet peint.
 La troisième, Sainte Marie (3),
 De Thérèse sincère amie,
 Nous montre la fécondité
 Unie à l'amabilité.
 La marche se trouve fermée
 Par de garnemens une armée :
 C'est Saint Guyot, mauvais sujet,
 A folichonner trop sujet ;
 Saint Chaulin qui, pour faire niche,
 Veut trouver Thérèse en sa niche ;
 Puis l'aimable Saint Despréaux
 Et ses couplets originaux ;
 Puis le gracieux Saint Maurice,
 Aux jeux d'Apollon peu novice ;
 Puis Saint Tournay l'universel,
 Prodiguant la grâce et le sel ;
 Puis le Poète Desfontaines,
 Saint revenu de ses fredaines ;
 Puis le Docteur Saint Corvisart,
 Quelquefois gai, toujours paillard ;
 Saint Ravrio le bon apôtre,
 Qui ne vaut pas mieux qu'aucun autre ;
 Enfin, pour charmer le chemin,

(1) Mme. M....

(2) Mme. G.....

(3) Mme. CH....

Par plus d'un propos libertin ;
Le plus fou de toute la troupe
Conduit les Ris de groupe en groupe,
On voit bien que c'est Saint Garnier
Que j'ai gardé pour le dernier.

AIR : *C'est la petite Thérèse , etc.*

C'est ainsi que pour la Sainte
Trente bons cœurs réunis
Ont formé dans cette enceinte
Le plus heureux Paradis.
Qu'on la chante ou qu'on la baise ,
Chacun d'un ton réfléchi
S'écrira : vive Thérèse ,
La patronne de Clichy !

LA NOUVELLE ANNÉE.

AIR : *J'ai perdu ma journée, etc.*
ou, *Heureux qui dans sa maisonnette, etc.*

SI nous n'avions pas l'espérance,
Il serait bien dur de vieillir ;
Mais la fleur que l'on va cueillir,
Promet nouvelle jouissance.
Du vieux an qui vient d'expirer,
Ne regrettons nulle journée :
Mes amis, il faut l'espérer,
Nous rirons (*bis*) cette année. } *bis.*

Dans l'an dernier, j'en ai vingt preuves,
Rien n'était bon, rien n'était beau ;
Les meilleurs vins étaient pleins d'eau,
Toutes nos Agnès étaient veuves :
Combien tout sera différent !
Nulle fleur ne sera fannée ;
D'un vin toujours pur, toujours franc,
Nous boirons (*bis*) cette année. } *bis.*

Soit les tems, la mode ou la guerre,
L'an passé, Messieurs les amans,
Papillons légers, inconstans,
Pillaient partout et n'aimaient guère :

De nos dames au désespoir
Changeons la triste destinée :
Les aimer bien est un devoir ,
Faisons-le (*bis*) cette année. } *bis.*

Des jours la maligne influence ,
L'an dernier se fit trop sentir ;
L'esprit tendant à s'amollir ,
Les corps étaient sans consistance :
Nous allons bannir sans efforts
Une mollesse condamnée :
Amis , du plus fâcheux des torts ,
Redressons (*bis*) cette année. } *bis.*

Bacchus , Apollon et les belles ,
Négligés en dix-huit cent sept ,
Veulent bien garder le tacet ,
Et ne pas nous être infidèles :
A leur culte soyons rendus ,
Et d'une ardeur bien gouvernée ,
Avec Bacchus , Momus , Vénus ,
Remplissons (*bis*) cette année. } *bis.*

Nous aimer , chanter , rire et boire ,
Que pouvons-nous faire de mieux ?
Les vieux amis et les vins vieux
Du sage composent la gloire :
Gardons-nous de troubler le cours
D'une existence si bornée ,
Et comme hier , comme toujours ,
Aimons-nous (*bis*) cette année. } *bis.*

COUPLETS

ACCOMPAGNANT UN FROMAGE A LA GLACE.

AIR : *Car c'est un siècle qui commence , etc :*

(Voltaire chez Ninon.)

FUYANT la tristesse ennemie ,
Et bannissant le noir chagrin ,
Souvent j'ai chanté mon amie ,
Quelquefois j'ai chanté le vin.
Ne puis-je en ce jour , sur les glaces ,
Rimer quelqu'innocent couplet ?
Mais en folâtrant sur leurs traces ,
N'entrons pas trop dans mon sujet.

Vers les sites de la Norwège ,
Pays natal des romanciers ,
Faut-il s'enfoncer dans la neige ,
Pour mieux décrire ses glaciers ?
Ma muse à ces mots se renfroge ;
Ces monts de cristal me font peur.....
De nos côtes de la Bourgogne
J'aime mieux l'aspect enchanteur.

Si par la chimique science ,
Dans la glace on trouve du feu ,

Maint Céladon sent sa présence ;
En retenant un tendre aveu :
Bravant les glaces de Cythère,
Le vieillard rit de ce malheur,
Et cherchant au fond de son verre,
Y trouve un feu consolateur.

De Saint-Gobin et de Venise
Une glace peut se choisir ;
En doublant les attraits de Lise,
Elle double notre plaisir ;
Mais quand devant elle il se flatte,
C'est un sot qu'un fat doit y voir.
Après avoir mis sa cravatte,
L'homme doit jeter le miroir.

Auteurs et rimeurs à la glace,
Fuyez sur le Mont Saint-Gothard :
Il doit être votre Parnasse,
Seul il fixe votre regard.
Moi, qui ne brigue aucunes places,
Je l'avouerai de bonne foi,
Je préfère à toutes vos glaces,
Les glaces du Café de Foi.

COUPLETS

Pour la fête de Madame BELMONT , Artiste
de l'Opéra-Comique.

AIR de Jean Monet.

J E voulais , belle Sophie ,
T'adresser quelques couplets ,
Où ma muse , franche amie ,
T'aurait dit combien tu plais ;
Mais sachant
Que mon chant
Est peu digne de tes charmes ,
J'ai laissé tomber mes armes
Pour n'offrir rien de clochant. (*ter.*)

Le troupeau du Vaudeville
Vient te fêter en ce jour (1),
Là , plus d'un pasteur habile
Va te chanter à son tour ;
Chalumeau ,
Doux pipeau
Venez charmer cet asile ,
Les églogues de Virgile
N'ont pas un sujet si beau. (*ter.*)

(1) Il y avait à cette fête beaucoup d'Auteurs du Vaudeville.

RÉPONSE

Aux jolis vers que m'a adressés M. COLLIER,
en remerciement du recueil de mes babioles
qu'il avait bien voulu accepter.

D'UNE louange délicate,
En vers délicats et coulans,
Lorsque votre muse me flatte
Je puis savourer son encens ;
Mais, revenu de mon ivresse,
Il me faut rendre la moitié
Des dons de cette enchanteresse,
Et renvoyer à l'amitié
Les éloges qu'elle m'adresse.
Si je n'avais que dix-huit ans,
Vous me feriez tourner la tête ;
Mais il est bien loin, mon printems !
Je vois l'automne qui s'apprête ;
Et la clairvoyante raison
M'apprend à jouir sans délire
Des fruits que donne la saison.
Je vous chéris et sais vous lire :
Coulons ensemble nos beaux jours ;
Si vous faites des vers aimables,

Dans nos petits jeux , à nos tables
Je chanterai , je crois , toujours.
C'est ainsi que , l'ame ravie ,
Filant un bonheur envié ,
Nous userons gaîment la vie
Entre les arts et l'amitié.

LA CHASSE MALENCONTREUSE.

AIR de chasse, espèce de fanfare.

CHANTONS, amis, d'une triste chasse
L'espoir déçu, le pénible retour,
C'est un plaisir que rien ne remplace
Pour bien fêter et Bacchus et l'Amour.

A son départ mon chasseur se transporte ;
Il encourage, il excite son chien ;
Médor lui dit : Que veux-tu que j'apporte
Si, comme hier, tu vas ne tuer rien ?

Chantons, etc.

Tout près du bois un bruit se fait entendre,
C'est un lapin d'une énorme grosseur,
Qui, se croyant dispensé de l'attendre,
Laisse à son aise ajuster le chasseur.

Chantons, etc.

Sur deux perdreaux qui fuyaient dans la plaine,
Notre chasseur veut faire un coup heureux ;
Pour les atteindre il court à perdre haleine,
Le fusil part...., mais il glisse entre deux.

Chantons, etc.

Vient à passer lièvre aux longues oreilles,
Qui, le narguant, lui sourit du museau ;
Notre chasseur va créer des merveilles,
Il tire et tue... un innocent oiseau.

Chantons, etc.

Maudit gibier ! quelle adresse est la tienne,
Jamais, dit-il, tu ne fus si malin ;
Mon estomac me dit que je revienne,
Mais, par la mort ! nous nous verrons demain.

Chantons, etc.

A dire vrai, la chaleur était grande,
Et l'on doit plaindre un bon chasseur, hélas !
Qui de gibier n'apportant nulle offrande,
Loin du beau sexe a perdu tous ses pas.

Chantons, etc.

De mon chasseur l'aventure est fâcheuse,
Mais en tous lieux il n'en est pas ainsi ;
Et l'on a vu toujours la chasse heureuse
Dans les cantons de Bonneuil, du Rancy.

Chantons, etc.

Applaudissant à nos chasseurs aimables,
Le verre en main, buvons à leur santé,
Car de gibiers s'ils n'ont couvert nos tables,
Ils en avaient au moins la volonté.

Chantons, amis, d'une triste chasse
L'espoir déçu, le pénible retour,

C'est un plaisir que rien ne remplace
Pour bien fêter et Bacchus et l'Amour.

LA CHANSON MANQUÉE
POUR UNE FÊTE.

AIR : *Mon père était pot*, etc.

JE voudrais chanter tous les ans
Notre aimable Marie ,
Et quand je n'en ai pas le tems ,
Cela me contrarie.
Vouloir d'un couplet
Lui dire son fait ,
Ce serait un mécompte ;
Car, étant succinct ,
Il en faudrait vingt.
Voici comment je compte :

Deux pour son amabilité ,
Et deux pour sa tendresse ;
Deux pour sa sensibilité ,
Et deux pour sa simplesse ;
Pour ses vertus , deux ,
Deux pour ses grands yeux ,
Quatre à l'ame la plus belle (1) ,
Deux pour son bon cœur ,
Deux pour le bonheur
Que l'on trouve auprès d'elle.

(1) Licence commandée par la pensée.

Puisque je ne puis acquitter
Une aussi douce dette ,
J'essayerai de la chanter
A sa première fête.
Puisse l'amitié
Me prendre en pitié
Dans ce cruel déboire !
Moi , pour m'étourdir ,
Je vais à loisir
Aimer , chanter et boire.

A M^{me}. H.....

AIR du Ballet des Pierrots.

Tu le sais , aimable Angélique ,
Bravant murmures et sifflets ,
Tous les ans ma muse se pique
De te brocher quelques couplets.
Doit-on pour toi craindre un reproche ?
Non , ma muse des vers fera
Si long-tems qu'on en broche , broche ,
Si long-tems qu'on en brochera.

Au lien charmant qui nous lie ,
Nous attachons le plus grand prix ;
Moi , pour ma part , je le publie ,
Et personne n'en est surpris :
Tous tes amis pensent de même ,
Et chacun de nous te dira :
Combien toujours on t'aime , on t'aime ,
Combien toujours on t'aimera.

Aujourd'hui double circonstance (1)
Nous invite à chanter plus fort :
Le bonheur en tout lieu commence
Le jour où l'on signe un accord.

(1) Ce jour était aussi le jour des accords du mariage de sa fille.

Pour te filer bonheur tranquille ,
Oui , sans doute on se mariera
Si long-tems qu'on en file , file ,
Si long-tems qu'on en filera.

Je sais un mortel qui s'applique
A compter parmi les élus :
Il est admis chez Angélique ,
Qui veut voir un heureux de plus.
Tout bon cœur près d'elle est à l'aise.
On la fête , on la fétera ,
Tant que chacun la baise , baise ,
Tant que chacun la baisera.

COUPLET D'EXCUSE A M^{me}. B.....,
POUR LE JOUR DE SA FÊTE.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

TOI qu'on se plaît à fêter,
Aimable et tendre Victoire,
Pourrais-tu jamais le croire ?
Je n'ai pas pu te chanter.
La tâche est pourtant bien douce,
Mais le tems qui pousse, pousse
Vient, après mainte secousse,
M'annoncer l'heure qu'il est ;
Plains-moi, bonne Victorine,
Car ta friponne de mine
Vraiment vaut plus d'un couplet. (*bis.*)

A l'occasion du Mariage d'une Demoiselle
qui épousait un Notaire de Riom.

AIR : *L'amour ainsi que la nature* , etc.

PARIS, où tant de merveilles
Restent toujours sans pareilles,
Possède un trésor divin
Que chacun désire en vain ;
C'est une plante bien chère
Que d'excellens jardiniers
Ont fait naître dans leur serre
Sous des soins particuliers.

Cette plante a nom Delphine ;
Sa taille est coquette et fine ,
Du lys elle a la blancheur ,
De la rose la fraîcheur ;
Mobile et toujours active ,
Brillant sans chercher l'éclat ,
De l'aimable sensitive
Elle a le tact délicat.

Soit notaire ou botaniste ,
L'Amour , toujours à la piste ,
A découvert ce trésor
Qu'il voudrait au poids de l'or.

Tout dans cette fleur enchante ,
Il brûle de la saisir ;
Mais il faut qu'il la transplante...
Ah ! pourra-t-il l'obtenir ?

Enfin nos jardiniers cèdent ,
D'autres boutons qu'ils possèdent
Sauront les dédommager
De ce tourment passager ;
Et puis maintes circonstances
Feront naître maints élans ;
On franchit bien des distances
Pour caresser ses enfans.

Heureux , trop heureux notaire ,
Te voilà dépositaire
D'un trésor tant envié
Par l'amour et l'amitié.
A ta prudence on se fie ,
Et bien loin de s'en fâcher ,
Au dépôt qu'on te confie
On te permet de toucher.

Toi , qui conseilles des pactes ,
Toi , qui rédiges des actes ,
Songe bien que cette fleur
Veut un bon cultivateur.
Tu lui promis tes caresses ,
Tu lui dois tes doux momens ;
Celui qui fait des promesses
Doit bien garder ses sermens.

A MADAME L.....,

LE JOUR DE SAINTE ANNE, SA FÊTE.

AIR : *Le cœur de mon Annette.*

LORSQUE chacun d'Annette
Dit le mal qu'il connaît,
Loin que je le répète,
La défendre me plaît :

Hé mais oui-da, etc. (bis.)

On la dit trop aimable :
Le grand tort que cela !
Est-on si condamnable
D'avoir ce malheur-là ?

Hé mais oui-da, etc. (bis.)

Croirait-on que sa mère
Lui reproche un défaut
Qui la lui rend plus chère :
C'est qu'elle l'aime trop.

Hé mais oui-da, etc. (bis.)

Nos galans vont répandre,
Pour mieux la peindre en noir,
Qu'épouse douce et tendre,
Ils l'aiment sans espoir.

Hé mais oui-da,
Son mari ne voit pas de mal à ça.

Elle est mère si bonne,
Que l'égoïste froid,
En murmurant, s'étonne
Du cœur qu'en elle il voit.

Hé mais oui-da, etc. (bis.)

Ne sachant plus que dire,
Nos esprits à l'envers
De ne jamais médire
Lui donnent le travers.

Hé mais oui-da, etc. (bis.)

Aux défauts qu'on lui prête
Laisant un libre cours,
Avec eux j'aime Annette
Et l'aimerai toujours.

Hé mais oui-da, etc. (bis.)

A DÉLIE.

Vers faits dans le jardin des Tuileries, un
matin du printems, à l'aube du jour.

L'AIR est frais, le soleil à peine
Abandonnant l'humide plaine
Et ses rivages casaniers,
Vient pénétrer de son haleine
Ces vénérables marronniers.
L'odeur qu'exhale la verdure,
Celle que répandent les fleurs,
Les cascades par leur murmure,
Les oiseaux par leurs sons flatteurs,
Tout me retrace, avec l'aurore,
Que la belle saison de Flore
Est celle aussi des tendres cœurs.
O mon adorable Délie !
Dans ces instans de rêverie
Qu'il m'est doux de penser à toi !
Partout ton image chérie
Me suit et se présente à moi :
Je la vois balancer la tige
De cet ondoyant arbrisseau ;
Avec Zéphyr elle voltige
Et caresse chaque rameau ;

Plus loin, je l'aperçois sur l'herbe ,
Jouant avec le papillon ,
Et, comme une rose superbe ,
Rehaussant l'éclat du gazon.
Je te retrouve dans chaque arbre :
Oh ! oui , voilà bien tes beaux yeux !...
Je verrais, je crois, dans du marbre
Les rayons brûlans de leurs feux.
Mais une peinture charmante
Vaut-elle la réalité ?
Non , rien ne remplace une amante ,
Rien n'est beau que la vérité.
Viens donc , ravissante Délie !
Viens rendre vivant le tableau :
Par toi la nature embellie
Va reprendre un éclat nouveau.
Fuyant sous les feuillages sombres ,
L'Amour et les Zéphyrz légers
Nous conduiront sans doute à l'ombre ,
Où de voluptueux baisers ,
Donnés, pris et rendus sans nombre
Feron succéder le bonheur
Où je ne vois qu'une chimère.
Oh ! si quelque gazon prospère ,
Si quelque bosquet protecteur ,
Salon chéri de la tendresse ,
Nous rassemblerait , là , rien que deux ,
Éloignés des regards fâcheux ,
Quelle fête pour notre ivresse !
Quel moment pour nos tendres feux !
Ta délicatesse ingénue
S'exprime dans ton embarras ;

Ma main convoite tes appas.....
Ivre d'amour et l'ame émue ,
Oubliant toute retenue ,
Tu me vois mourir dans tes bras.....
Mais pourquoi tracer une scène
Qu'éloigne un destin rigoureux ?
Hélas ! c'est augmenter sa peine
Que de parler d'instans heureux.

RÉPONSE

A UNE APOLOGIE DES DINERS DE GARÇONS.

AIR : *Haïr est une folie*, etc.

UN censeur atrabilaire ,
Petit Caton de nos jours ,
Bien peu fait pour les amours ,
Vent d'un sexe né pour plaire
Bannir l'appui tutélaire ,
Et n'aime dans ses chansons
Que les dîners de garçons
Point de bonheur sans la femme ,
Elle est l'ame des repas :
Je plains autant que je blâme }
Le fou qui n'en convient pas. } *bis.*

Dans sa fougue ultramontaine
Peut-être il a ses raisons
Pour n'aimer que les garçons.
Ma morale est plus humaine ,
Tout m'inspire et me ramène
Auprès d'un sexe charmant ,
Du monde utile ornement.
Point de bonheur sans la femme ,
Elle est l'ame des repas :
Je plains autant que je blâme }
Le fou qui n'en convient pas. } *bis.*

Un disciple d'Epicure (1),
Vieillard toujours au printems,
Riant de la faux du Tems,
Fut offensé de l'injure
Que faisait à la nature
Ce Ganimède transi,
Et lui répondait ainsi :
Point de bonheur sans la femme,
Elle est l'ame des repas :
Je plains autant que je blâme }
Le fou qui n'en convient pas. } *bis.*

Bacchus, l'Amour et la Gloire
Ont fait bien plus de chansons
Que les dîners de garçons.
Pour conserver sa mémoire
Près des belles il faut boire ;
On est sûr de bien rimer
Quand on sait bien les aimer.
Point de bonheur sans la femme ,
Elle est l'ame des repas :
Je plains autant que je blâme }
Le fou qui n'en convient pas. } *bis.*

A L'AUTEUR DE L'APOLOGIE DES DINERS DE GARÇONS.

Toi qui, dans ta folle ivresse,
Oublias, léger censeur,
Tabonne mère et ta sœur,
Sois sensible à la tendresse
En chérissant ta maîtresse ;

(1) M. Autran.

Au sein du sort le plus doux ,
Tu chanteras comme nous :
Point de bonheur sans la femme ,
Elle est l'ame des repas :
Je plains autant que je blâme }
Le fou qui n'en convient pas. } *bis.*

COUPLETS

A UN NICOLAS (1),

Chantés par M^{lle}. DEVIENNE, de la Comédie
Française.

AIR du curé de Pomponne.

L'AMOUR pour fêter son objet
S'y prend toujours la veille ;
L'Hymen ; à dormir très-sujet,
Le jour partant s'éveille ;
A tout instant
L'amitié prend
Dans son cœur quelque emblème ;
Elle n'oubliera pas,
Nicolas,
De dire qu'elle t'aime.

Toi qui dresses tant de contrats
D'amour, de bienfaisance,
N'en fais-tu pas pour les ingrats,
Même pour l'inconstance ?
Pour les amis
Que tu choisis,
J'en ai bien l'assurance,
Tu ne dresseras pas,
Nicolas,
D'acte d'indifférence.

(1) Notaire.

Plus d'un client met son bonheur
A t'avoir pour notaire ;
Mais nous, nous voyons dans ton cœur
Notre meilleure affaire.

Ami constant,
En me comptant,
Je me plais à le croire,
Tu ne nous mettras pas,
Nicolas,
Hors de ton répertoire.

Nos pères, gens d'un sens rassis,
Qu'il faut bien qu'on révère ;
Par l'ancienneté des amis
Jugeaient le caractère.

Comme eux, sans frais,
Pour boire frais,
Doux lien nous rassemble ;
Nous ne vieillirons pas,
Nicolas,
Car nous vivrons ensemble.

ROMANCE

Chantée par S. A. I. la Princesse CAROLINE ,
pendant la guerre d'Allemagne , où com-
mandait S. A. le Prince MURAT , son époux ,
sous l'EMPEREUR NAPOLÉON.

AIR que chante la Princesse ,
ou l'air d'*Ariodant*.

Q U' ILS sont cruels les tourmens de l'absence !
Vaillant guerrier , noble ami , tendre époux ,
Mon frère et toi vous illustrez la France !
Mais Caroline , hélas ! est loin de vous.

Du Léopard imprudent tributaire ,
L'Aigle germain cède à l'Aigle français ;
En l'excitant , la perfide Angleterre
Nous préparait de glorieux succès.

Telle Mathilde , avec ses nobles filles ,
Je veux broder tes valeureux exploits !
Mais vos drapeaux , plus prompts que nos aiguilles ,
En se jouant découragent nos doigts.

Quand sur les bords que le Danube arrose ,
La carte en main , je veux suivre tes pas ,
Comme un torrent à qui rien ne s'oppose ,
Tu cours sans cesse et je ne t'atteints pas.

Je le sais bien , la colombe timide
N'arrête pas l'invincible guerrier ,
Et mon époux veut, d'un bras intrépide ,
Cueillir dans Vienne un immortel laurier.

Chaque matin m'annonce une victoire ,
Je prends mon luth et chante ton retour ;
Mon cœur toujours aux palmes de ta gloire
Aime à mêler les myrtes de l'Amour.

Mais quels concerts ! quelle publique ivresse !
Pour t'admirer tout Paris a mon cœur.
L'airain résonne et dit à ma tendresse :
« Vienne est soumise et Murat est vainqueur ! »

Ah ! du Héros que ta valeur seconde
Suis, cher époux , les destins, la grandeur ;
Vous me rendez , en étonnant le monde ,
Fière des noms et d'épouse et de sœur.

LA BONNE ÉCOLIÈRE.

AIR :

Q U'EST-CE donc que le mariage ?
Disait Lison , naïve et sage,
Qui n'avait pas encor seize ans ,
 Quel âge !
Qui n'avait pas encor seize ans ,
 Quel tems !

Saurais-tu , Paulin , me l'apprendre ?
Et moi , pourrais-je le comprendre ?
Ces mots sont suivis d'un regard
 Bien tendre ,
Ces mots sont suivis d'un regard
 Sans fard.

Viens , dit Paulin , sous la coudrette ,
Je te l'apprendrai , ma poulette ,
Et tu chériras la leçon ,
 Lisette ,
Oui , tu chériras la leçon ,
 Lison.

Sous une feuillée au plus vite ,
Paulin emmène la petite ;
Un gazon s'offre sous leurs pas ,
 Quel gîte !
Un gazon s'offre sous leurs pas ,
 Hélas !

Lison , retiens bien ma science :
Tout près l'un de l'autre on s'avance.
— J'entends, Paulin , suis-je assez près ?
Commence ;
J'entends, Paulin , suis-je assez près ?
Après.

Où va cette main malhonnête ?
Finis , Paulin , je perds la tête ;
Ah ! dieux ! les aimables douleurs !
Arrête !
Ah ! dieux ! les aimables douleurs !
Je meurs !

Paulin la rappelle à la vie ,
D'une nouvelle mort suivie ;
Elle subit le doux abois ,
Ravie ;
Elle subit le doux abois
Trois fois.

Quel jour pour Lison vient d'éclorre !
Sa langue se cherche et s'ignore ,
Et répète pour tout discours :
Encore,
Et répète pour tout discours :
Toujours.

Ah ! Paulin , que j'aime à m'instruire ;
N'aurais-tu plus rien à me dire ?
Quoi ! déjà tu m'as tout appris ?
Sans rire ;

Quoi ! déjà tu m'as tout appris ?

Tant pis.

Lison , il faut être modeste ,
Trop de savoir devient funeste.

— Tu m'enseigneras donc demain

Le reste ?

Tu me l'enseigneras demain ,

Paulin ?

A MADAME G....,

A qui j'avais pris un tableau charmant,
représentant une giroflée peinte par elle.

AIR (de Plantade) : *C'est par les yeux*, etc.

DANS le jardin où ta palette
Des saisons brave la rigueur,
On dit qu'une main indiscrete
Osa te ravir une fleur. . . .
De ce larcin je suis coupable,
Tu peux, si tu veux, m'en punir ;
D'endurer tout je suis capable,
Avec toi je viens de m'unir.

A ta raison je m'abandonne,
N'as-tu pas fait naître ce tour ?
A l'amitié toujours on donne,
On ne voit voler que l'Amour.
J'ai péché...., qui n'a ses faiblesses ?
Et d'ailleurs est-il bien prudent
D'étaler autant de richesses
Aux yeux d'un avide indigent ?

J'ai vu tes tulipes mi-closes ,
J'ai vu tes lilas et tes lys ;
Les désirant comme tes roses ,
Tu sais bien si je les ceullis.
Parmi tant de fleurs enlacées
Mon goût, que tu sus enchanter,
Convoitait aussi tes pensées,
Mais il fallait les mériter.

Ainsi que pour toi seule on t'aime ,
A mon penchant voulant céder ,
C'est dans une fleur sans emblème
Qu'il m'a plu de te posséder.
S'il faut un an à la nature
Pour remplacer un tel larcin ,
Sous tes jolis doigts la peinture
Aura tout réparé demain.

BEAUTÉ, BONTÉ, FÉLICITÉ.

A MADEMOISELLE FÉLICITÉ L.....,

Le Jour de son Mariage.

~~~~~  
AIR : *La rareté.*

**D**IEU fit pour charmer l'homme,  
On ne dit pas bien comme ,  
    La beauté;  
Et pour qu'elle sût plaire ,  
Il se hâta de faire  
    La bonté.  
C'est de cet assemblage  
Qu'est venu d'âge en âge  
    Notre Félicité.

Depuis ce tems le monde  
Aime, sans qu'on l'en fronde,  
    La beauté.  
Quand l'esprit la décore,  
Il lui préfère encore  
    La bonté.  
Si par hasard ensemble  
Un doux nœud les rassemble...  
    C'est la Félicité.



Certain fou qu'on voit sage

A vu, sur son passage,

La beauté;

Elle a fixé sa flamme

En montrant de son ame

La bonté.

Il trouve auprès d'un ange

Un bonheur sans mélange

Dans sa Félicité.

J'ai chanté, bon apôtre,

Heureux du bien d'un autre,

La beauté;

Dans ce qui l'accompagne

Adoptant pour compagne

La bonté.

C'était chanter j'espère,

Dans un lien prospère,

Notre Félicité.

---

---

---

LES ARTS ET LE BONHEUR ,

Couplets chantés à la Société académique des  
Enfans d'Apollon.

---

AIR : *J'aime ce mot de gentillesse , etc. ,*

**J**UPITER , en créant le monde  
Dans un moment de belle humeur ,  
Souffla sur la machine ronde ,  
Et crut qu'il formait le Bonheur.  
En vain les Plaisirs , la Richesse ,  
Et même les tendres Amours ,  
Entouraient notre pauvre espèce ,  
Le vrai Bonheur manquait toujours.

L'orgueilleux enfant de Cythère ,  
Voyant son pouvoir s'affaiblir ,  
Au fort d'un accès de colère ,  
Avec le monde allait périr !.....  
Apollon , plaignant sa misère ,  
Jeta sur lui quelques regards ,  
Et des humains cet autre père ,  
Fit naître à l'instant les beaux Arts.

Bientôt une nouvelle vie  
S'offrit pour les faibles mortels :  
Calliope , Euterpe et Thalie  
Virent s'élever leurs autels.

La Peinture et la Poésie ,  
En formant un pacte enchanteur ,  
S'associèrent l'Harmonie ,  
Et d'elles naquit le Bonheur.

Depuis ce terns on voit les Muses  
Réveiller la satiété :  
L'Ennui, la plus sotte des buses ,  
N'atteint que la Stupidité :  
Heureux beaux Arts, chères délices,  
Il n'est aucun bonheur sans vous ;  
On aime jusqu'à vos caprices :  
Vous êtes le bien le plus doux.

Vous tous qui desservez leurs temples,  
Vous, des beaux Arts vrais favoris,  
Donnez-nous toujours des exemples  
Puisés dans vos talens chéris.  
D'Apollon, la science occulte  
Est remise à votre ferveur,  
Et nous adorons tous un culte  
Où vous nous prêchez le bonheur.

A M. LAUJON, présent à la séance.

C'est toi surtout, c'est toi, bon père,  
Rejeton du siècle fameux,  
Qui sut nous montrer l'art de plaire,  
Rivalisant l'art d'être heureux.  
Aux Plaisirs, aux Muses fidèle,  
Aimable comme Anacréon,  
Nos cœurs te prennent pour modèle,  
Les Arts te nomment leur patron.

POUR UN NOËL.

---

AIR du Noël : *Où s'en vont ces gais bergers.*

Où sont mille jolis plats,  
D'un aspect convoitable?  
Où sont les ris aux éclats,  
Ce bien si profitable?  
Où sont-ils vins frais et délicats?  
Ils sont à cette table.

Bons amis et bons parens,  
Dans maint jour mémorable,  
Peignent par des souhaits francs  
Une amitié durable :  
Où sont ces amis, ces bonnes gens?  
Ils sont à cette table.

Je sais d'aimables enfans  
Dont le cœur admirable  
Sait exprimer tous les ans  
Un amour véritable :  
Où sont-ils petits, moyens et grands?  
Ils sont à cette table.

Des Noël's du bon vieux tems  
La perte est regrettable ;  
J'en sais un de cinquante ans ,  
Que chacun trouve aimable ,  
Gai , sensible et des plus amusans :  
Il est à cette table.

On apprend en le chantant  
A devenir bon diable ;  
On trouve en le commentant  
Son but très-estimable.  
Buvons à l'ami le plus constant ;  
Il est à cette table.

---

---

---

A UNE ARTISTE DU THÉÂTRE FRANÇAIS

QUI SE PLAIGNAIT D'ÊTRE DEVENUE COMMERÇANTE.

---

AIR : *Pégase est un cheval qui porte*, etc.

LE sort se joue et nous promène,  
Tantôt bien, souvent de travers.  
Hier, fille de Melpomène,  
'Tu nous *débitais* de beaux vers;  
Des métamorphoses subites  
Aujourd'hui changent ton destin,  
Et les *pièces* que tu *débites* } *bis.*  
Sont de velours ou de satin.

Pour des têtes que l'on dit saines,  
Et qui pourraient te l'expliquer,  
Vendre des basins ou des scènes,  
N'est-ce pas toujours trafiquer ?  
Et d'ailleurs n'est-il pas vingt preuves  
Que les pièces que tu nous vends  
Sont bien plus réellement neuves } *bis.*  
Que celles de nos faux savans.

Si d'avance l'on voit Thalie  
Nous faire payer ses talens,  
Tu traites, marchande jolie,  
Beaucoup mieux tes heureux chalans :

Entre vous quelle différence,  
Et qu'il est aisé de choisir !  
Ses bureaux vendent l'espérance ;  
Chez toi l'on acquitte un plaisir. } *bis.*

Poursuis ta nouvelle carrière  
Sans nul regret : chacun son lot ;  
Il est bien plus d'une manière ,  
Crois-moi , - de prouver ce qu'on vaut.  
Laisse mesurer les espaces  
Aux sots qui craignent de faiblir :  
La raison , l'esprit et les graces  
Sont bien faits pour tout ennoblir. } *bis.*

---

A MON AMI PIERRE B.....,  
LE JOUR DE SA FÊTE.

---

AIR : *Chantons letamini.*

LE tems dans sa carrière  
S'est tant précipité,  
Que, voulant chanter Pierre,  
Je ne l'ai pas chanté.  
Buvons à sa santé. (4f.)

Sans redouter le blâme,  
J'aurais peint sa bonté,  
Sa douceur, sa belle ame,  
Son amabilité.  
Buvons à sa santé. (4f.)

Un léger badinage  
Vous l'eût représenté  
Souhaitant bon voyage  
A dame volupté.  
Buvons à sa santé. (4f.)

Puis, de fil en aiguille,  
Dans ma loquacité,  
D'une aimable famille  
On l'aurait vu fêté.  
Buvons à sa santé. (4f.)

e



Peut-être qu'une épouse,  
Dans sa sincérité,  
Aurait été jalouse  
Du droit de primauté.  
Buvons à sa santé. (4 f.)

A l'amitié fidèle,  
Par moi Pierre eût été  
Proposé pour modèle  
De cette déité.  
Buvons à sa santé. (4 f.)

Pour qu'il vive sans cesse  
En bonheur, en gaieté,  
En plaisir, en tendresse,  
Jusqu'à l'éternité,  
Buvons à sa santé. (4 f.)

---

A MON COUSIN ,  
LE JOUR DE SON MARIAGE.

---

AIR : *L'allure, mon cousin.*

TE voilà bien certain ,  
Mon cousin ,  
De ce bien qu'on envie ;  
Jouis soir et matin ,  
Mon cousin ,  
D'une ivresse suivie ,  
Mon cousin ;  
J'en aurai l'ame ravie , ( *bis.* )  
Mon cousin .

Amateur de raisin ,  
Mon cousin ,  
Bannis surtout l'envie  
D'aller chez le voisin ,  
Mon cousin ,  
Prendre grappe choisie ,  
Mon cousin ,  
Quand ta vigne est si jolie , ( *bis.* )  
Mon cousin .

Cultive ton jardin ,  
Mon cousin ,

Que sa terre attendrie  
Produise sous ta main ,  
Mon cousin ,  
Quelque plante chérie ,  
Mon cousin :  
Tu renaîtras à la vie , ( bis. )  
Mon cousin.

Troublant un ciel serein ,  
Mon cousin ,  
Si de ta métairie  
Quelqu'orage soudain ,  
Mon cousin ,  
Dérangeait l'harmonie ,  
Mon cousin ,  
Abrite-toi sans folie , ( bis. )  
Mon cousin.

Arrose ton terrain ,  
Mon cousin ;  
Que ta bêché aguerrie  
Soit toujours bien en train ,  
Mon cousin ;  
Car sans chicanerie ,  
Mon cousin ,  
Paresse est notre ennemie , ( bis. )  
Mon cousin.

Bâtis dans ton jardin ,  
Mon cousin ,  
Un temple au bon Génie  
Qui fixa ton destin ,  
Mon cousin ,

( 69 )

Dans le choix d'une amie,  
Mon cousin:  
C'est le bonheur de ta vie, (bis.)  
Mon cousin.

---

COUPLETS  
CHANTÉS PAR UN COMMERÇANT,  
A L'OCCASION DE SA RETRAITE.

---

AIR : *Mon père était pot.*

**J**E parcourais depuis vingt ans  
Une mer orageuse ,  
Opposant aux vents inconstans  
Ma raison courageuse :  
Après maint effort  
J'aperçois le port ,  
Et, touchant au rivage ,  
Je vois de moitié  
L'Amour, l'Amitié ,  
M'attendant sur la plage.

Vivant au milieu des palais (1) ,  
Des Grands, des Rois, des trônes,  
Je badinais avec leurs dais ,  
Leurs sceptres, leurs couronnes ;  
Mais de quel plaisir  
Je me sens saisir  
Après un long voyage ,  
Trouvant réunis  
Tant de bons amis  
Dans mon simple ermitage.

---

(1) Il exerçait l'état de tapissier.

Combien je vais me délasser  
En commençant à vivre ;  
L'amitié saura me tracer  
Le plan que je dois suivre :  
Laisant le guerrier  
Paré d'un laurier  
S'endormir dans sa gloire,  
Je veux parmi vous  
Un repos plus doux :  
C'est chanter, rire et boire.

---

---

---

POUR LA FÊTE D'UN NOËL.

---

AIR : *Mon père était pot.*

L'AMITIÉ souvent aux hasards  
Peut devoir la naissance ;  
On la rencontre aux champs de Mars  
Plus que chez la puissance.  
Sur des monceaux d'or  
La belle s'endort :  
Elle est fort peu touchante.  
Moi dans du papier  
Je sus épier  
L'amitié qui m'enchanté.

Le papier a des ennemis  
Qui souvent le déchirent ;  
Mais je lui sais beaucoup d'amis  
Qui l'aiment et l'admirent :  
Notre cher Noël,  
Comme un bien réel,  
L'accueille et le caresse,  
Et dans ses foyers,  
Parmi ses papiers,  
Il trouve sa richesse.

Quand jadis, dans nos jeux coquets,  
Nous courions les fleurettes,  
Il nous fournissait nos poulets,  
Nos papiers à vignettes.

Ces beaux jours ont lui ;  
Mais, las ! ils ont fui.  
Le tems' chemine, il tranche,  
Et vient nous montrer  
Qu'on peut préférer  
Papier doré sur tranche.

Notre Noël fut autrefois  
Le désespoir des belles ;  
De ses plumes le fin matois  
Se composait des ailes ;  
Mais l'hymen enfin  
Sut bien mettre un frein  
A de telles coutumes,  
Et c'est sous nos yeux  
Qu'il fait beaucoup mieux  
Usage de ses plumes.

Son encre rose aux gens heureux  
En tous tems est offerte ;  
Il vend la bleue aux amoureux ,  
Aux Céladons la verte.  
La douce amitié  
L'en ayant prié,  
D'une main plus habile,  
Pour la cimenter  
Il sut inventer  
Son encre indélébile.

Sur ses registres mettons tous  
Combien il est bon père ,



Combien bon fils et bon époux ,  
Bon ami , tendre frère.  
Vantons ses carnets ,  
Vantons ses cornets  
Et mille autres emplettes ,  
Et lui demandons  
De laisser nos noms  
Toujours sur ses tablettes.

---

## L'AUTOMNE.

---

### AIR de chasse.

Pour célébrer l'aimable abondance,  
Chantons l'automne et son luxe enchanteur ;  
Le tems des fleurs est à l'espérance,  
Le tems des fruits appartient au bonheur.

Le printems plaît, mais il a peu d'ombrage ;  
L'été nous brûle en dorant nos côteaux ;  
L'hiver est triste, il n'a plus de feuillage :  
L'automne est riche, il emplit nos caveaux.

Pour célébrer, etc.

Lorsqu'à l'été l'automne enfin succède,  
Maint pleureur dit qu'il annonce l'hiver ;  
Moi, sans songer au moment qu'il précède,  
Je sais jouir du présent qui m'est cher.

Pour célébrer, etc.

A son départ, dès l'aube matinale,  
La grappe en main j'aperçois le chasseur ;  
Son chien le suit : leur joie est sans égale,  
D'un bel automne ils goûtent la douceur.

Pour célébrer, etc.

Toute saison pour la jeunesse est bonne ;  
Pour l'âge mûr il n'est qu'une saison :

C'est le retour de l'opulent automne ;  
Là, le plaisir s'unit à la raison.

Pour célébrer , etc.

Ce tems promet les douceurs de l'année :  
Pêche au matin , promenade à midi ;  
Vient le dîner ; on finit la journée  
Près d'un bon feu : là tout est réuni.

Pour célébrer , etc.

Dans ces beaux jours l'heureux propriétaire  
Voit ses produits , renouvelle ses baux ;  
Le laboureur , remerciant la terre,  
Vend ses moissons et compte ses tonneaux.

Pour célébrer , etc.

On voit encor des fleurs dans nos campagnes :  
La marguerite aux cent mille couleurs,  
Nous retraçant l'éclat de ses compagnes,  
Peut s'appeler panorama des fleurs.

Pour célébrer , etc.

En habit rose , ou bien en robe blanche,  
Près de soucis qui n'attristent jamais ,  
On voit briller l'inodore pervenche ,  
Sans entêter se laissant voir de près.

Pour célébrer , etc.

J'ai vu l'Amour vers le soir , à la fraîche ,  
Quittant la ville , et même les bergers ,

Tout barbouillé d'un raisin, d'une pêche,  
Tenir sa cour dans nos rians vergers.

Pour célébrer, etc.

Près de la prune est la poire embaumée;  
Près de la pomme et du fruit de Bacchus  
Sont l'abricot, la fraise parfumée :  
Mais tout le cède au téton de Vénus (1).

Pour célébrer, etc.

Puis-je chanter les bienfaits de l'automne  
Sans dire un mot de son nectar divin?....  
C'est le plaisir que l'on met dans la tonne :  
Que de mortels ont pour père le vin !

Pour célébrer, etc.

Si je me trompe en vous vantant l'automne,  
Puissent les Dieux prolonger mon erreur !  
Chaque saison que la nature donne  
Aura de moi, si je puis, quelque fleur.

Pour célébrer, etc.

---

(1) Espèce de pêche.

A M. ET M<sup>me</sup>. V.....

QUELQUES JOURS APRÈS LEUR NOCE.

---

AIR : *Ça n' se peut pas.*

LORSQUE tout change et tout varie  
Sur notre globe, et de nos jours,  
Depuis long-tems on se marie  
Et la mode en dure toujours.  
Fillette éprouve à cette approche  
Un trouble, un certain embarras :  
L'instant vient, le trait se décoche...  
On n'en meurt pas. *(bis.)*

J'ai bien souvent désiré d'être  
Témoin caché de cette nuit  
Où l'épouse craint de connaître  
Les plus doux feux qu'Amour produit.  
La belle, à l'amant qui supplie,  
Tout haut dit non, et oui tout bas ;  
Elle cède enfin et s'écrie :  
On n'en meurt pas ! *(bis.)*

Il faut voir les amis se rendre  
Près des époux le lendemain :  
Le père, en embrassant son gendre,  
Avec transport lui prend la main ;

Sur son cœur étreignant sa fille,  
La mère aborde certain cas,  
Et lit dans son regard qui brille :

On n'en meurt pas. (bis.)

Au sein du plus joli ménage,  
Nos époux vont s'applaudissant  
Chacun de son heureux partage  
Et d'un bonheur qui va croissant.  
Nuit et jour ils disent sans cesse,  
Ne craignant jamais d'être las :  
Obéissons à la tendresse,

On n'en meurt pas. (bis.)

A MADAME V.\*\*\*

Amie aussi douce que tendre,  
Pardonne à ma muse en retard :  
Je commence à me faire attendre,  
Et souvent j'arrive trop tard.  
Ai-je raté ma chansonnette ?  
J'en ai du chagrin ; mais, hélas !  
Bien que cela soit malhonnête,

On n'en meurt pas. (bis.)

---

A L'ENNUI.

---

AIR : *Dans la paix et l'innocence.*

OISEAU de mauvais augure,  
Qu'avec soin j'ai toujours fui,  
Cache ta triste figure,  
Fatigant et sombre Ennui.  
En vain tu veux me poursuivre ;  
Mais la gaité sur mes pas,  
De ton aspect me délivre :  
Tu ne m'attraperas pas. (bis.)

Je te vois dans nos spectacles  
Certains jours de nouveautés :  
Le mauvais goût, sans obstacles,  
Te fait mettre à ses côtés.  
Chez nos traitans à la glace  
Tu présides les repas.  
A la cour va prendre place :  
Tu ne m'attraperas pas. (bis.)

Qu'un bavard disert m'aborde,  
Aussitôt, fâcheux Ennui,  
Dans le fleuve qui déborde  
Tu te répands avec lui.  
Je m'esquive avec adresse,  
Riant de son vain fatras :  
Non, cher fils de la Paresse,  
Tu ne m'attraperas pas. (bis.)

Va régner chez l'opulence,  
Près de cet épais Mondor,  
Dans le fauteuil que balance  
Sa nullité qui l'endort.  
Mais chez un ami des Muses  
Quand tu viens tendre tès lacs,  
Mon pauvre Ennui, tu t'abuses,  
Tu ne l'attraperas pas. (bis.)

Si des ordres monastiques  
Ton domaine est rétréci,  
Des beaux esprits les boutiques  
Sont le cloître en raccourci.  
Vole dans nos Athénées,  
Où chacun te tend les bras ;  
Rends leurs heures fortunées :  
Tu ne m'attraperas pas. (bis.)

Lorsqu'une chute terrible  
Des deux pieds vint m'écloper,  
Tu crus qu'il t'était possible  
Sans courir de m'attraper.  
Mais des bons amis l'escorte  
M'entourant te dit tout bas :  
« Écris ton nom à la porte ;  
» Tu ne l'aborderas pas ». (bis.)

Muni des biens que procure  
La Folie et ses grelots,  
Le disciple d'Épicure  
Ne craint jamais tes pavots.



Vénus charme son voyage ,  
Comus dresse ses repas ,  
Bacchus l'enchanté à tout âge :  
Tu ne m'attraperas pas. (bis.)

Si par hasard sur la route  
Mon pied venait à broncher ,  
Je veux te mettre en dérouté :  
Momus me fera marcher.  
A chanter , à rire et boire ,  
Toujours tu me trouveras !...  
Cours jusqu'à la rive noire :  
Tu ne m'attraperas pas. (bis.)

---

A MADAME G. . . . ,

QUI M'AVAIT DONNÉ UNE ROSE PEINTE PAR ELLE.

---

AIR : *Que ne suis-je la fougère*, etc.

RIVALE aimable de Flore,  
Toi dont les doigts enchanteurs  
Chaque matin font éclore  
Les plus séduisantes fleurs,  
Tu fais mieux que la nature  
Pour les filles du printems,  
Car tes roses sans culture  
Braveront la faux du tems.

Du sexe aimé que j'adore  
En m'adressant le portrait,  
Tu m'enseignes mieux encore  
A chérir le moindre trait.  
Cette épine est sa sagesse,  
Cette tige est son maintien,  
Rose entière est sa tendresse. . .  
Pour son cœur, ah ! c'est le tien.

Lorsque l'amitié me donne  
Un doux fruit de son loisir,  
La grace qui l'entourne  
Ajoute encore au plaisir.

Je chérirai cet emblème  
Dont tu me rends possesseur :  
En lui disant que je t'aime  
Je le confie à ta sœur.

Si de quelque humeur morose  
Je me sens enveloppé,  
Je regarderai ta rose  
Et tout sera dissipé.  
Dans le jardin de Cythère  
Rose meurt en peu de jours ;  
L'amitié dans son parterre  
Sait la conserver toujours.

---

A M. TRAVERSIER ,

Qui m'avait adressé des couplets grivois sur  
la lecture d'un de mes ouvrages.

---

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Au doux plaisir d'une réponse ,  
Aimable et joyeux Traversier ,  
Faudra-t-il donc que je renonce ,  
Ne pouvant monter ton coursier ?  
Enseigne à ma muse, de grace ,  
Comment, moderne Anacréon,  
Du bon Panard tu joins la grace  
Au cynisme gai de Piron.

Si dans maint couplet énergique  
Tu fais rougir quelques censeurs,  
C'est à force d'être comique :  
La faute en est seule à nos mœurs.  
De nectar enivrant Pégase ,  
Tu veux fuir les sentiers obscurs ,  
Et tu ne déchires la gaze  
Que pour frapper des coups plus sûrs.

Lorsque je songe à l'obligeance  
Qui te fit lire mon recueil ,  
Je rends grace à ton indulgence ,  
Et tu me donnes de l'orgueil !

En caressant mon faible ouvrage,  
Désormais j'aurai la douceur  
D'honorer au moins le suffrage  
Du plus aimable connaisseur.

Le bonheur, ombre fugitive  
Qui fait courir tant de hasards,  
N'a d'existence positive  
Que dans la culture des arts.  
C'est sur une route aussi chère  
Que l'amitié, pour me charmer,  
M'offre un talent que je révère  
Dans un juge qu'il faut aimer.

Au sein de ta brillante automne,  
Garde le trait original  
Que du fils chéri de Latonne  
Moins gaîment reçut Juvénal.  
Fais toujours des chansons jolies,  
Le tems saura les accueillir :  
En s'amusant de tes folies,  
Il oubliera de te vieillir.

Le dieu qu'on adore à Cythère  
Autrefois te fit plus d'un tour ;  
Mais en lui préférant un verre,  
Tu le lui rends bien à ton tour.  
Je veux imiter ta sagesse :  
Oui, chassant l'Amour, sans pitié,  
J'aurai pour bâton de vieillesse  
Bacchus, les Arts et l'Amitié.

---

COUPLETS ÉLÉGIAQUES

Sur la mort de mon Chien , écrasé devant moi  
par un cabriolet.

---

AIR : *Que ne suis-je la fougère.*

T O I que la Parque cruelle  
A moissonné sous mes yeux ,  
Mon bon chien , ami fidèle ,  
Reçois mes tristes adieux .  
Assez souvent l'imposture  
Éleva des monumens ;  
Moi , je prends dans la nature  
Les larmes que je répands .

Ton aimable pétulence  
Ne cherchait que le plaisir ;  
Sous le char de l'opulence ,  
Bon chien , devais-tu périr !  
A ma place je sais comme  
Tu serais mort de douleur . . . .  
Mais un chien vaut mieux qu'un homme ,  
Et j'oublierai ton malheur .

Chaque matin ta tendresse  
Venait guetter mon réveil ,  
Et ta dernière caresse  
Le soir marquait mon sommeil .

Je confiais à ta garde  
Ma tranquille oisiveté :  
Mon ami toujours en garde  
Veillait à ma sûreté.

Pour le plaisir de me suivre  
Laisant le meilleur repas ,  
Il t'importait peu de vivre  
Si tu ne me voyais pas.  
Je disais de la fortune :  
« Peut-être elle me jouera ;  
» Mais, contre la loi commune,  
» Un ami me restera ».

Lorsqu'à la fleur de ton âge  
Je te perds, ô mon bon chien !  
Attends au sombre rivage  
L'ami qui t'aima si bien.  
En racontant à Cerbère  
Et ta vie et tes malheurs,  
Dis-lui que ta fin sur terre  
D'un humain causa les pleurs.

---

A UNE MARIE,  
PROJET DE TABLEAU.

---

AIR : *Le cœur de mon Annette.*

JE veux de Mariette  
Faire ici le portrait ;  
Donne-moi ta palette ,  
Amitié , je suis prêt ;  
Pour tes couleurs  
Dans son jardin tu trouveras des fleurs.

Mais dans quelle attitude  
Dois-je la présenter ?  
Sa plus douce habitude  
Pourrai-je l'imiter ?  
Oh rien de mieux !  
On la verra formant des cœurs heureux.

Sa noire chevelure ,  
En boucles se groupant ,  
Nous peindra l'encolure  
Des Amours s'atroupant ;  
Et puis ses yeux  
De ces fripons recèleront les feux.

Fidèle à mon histoire ,  
Un temple de corail



Fait pour ses dents d'ivoire ,  
En montrera l'émail  
Lorsque les ris  
Viendront chercher leurs gîtes favoris.

Si je puis peindre un groupe ,  
On verra ses enfans  
La caresser en troupe ,  
Heureux et triomphans ,  
Et son mari  
Encourageant ce doux charivari.

Tout près de cette scène  
Sont d'aimables parens  
Qu'on voit former la chaîne  
Sous des traits différens ,  
Montrant leur cœur  
Si bien pétri pour jouir du bonheur.

A l'amitié fidèle  
Je laisse un petit coin ,  
Sa tendresse et son zèle  
De lui plaire ont le soin :  
On sait l'aimer ,  
Mais chaque ami veut le bien exprimer.

Pour faire un bon ouvrage  
Voilà tout disposé ;  
Le sujet encourage ,  
S'il est bien composé :  
Je le peindrai ,  
Mes chers amis , dès que je le pourrai.

En attendant la dette  
Que je veux acquitter ,  
Buvons à Mariette  
Qu'on se plaît à fêter ,  
Et jurons-lui  
De la chérir toujours comme aujourd'hui.

---

A UNE JOLIE PERSONNE

Qui racontait que , se promenant dans le bois,  
elle avait fait fuir un lapin.

---

**S'**IL a fui , belle Alcimadure ,  
Ce timide habitant des bois ,  
C'est que , dans sa mésaventure ,  
Il n'a pas vu votre figure ,  
Et n'a pas ouï votre voix.

---

LE ROCHER DE CANCALE.

---

BOUTADE

A L'OCCASION D'UN MAUVAIS DINÉ FAIT PAR HASARD DANS  
CE LIEU RENOMMÉ.

~~~~~

AIR du curé de Pomponne.

PAR malheur auriez-vous dîné
Au Rocher de Cancale ?
Je vous déclare infortuné
Comme le fut Tantale.
A critiquer je n'entends rien ;
Mais sans fiel , sans scandale ,
Je veux dire combien
L'on est bien
Au Rocher de Cancale.

Loin que d'un beau site sur mer ,
Notre Rocher s'élève ,
Dans un cloaque privé d'air ,
A vingt pieds il s'achève.
On a choisi pour le bâtir ,
Le marais le plus sale :
Qu'il est doux le plaisir
De sortir
Du Rocher de Cancale!

D'abord , ne pouvant échapper
Aux brouillards de la broche ,
On entre , dût-on attrapper
Quelque friture en poche :
Un escalier étroit et gras
Vous conduit à la salle
Où vous ne ferez pas
Prompt repas ,
Au Rocher de Cancale.

Vous n'obtenez l'essentiel
Qu'après maintes harangues ;
C'est vraiment la tour de Babel ,
On y confond les langues.
Sauces, garçons , mets, tout est neuf
Dans ce bruyant dédale.
On vous apporte un bœuf
Pour un œuf
Au Rocher de Cancale.

Demandez-vous des éperlans
Et quelque marinade ?
On vous montera des merlans
Avec de la salade.
Tancez des serviteurs grognons ,
Bientôt on vous étale ,
Au lieu de champignons ,
Des rognons ,
Au Rocher de Cancale.

De désigner des vins choisis ,
Évitez-vous la peine :

Bourgogne , Bordeaux ou Chablis,
C'est toujours du Surène.
Ailleurs , dégustant un vin pur ,
En doutant on l'avale ;
Mais on est toujours sûr ,
Qu'il est sur,
Au Rocher de Cancale.

Aux hurlemens de maints chanteurs (1),
Puissiez-vous vous soustraire !
Car ils retracent les clameurs
D'un cercle populaire.
Couplets et propos indécens ,
C'est tout comme à la halle ;
On déchire en tout sens ,
Chaque sens ,
Au Rocher de Cancale.

Las du tapage et des odeurs ,
Il faut bien que l'on parte ;
Mais voici bien d'autres fureurs ,
On apporte la carte.....
Comment ! il en coûte aussi cher
Pour gagner la fringale !.....
Chacun se dit , mon cher ,
Il m'est cher ,
Le Rocher de Cancale.

(1) On conçoit bien qu'il ne s'agit point ici des charmans
Chansonniers qui se réunissent une fois ou deux par mois au
Rocher de Cancale , mais de ceux qu'on y entend tous les jours.
[*Note de l'auteur.*]

Vous qui d'éviter les rochers
Pratiquez la science,
Prêtez-moi, marins, bons nochers,
Votre utile assistance ;
Car quiconque au nôtre a touché,
D'une humeur sans égale,
S'en va fâché, taché,
Écorché,
Du Rocher de Cancale.

COUPLETS

Chantés par M^{me}. BELMONT à M. DUPATY,
le jour de sa fête.

AIR : *Chantons letamini.*

QUEL est à cette table
Le mortel bien loti,
Que de trouver aimable
Nul ne s'est repenti ?
C'est Louis Dupaty. (4f.)

Qui, d'une tige illustre
Pour les beaux arts sorti,
Sut ajouter un lustre
A son nom embelli ?
C'est Louis Dupaty. (4f.)

Du bon goût, de la grace,
Soutenant le parti,
Pour monter au Parnasse,
Qui s'est vu bien nanti ?...
C'est Louis Dupaty. (4f.)

Aux doux jeux de la scène
Par goût assujéti,
Qui nous plait, nous entraîne ?

Je n'ai jamais menti,
C'est Louis Dupaty. (4f.)

D'un style qu'il aiguise,
Par Thalie averti,
Qui sut peindre une Guise (1)
Sur un plan bien bâti?
C'est Louis Dupaty. (4f.)

Bien assuré de plaire,
Sans s'être ralenti,
Qui me fit jeune mère (2)
Lorsque j'eus consenti?
C'est Louis Dupaty. (4f.)

Du plaisir de l'entendre
Quand l'air a retenti,
Chantons un ami tendre
Que rien n'a démenti,
C'est Louis Dupaty. (4f.)

(1) Pièce de M. Dupaty, au théâtre Feydeau.

(2) Pièce de M. Dupaty, au Vaudeville.

A MADAME LEB.....,
LE LENDEMAIN DE SON MARIAGE.

AIR de la contredanse de l'Enfantine.

L'AMOUR est un petit masque
Qui, plus léger que le Basque,
Sous l'hermine et sous le casque
Se blotit,
Et nous saisit.

Le fripon lorgne de près,
De nos belles les attraits;
quand il est sûr de ses rets,
Il vous décoche des traits :
Vainement pour s'en défendre,
On voudrait tout entreprendre,
L'Amour sait si bien s'y prendre ,

Que du cœur
Il est vainqueur :

Des plaisirs
Soufflant les désirs,
Ses tendres accens
Maitrisent nos sens,
Caresse, gaité,
Malices, bonté,
Jeunesse, santé,
Entraînent la volupté.

L'Amour est un petit masque, etc.

Voulant réussir hier
Auprès d'un objet bien cher,
De Mars il emprunta l'air,
Et d'être aimé devint fier :
La beauté qu'il sut réduire,
Et que tout le monde admire,
En cédant à son empire,

Trouva doux

D'aimables coups.

D'un lien

Qui fait le vrai bien,
Les plus heureux jours
Vont suivre le cours,
L'Amour et sa sœur,
Ne seront qu'un cœur,
Et de ce bonheur

Nous verrons naître une fleur.

L'Amour est un petit masque, etc.

A - PROPOS

En voyant un Bouquet de violette sur le sein
d'une jolie femme.

AIR : *Que ne suis-je la fougère.*

ON dit que la modestie
Bien souvent nuit aux succès :
On l'accuse d'apathie,
Pour en condamner l'excès.
Mais de cette violette,
Qui n'envierait le destin ;
Elle est modeste et simplette,
Et fit le plus beau chemin.

SUR L'ART DE M. APPERT,

CONSERVATEUR DE NOS FRUITS, DE NOS LÉGUMES, etc.

AIR de *M^{lle}. de Quincy.*

DANS ces tems, peu convoitables,
J'admire l'art merveilleux
Qui conserve pour nos tables
Les dons les plus précieux.
Fils de Cérès, de Pomone,
Ne redoutez plus l'hiver :
L'immortalité se donne,
Grace aux recettes d'Appert. } *bis.*

Entremets pleins d'arrogance,
Céleris, et vous cardons,
Vos airs, votre suffisance,
Pour d'autres tems étaient bons.
Ces pois, ces petites fèves,
Ces légumes qu'on nous sert,
Sont des merveilles, des rêves, } *bis.*
Réalisés par Appert.

A nos desserts, mal à l'aise,
Les mendiants sont tout honteux
De voir la pêche et la fraise
Figurer au milieu d'eux.

Il n'est pas jusqu'aux nonettes
Qui ne voudraient , de concert ,
Raffermir par les recettes
Du conservateur Appert. } *bis.*

Comme des fruits et des plantes
Si nous pouvions nous garder ,
A ces cures excellentes
J'irais me recommander ;
Mais du repas de la vie
Quand s'approche le dessert ,
Ce serait une folie
Que de compter sur Appert. } *bis.*

N'est-il pas vraiment dommage ,
Mesdames , qu'en dites vous ?
Qu'on ne puisse faire usage
Sur soi d'un secret si doux ?
Il est tant d'aimables choses
Qu'on chérit et que l'on perd !
Conserver des lys , des roses ,
Devrait concerner Appert. } *bis.*

D'un art encor dans l'enfance ,
Amis , espérons toujours ;
Mais cultivons en silence
La bouteille et les amours.
Lorsque l'hiver nous accable
Faisons mettre le couvert ;
Nous le braverons à table ,
Avec les produits d'Appert. } *bis.*

LE NOUVEAU LOGEMENT D'ANGÉLIQUE.

AIR de la Cataquoua.

LORSQUE l'amour change de gîte
Souvent c'est pour être plus mal,
Et moins la maison est petite,
Plus le logement est fatal.
L'Amitié, plus sage, s'applique
A tout arranger pour le mieux :
Séjour heureux,
Les demi-dieux
N'ont rien connu de plus délicieux :
On ne trouve chez Angélique
Que des vins et des amis vieux.

Il est, dans son nouvel asyle,
Une pièce pour chaque objet ;
Joignant l'agréable à l'utile,
Chaque goût sera satisfait :
Boudoir pour l'amoureux mystère,
Terrasse que Flore avouera.
On choisira
Si l'on rira,
Si l'on jouera ou lira, ou boira ;
Comus, Momus, dieu de Cythère,
Toujours on vous y fêtera.

Mais s'il est une chambre unique ,
Dont chacun doive être enchanté ,
C'est bien celle , chère Angélique ,
Où tu trouverais la santé :
Ah ! n'en sors pas ; grande ou petite ,
Fais-en ton unique séjour.

Oui , tour-à-tour

Bacchus , l'Amour

Y viendront pour te faire un doigt de cour ,
Et l'amitié , sans qu'on l'invite ,
Remplira les vides du jour.

COUPLET D'EXCUSE A M. DUPATY ,

N'AYANT PAS PU LUI FAIRE UNE CHANSON POUR SA FÊTE.

AIR : *Une fille est un oiseau* (nouveau).

J'AURAIS bien voulu ce soir ,
Aimable fils de Thalie ,
Te chanter quelque folie ,
Mais il fallait le pouvoir.
Pressé par le tems qui vole ,
Je laisse un projet frivole ,
Et l'amitié se console
En buvant à ta santé.
Mon projet peut se reprendre :
Quant à toi , tu peux l'attendre ,
Ayant l'immortalité.

LES DISEURS ET LES FAISEURS.

AIR de Cadet Roussel.

CONNaissez-vous l'esprit du jour ?
En tout aussi bien qu'en amour,
On veut trancher du beau langage,
Et l'on ne fait que du langage ;
Car tous ces beaux diseurs
Bien rarement sont bons faiseurs.

On se dispute pour des sauts ;
On se dispute pour des mots ;
Et nos belles, parmi ces gloses,
Disent qu'on néglige les choses ;
Car tous ces beaux diseurs
Bien rarement sont bons faiseurs.

Le plus grimaud des feuilletons ,
Pour déchirer prend tous les tons ;
Dites-lui d'oublier sa rage
Et de vous faire un bon ouvrage.
Jamais ! ces beaux diseurs
Bien rarement sont bons faiseurs.

Je connais certain dameret ,
Bien cardé, bien plissé, bien net ;
Il parle ! . . . ce n'est rien de dire ;
Mais en amour quel pauvre sire !
Car tous ces beaux diseurs
Bien rarement sont bons faiseurs.

Damon , petit auteur malin ,
Tant qu'on le veut chante le vin ;
Mais s'agit-il un jour de boire ,
Ah ! comme il est loin de Grégoire !
Vraiment , ces beaux diseurs
Bien rarement sont bons faiseurs.

Tel dont l'esprit se vante tant ,
Qui va partout contant , citant ,
Ne puise que dans sa mémoire
Et jamais dans son écritoire ;
Car tous ces beaux diseurs
Bien rarement sont bons faiseurs.

Pour mieux agir , pour mieux aller ,
N'affectons pas de bien parler ;
Passons les fautes de grammaire ,
Mais n'en faisons pas à Cythère :
Soyons petits diseurs ,
Et tâchons d'être bons faiseurs.

UN ENFANT,
PRÈS D'ENTRER AU LYCÉE,
A SA MÈRE.

AIR : *L'hymen est un lien charmant*, etc.

L'ENFANCE est un pays charmant
Où se promène l'Innocence ;
Du fleuve heureux de l'Espérance
Il est arrosé doucement ,
Pourtant ce fertile héritage
Voit naître plus d'un ouragan ;
Pour me garantir du naufrage ,
Moi , j'ai pris le parti fort sage
De choisir ma tendre maman
Pour mon compagnon de voyage.

Ta fête , que j'aimai toujours ,
M'annonce la fin de la route ;
Il faudra bien , quoi qu'il m'en coûte ,
Nous séparer dans quelques jours.
J'irai vers un lointain rivage
Apprendre à faire ton bonheur ;
Ornant mon esprit , mon langage ,
Je saurai t'aimer davantage ,
Et puis je garderai ton cœur
Pour mon compagnon de voyage.

LES CHUTES,

A L'OCCASION D'UNE BLESSURE QUE JE ME SUIS FAITE , ET DONT
J'AI ÉTÉ LONG-TEMPS MALADE.

AIR : *Il a fait un voyage.*

Vous qu'une chute fait trembler
Avec Melpomène ou Thalie ;
Vous filles qu'on voit vous troubler
Pour un faux pas de la Folie :
Venez tous me trouver ,
Je saurai vous prouver
Le bonheur des culbutes ;
Car j'ai su moi-même éprouver
Qu'il est d'heureuses chutes. (ter.)

Lorsqu'un maudit colin-maillard
Pensa me rompre les deux jambes ,
A mon malheur pour prendre part
L'Amitié fut des plus ingambes.
Au tourment qui m'abat ,
Elle livre combat :
Dans ces aimables luttes ,
Je m'écriais sur le grabat ,
Ma foi ! vivent les chutes ! (ter.)

Cet auteur mal vu d'Apollon ,
Pour son esprit froid et stérile ,
A quitté le sacré vallon
Et cultive un domaine utile.

Apprenez sans détour
D'où vient ce prompt retour
Que Minerve exécute :
C'est qu'au théâtre , certain jour ,
Il a fait une chute. (*ter.*)

Ce courtisan si haut , si vain ,
Qui fut toujours inabordable ,
Change , et vous le voyez soudain ,
Beaucoup plus doux et plus traitable.
Ce n'est pas son bon cœur
Qui combat la grandeur
Et qui le persécute ,
C'est que du hant de la faveur
Il a fait une chute. (*ter.*)

Souvent l'Amour pria Bacchus
De l'aider à vaincre une belle ,
Et sut , grace à son divin jus ,
Apprivoiser la plus rebelle.
Le gazon est glissant ,
On joue en se poussant ,
Le pied heurte une butte
Lise tombe , et l'Amour pressant
Profite d'une chute. (*ter.*)

Mais s'il s'agit de réparer
Une faute , hélas ! trop commune ,
Lise bientôt va rencontrer
Sot vicillard et grande fortune.
L'Hymen et son flambeau
Donnent dans le panneau ,

Sans que rien les rebute.
Qui vaut à Lise un sort si beau ?
Elle a fait une chute. (ter.)

Pour effrayer l'ambitieux ,
Phaëton dut faire une chute.
On retient un audacieux ,
D'Icare en racontant la chute.
De la tendre amitié
J'ai connu la pitié
Qui guérit bien des chutes ,
Et j'ai dû , pauvre estropié ,
Chanter gaîment les chutes. (ter.)

COUPLETS

Sur le Mariage de M^{lle}. A..... avec M. OLIVIER.

AIR : *C'est à mon maître en l'art de plaire.*

COLOMBE naïve et tendrette,
Dit à sa mère en soupirant :
« Je sens une flamme secrète,
» Qui va partout me dévorant. »
« — Viens, ma fille, dans le bocage,
» Trouver le calme et le bonheur ;
» Un Olivier, son doux feuillage, ¹
» Vont rendre la paix à ton cœur. »

La Colombe y vole au plus vite :
L'Olivier s'offre sous ses pas ;
Son air, sa forme, tout invite :
Il s'avance, il lui tend les bras.
La Colombe, en battant de l'aile,
Sur maint rameau tourne, choisit,
Et pour y demeurer fidèle,
Fixe une branche et la saisit,

Qui pourrait exprimer l'ivresse,
Dont l'amour embrâse ses sens ?
Son Olivier et sa tendresse,
Occupent seuls tous ses accens.

Pour se jouer elle se penche
Vers maints contours de l'arbre heureux ;
Mais elle revient à sa branche,
C'est là le comble de ses vœux.

Heureuse de sa destinée ,
Préférant le myrte au laurier ,
Par une chaîne fortunée ,
Elle est fixée à l'Olivier.
Sous son ombrage tutélaire ,
Travaillant sans cesse à son nid ,
La Colombe deviendra mère ,
Grace à la branche , à son doux fruit.

COUPLET

A L'OCCASION DE LA VACCINE.

AIR : *C'est le meilleur homme du monde.*

QUI pourrait le trouver suspect ?
Les médecins, à qui tout cède,
Vont nous mettre en rapport direct
Avec l'espèce quadrupède.
Qu'ils auront de gens à soigner !
La nature au mieux les seconde ;
Mal de bête doit se gagner ,
Aussi prend-il sur bien du monde. (*bis.*)

LA GOGUETTE,
Couplets faits pour une réunion d'Artistes qui
s'intitule *la Goguette*.

AIR *du vaudeville de Jean Monet.*

AMIS, chantons la Goguette,
Cette aimable déité,
Qui naquit à la guinguette,
Dans le sein de la gaité.
Les écarts
Des hasards
Pour elle sont peu de chose,
Car l'amitié la compose,
Unie avec les beaux arts. (ter.)

Aux grands qui règnent sur terre,
Aux gens du rang le plus bas,
La Goguette est étrangère,
Ils ne la connaissent pas.
Sots loisirs,
Vils désirs,
Quittez vos sales orgies,
Et venez voir aux bougies
La Goguette et ses plaisirs. (ter.)

Les doux accens de la lyre
De Thalie et d'Erato,

Enflamment d'un saint délire
Archet, équerre et pinceau.
Leurs transports,
Leurs accords
Font naître pour la Goguette
Mille traits qu'elle répète
En vidant ses rouges-bords. (ter.)

L'histoire qu'on y raconte,
Pleine de sel, de gaité,
Fait place à quelque heureux conte,
Par la malice inventé.
Les canons (1),
Les chansons
Et la romance touchante,
Tour-à-tour chacun enchante
L'instant dont nous jouissons. (ter.)

Toi que souvent on insulte
Dans maint réduit ignoré,
Tu sais, Amour, si ton culte
En Goguette est révéré !
Quand Bacchus,
Quand Momus
Font entendre leurs antiennes,
Tu viens y mêler les tiennes,
Et nous couronnons Vénus. (ter.)

Les Dieux étaient en goguette
Lorsqu'Hébé, l'aiguière en main,

(1) Espèce de chant.

Dans leur céleste retraite
Versait le nectar divin.
 Apollon ,
 Cupidon ,
Enchantaient la troupe entière ,
Et le maître du tonnerre
Ces jours-là fêtait Junon. (*ter.*)

Nous qu'un même goût rassemble,
Enfans des Muses , des Arts,
Bravons , s'il se peut , ensemble
Du tems les fâcheux regards.
 Nous charmer ,
 Nous aimer ,
C'est l'esprit de la Goguette ;
Le vieux Saturne nous guette ,
Rions
Chantons } pour le désarmer.
Buvons }

FRANCEUR ET VICTOIRE,

ou

L'AMOUR A LA HOUZARDE.

Air de la cavatine du Bouffe et le Tailleur.

AH! te voilà Victoire ?

Bonjour !

Viens, et nous allons boire,

Mamour.

Ta coquine de face

Me plaît ;

Il faut que je t'embrasse :

C'est fait.

} *ter.*

Garçon , monte-nous pinte ,

Du bon :

N'excite pas ma plainte ,

Si non !

A ta santé , ma belle ,

Trinquons :

Ne fais pas la cruelle ,

Rions.

} *ter.*

A six combats que livre

Franceur ,

L'amour le voit survivre
Vainqueur.

Retroussant sa moustache ,
Il dit :

Je crois qu'on en détache , } *ter.*
Suffit.

Victoire en sa défaite
Gémit
De voir que cette fête
Finit.

On bat la générale ,
Corbleu !

Victoire, je détale , } *ter.*
Adieu !

Un amant triste et blême ,
Souvent ,
Belles, dit qu'il vous aime ,
Et ment ;

Permettez qu'il hasarde
Sa cour ,

S'il fait à la houzarde } *ter.*
L'amour.

A. M^{me}. CH.....

AIR : *En revenant de Bâle en Suisse, etc.*

Vous qui courez la terre et l'onde
Pour chercher la félicité,
Ah ! n'allez pas au bout du monde,
Voyez cet asyle enchanté.
Bonheur sans envie,
Plaisir sans chagrin,
C'est l'heureuse vie
Qu'on trouve à Pantin.

Pour la plus aimable famille,
Le plus beau jardin semble fait :
Sur chaque front la gaiété brille,
Pour chaque cœur, il est parfait.
Bonheur, etc.

Voulez-vous connaître un modèle
De sentimens et d'amitié ?
Vous le trouverez près de celle
Par qui tout ce charme est lié.
Bonheur, etc.

Il faut voir lorsque vient la fête
De la reine de ces beaux lieux,
Comme en secret chacun apprête
L'hommage de ses tendres vœux !
Bonheur, etc.

De six enfans l'aimable groupe ,
Mettant sa tendresse en commun ,
Pour la chanter s'avance en troupe :
Les six cœurs n'en forment plus qu'un.
Bonheur , etc.

Le tour des amis se présente :
C'est là que sans rivalité
A qui mieux mieux chacun la chante :
Entre eux est solidarité.
Bonheur , etc.

Tandis que sous un simple voile
Nous arrangeons nos fictions ,
Un autre fixe sur la toile
L'une de ses affections (1).
Bonheur , etc.

C'est ainsi que chacun s'empresse
A lui démontrer ce qu'il sent ;
Chaque geste est une caresse ,
Chaque mot est un sentiment.
Bonheur , etc.

Buvons à l'aimable patronne
Qui règne en ce charmant séjour ;
Que pour la fêter l'on entonne
Des chants à Bacchus , à l'Amour.
Bonheur , etc.

(1) Le portrait de son fils:

CANON.

AIR à faire.

MA maîtresse est un peu coquine ;
Mais ma foi je le lui rends bien.
Elle m'attrappe à la sourdine ,
Moi , je la trompe comme un chien.
J'aime beaucoup femme nouvelle ;
Souvent je change aussi de vin ;
Au plaisir seul je suis fidèle ,
Qui sait si je vivrai demain ?
Ma maîtresse , etc.

LES RELEVAILLES,

A L'OCCASION DE MON RÉTABLISSEMENT.

AIR : *Madame ne mange pas*, etc.

COMME dame nature
Fait bien ce qu'elle fait!
Près du mal d'aventure
Elle place un bienfait.
Ma jambe, fort dégourdie,
Me fit dire ce matin :
Tu relèves donc, coquin,
De maladie?

Après un long voyage,
Lorsqu'on arrive enfin ;
D'un pénible veuvage
Dès que l'on voit la fin ,
La sphère semble agrandie ,
Un orage va crever
N'est-ce pas là relever
De maladie?

Le trop sage Nicaïsse ,
Tout près d'être hébété ,
Se sent mal à son aise ,
Il périt de santé.

Lorsqu'une forme arrondie
Devant ses yeux s'offrira ,
Nicaise relevera
De maladie.

Pleins d'une folle ivresse ,
Nos pauvres jeunes gens
Sentent de la tendresse
Les transports affligeans ;
Cette jeunesse étourdie ,
Malade du mal d'amour ,
Relève vingt fois le jour
De maladie.

Voyez la vieille Orphise
Cacher à nos regards ,
Crainte d'une méprise ,
Certains petits pendards ;
Ce n'est plus un incendie
Que redoutent ses appas ;
C'est qu'ils ne relèvent pas
De maladie.

Orgon toujours malade ,
Dans sa caducité ,
Croit que chaque rasade
Lui rendra la santé ;
Mais c'est une perfidie ,
Ses efforts sont superflus ,
Orgon ne relève plus
De maladie.

Puisqu'une relevaille
Est un bien sans égal,
Il faut, vaille que vaille,
Ne plus craindre aucun mal :
Trop heureux dans cette vie,
Si je puis encor vingt ans
Relever de tems en tems
De maladie.

A UN NICOLAS.

AIR : *Non , tu n' me l' mettras pas , Nicolas.*

CHANTER sans être las,
Nicolas,
C'est chose naturelle,
On sait qu'en pareil cas,
Nicolas,
Les vers ne coûtent pas.
Si l'amitié n'excelle,
Dans ce joyeux fatras,
Nicolas,
A sa chanson nouvelle
On applaudit plus bas.

Comment vont les ébats,
Nicolas,
Que t'inspire ta belle ?
Pousses-tu des hélas !
Nicolas,
Dans certain embarras ?
Cette flamme infidelle,
Disons-le sans fracas,
Nicolas,
Ainsi qu'une chandelle,
Trop tôt finit, hélas !

Mais Bacchus est là-bas ,
Nicolas ,
Sa gaité nous appelle ;
Saisis cet échalas ,
Nicolas ,
Et marchons sur ses pas .
Si notre esquif chancelle ,
L'amitié de son bras ,
Nicolas ,
En guidant la nacelle ,
Fera peur au trépas .

Au sein d'un bon repas ,
Nicolas ,
La vie est éternelle ;
En riant aux éclats ,
Nicolas ,
Certe , on ne vieillit pas .
Si l'hiver nous harcèle ,
Sa neige et ses frimats ,
Nicolas ,
Fondront dans le Lunelle
Que tu nous verseras .

Des fêtes l'on fait cas ,
Nicolas ,
Lors qu'on les renouvelle ,
Les bouteilles , les plats ,
Nicolas ,
Nous montrent tant d'appas !

(129)

Aux Rois (1), à leur sequelle,
Au bon Saint Mardi-Gras,
Nicolas,
Nous préférons.....laquelle?
C'est le Saint Nicolas.
Chanter , etc.

(1) Fête.

A UNE JOLIE PAPETIÈRE

NOUVELLEMENT MARIÉE.

AIR : *Au soin que je prends de ma gloire, etc.*

CHASSÉ des cieux comme un rebelle,
Apollon devint briquetier ;
L'Amour, sous les traits d'une belle,
Vient de se faire papetier.
Trouvant ses plumes dans ses ailes,
Faisant des canifs de ses traits,
Il va pour les amans fidèles
Tenir magasin tout exprès. } *bis.*

Écrivons-nous à l'innocence ?
Nous prendrons ses papiers de lys ;
Voudrons-nous peindre l'espérance ?
Ses papiers verts seront choisis.
Achetons-lui ses papiers roses
Quand nous voudrons vaincre des cœurs ;
Prenons pour les métamorphoses, } *bis.*
Ses papiers de toutes couleurs.

Qu'elle garde son encre blanche
Pour les gens de mauvaise foi ,
Et son papier doré sur tranche
Pour les prêteurs d'un bon aloi.

Comme sa poudre brillantée,
Si ses yeux font des indiscrets,
De l'ame tendre et tourmentée
Sa cire assure les secrets. } *bis.*

Vous qui jurez d'être fidèles,
N'allez pas, dans vos jeux coquets,
Pour parler d'amour à vos belles,
Chez Vénus prendre vos poulets.
Que voulez-vous qu'elle vous vende ?
Votre cœur, qui se croit constant,
En s'enflammant pour la marchande, }
Deviendra volage à l'instant. } *bis.*

Vous, auteurs que la gloire oublie,
Du néant voulez-vous sortir ?
Chez la Papetière jolie,
Venez, venez vous assortir.
Sans que mon courroux s'en allume,
Je trouve heureux le troubadour,
Qui, prenant sa première plume, }
A su lui prouver son amour. } *bis.*

A M. PAUL P.....

AIR : *C'est le meilleur homme du monde.*

LE Paul que l'on fête en ce jour
N'est pas Saint Paul le grand apôtre ;
C'est un mortel que notre amour
Chérit sans façon plus que l'autre.
Des épîtres qu'on ne lit plus
Du grand saint font la renommée :
Celles du nôtre ont des vertus
Qui ne s'en vont pas en fumée (1).

De ses parens, de ses amis,
Notre Paul compose sa gloire ;
Chez lui l'on voit toujours admis,
Les gens qui savent rire et boire.
Sur ce Paul gai, sensible et rond,
Consultez chacun à la ronde,
Grands et petits, tous vous diront :
C'est le meilleur homme du monde!

(1) C'est un riche négociant.

A MADAME ***,

QUELQUES JOURS APRÈS SON MARIAGE.

AIR : *L'hymen est un lien charmant.*

L'HYMEN est un lien charmant,
Tu le sais, aimable Delphine ;
Aux doux momens qu'il te destine
Il s'est essayé sûrement.
Mais le bonheur, souvent volage,
Veut que nous courions après lui ;
Pour l'atteindre il faut du courage,
Et je trouve qu'il est fort sage
De prendre, pour chasser l'ennui,
Un bon compagnon de voyage.

Heureux cent fois le voyageur (1)
Qui, regretté sur son rivage,
Est sûr de voir à l'autre plage
Pour le chérir la même ardeur.
Delphine, de cet avantage
Tu goûtes l'avenir certain :
Ta famille en deux se partage.
Là-bas on attend ton passage ;
Ici les cœurs sont en chemin
Pour t'accompagner en voyage.

(1) Elle allait quitter Paris.

En tous climats les jeux , les ris
Seront empressés pour te plaire ;
Mais Riom , voulant te distraire ,
Devra te retracer Paris.
L'oiseau regrette peu sa cage ;
Toi , tu voudras y revenir.
Pour n'en jamais perdre l'image ,
Au sein des plaisirs de ton âge ,
Garde-nous quelque souvenir ,
Il nous promettra ton voyage.

UN ENFANT A SA MÈRE,

LE JOUR DE SA FÊTE.

AIR : *Pomme de reinette et pomme d'apis.*

Tous les ans fêter sa maman ,
C'est aimable ,
C'est agréable ,
Tous les ans fêter sa maman ,
C'est charmant ,
Mais c'est trop peu souvent.
Dire qu'on l'aime
Toujours de même ,
C'est prouver au mieux
Sa tendresse extrême ;
Vouloir lui plaire ,
N'est-ce pas faire
Ce que font tous ceux
Qui sont dans ces lieux ?
Chère maman ,
Ce sentiment ,
Chacun de nous le reçut en naissant.
Plus nous croissons ,
Mieux nous sentons
Ce que tu vaux et pourquoi nous t'aimons.
Tous les ans , etc.

SUR LA RETRAITE D'UN COMMERÇANT.

AIR : *Dans la paix et l'innocence.*

JE veux chanter la retraite
Qu'ont faite nos bons amis ;
Leur retraite est une fête
Dont nous sommes réjouis.
Sur une mer orageuse ,
Ils luttaient avec effort :
Aidés d'une étoile heureuse ,
Nos amis sont dans le port. (bis.)

Après un si long voyage ,
Que le repos semble doux !
Le bonheur sur le rivage
Les attendait avec nous.
Dans mainte et mainte tourmente ,
S'ils ont laissé du butin ,
Ce qui reste les contente ,
Ils sont au bout du chemin. (bis.)

A l'appel de l'équipage ,
Des malins vont remarquer
Qu'un aimable personnage
En route a pu leur manquer :
On croit que dans un naufrage
Le pauvre Amour s'est noyé ;
Mais Bacchus , qui toujours nage ,
Leur reste avec l'Amitié. (bis.)

Lorsqu'une douce retraite ,
Chers amis , comble vos vœux ,
A l'abri de la tempête ,
Jouissez d'un calme heureux.
La sagesse , qui contemple
Des événemens le cours ,
Vous offrira pour exemple
Aux voyageurs de nos jours. (bis.)

Nous qui louvoyons encore ,
Cherchant à vous imiter ,
Nous attendons une aurore
Pour jeter l'ancre et rester.
Comme dans notre jeunesse ,
Demeurons toujours unis :
Les vrais bâtons de vieillesse ,
Ce sont nos anciens amis. (bis.)

LA SOIXANTAINE.

TRIOLETS.

AIR des Triolets.

ME faudra-t-il bannir l'Amour,
Lorsque j'aurai la soixantaine ?
Sans espoir du moindre retour,
Me faudra-t-il bannir l'Amour ?
Qui donc dans mon simple séjour
Partagera plaisir et peine ?
Me faudra-t-il bannir l'Amour
Lorsque j'aurai la soixantaine ?

Oui, la raison veut d'autres dieux
Dès que nous vient la soixantaine ;
A l'Amour faisant ses adieux,
Oui, la raison veut d'autres dieux.
Quand l'esclave devient trop vieux,
Il ne peut plus porter de chaîne ;
Oui, la raison veut d'autres dieux
Dès que nous vient la soixantaine.

Avec Bacchus et les beaux arts
J'adoucirai ma soixantaine.
Il est encore d'heureux hasards
Avec Bacchus et les beaux arts :

Ils auront mes derniers regards ,
Leur faveur n'est pas incertaine ;
Avec Bacchus et les beaux arts
J'adoucirai ma soixantaine.

Dans ton sein , divine Amitié ,
Je veux charmer ma soixantaine ;
L'âge n'est point humilié
Dans ton sein , divine Amitié.
Heureux ! si je puis de moitié
Te goûter avec mon Ismène !
Dans ton sein , divine Amitié ,
Je veux charmer ma soixantaine.

Pour vous qui payez bien vos dettes
A ces jolis jeux d'amourettes,
De Bacchus craignez les ébats ;
Ne vous enivrez pas. (bis.)

Badauds, vous êtes idolâtres
De nos affiches de théâtres ;
Aux journaux qui trompent chez nous ,
Abonnez-vous. (bis.)
Mais si vous voulez des nouvelles
Et des opinions fidèles,
Laissant leurs mensongers fatras,
Ne vous abonnez pas. (bis.)

Vous voulez dîner , parasites ?
Doublant courbettes et visites ,
De Midas caressez les goûts ,
Immolez-vous. (bis.)
Mais vous qui ne pouvez dépendre
D'un diné que l'orgueil veut vendre ,
Fuyez Midas et ses repas ,
Ne vous immolez pas. (bis.)

Traitans qui vivez dans un monde
Où sur l'éclat l'honneur se fonde ,
Quoique bêtes comme des choux ,
Pavanez-vous. (bis.)
Mais quand nous connaissons la source
Où vint se grossir votre bourse ,
Songeant à vos divers états ,
Ne vous pavanez pas. (bis.)

Dans le lien du mariage
Si vous voyez le port du sage,
Ce lien pour vous sera doux,
 Mariez-vous. *(bis.)*

Mais si dans le cercle où vous êtes
Il n'est que de franches coquettes,
A tromper trouvant des appas,
 Ne vous mariez pas. *(bis.)*

Beautés qui voulez toujours plaire,
Vous que la modestie éclaire,
Laissez dire folles et fous,
 Habillez-vous. *(bis.)*

Pour vous que l'on voit presque nues,
Que vous sert-il d'être vêtues?
Changeant d'amans à chaque pas,
 Nē vous habillez pas. *(bis.)*

Vous qui jugez le ridicule
Comme un poison lent qui circule,
D'un vers malin lancez les coups,
 Réveillez-vous *(bis.)*

Mais vous, écrivains mercenaires,
Vrais caméléons littéraires,
Du Pinde déserteurs ingrats,
 Ne vous réveillez pas. *(bis.)*

LA ROMANCE.

AIR : *En deux moitiés le ciel , dit-on , etc.*

(de la Bonne Mère.)

LES vers sont la langue des dieux,
Mais il faut en fixer l'usage ;
La Romance , fille des cieux ,
Epure ce noble langage.
Du vaudeville on prend le ton
Pour effaroucher l'innocence ;
L'esprit fait naître la chanson ,
Le cœur inspire la romance.

Écoutez le fat indiscret
Chanter ses flammes infidelles ;
Vous verrez son malin couplet
Nuire au repos de quelques belles.
L'amant délicat , tendre et bon ,
Soupire ses vers en silence :
L'esprit fait naître la chanson ,
Le cœur inspire la romance.

Le burlesque enfant de Bacchus ,
En chantant sa bruyante ivresse ,
Laisse échapper mille rébus
Dont rougit la délicatesse ,

De Vénus l'heureux nourrisson
N'alarme jamais la décence . . .
L'esprit fait naître la chanson ,
Le cœur inspire la romance.

De nos Phryné , de nos Laïs ,
Mille chansons vantent la gloire :
Cède à mes vœux , belle Thaïs ,
Nul ne connaîtra ma victoire.
De mon chalumeau le doux son
Ne chantera que l'espérance :
L'esprit fait naître la chanson ,
Le cœur inspire la romance.

Que du fiel des couplets méchants
S'abreuve à son gré la satire ;
Les pleurs que causeront mes chants
Naitront d'un amoureux délire.
On vantera la trahison ,
Moi je chanterai la constance :
L'esprit fait naître la chanson ,
Le cœur inspire la romance.

RÉPONSE A UN BILLET DE M^r. G.

QUI M'INVITAIT A DÎNER LE VENDREDI.

AIR : *Du haut en bas.*

LE vendredi
Est un jour que ma tante évite ;
Le vendredi,
Qui le brave est, dit-on, hardi.
Quant à moi, j'accepte au plus vite
Lorsque femme aimable m'invite
Le vendredi.

Du vendredi
Redoutant fort peu l'influence,
Du vendredi
Je jouis comme un étourdi ;
J'avouerai même, en conscience,
Que je désire la présence
Du vendredi.

A vendredi
Je vais rêver dans ma retraite ;
A vendredi,
Vers cinq heures après midi :
Mon esprit, mes yeux, tout s'apprête,
Car vous voir est un jour de fête :
A vendredi.

A LA GAITÉ.

AIR : *Il a fait un voyage.*

FILLE aimable de la santé,
Du vrai bonheur heureuse mère,
Où donc es-tu, franche Gaité ?
Ton absence me désespère.
Le Français ne rit plus,
Son esprit est perclus,
Les Graces se désolent :
Quand les Ris, les Jeux sont exclus,
Tous les Amours s'envolent. (*ter.*)

Si dans nos cercles élégans
Par hasard, Gaité, tu prends place,
Tes airs deviennent fatigans
Et ton sourire est à la glace.
La joyeuse chanson
Des tables du grand ton
Est à jamais bannie :
L'Ennui seul berce à l'unisson
La bonne compagnie. (*ter.*)

Quelquefois dans les cabarets
Si la Gaité se réfugie,
Du peuple elle emprunte les traits,
Sa fête n'est plus qu'une orgie.

En criant pour conter ,
En braillant pour chanter ,
Elle ne fait plus rire :
Ses écarts sont à redouter ,
Car elle est en délire. (*ter.*)

Mais en cherchant de toutes parts ,
Bonne Gaité, ton domicile ,
Parmi les enfans des beaux arts
Je crois voir ton dernier asyle.
Leur génie élevé ,
Leur esprit cultivé ,
Beaucoup de bonhomie :
C'est bien là que j'ai retrouvé
Ton aimable folie. (*ter.*)

Laissant les sots bien s'ennuyer ,
Riant de l'orgueil, de l'envie,
Je veux passer à m'égayer
Les plus doux instans de ma vie.
Avec vous, mes amis,
Ce bonheur m'est permis ,
Vous serez mon exemple ,
Car la Gaité vous a remis
Le culte de son temple. (*ter.*)

Vous, ses plus joyeux nourrissons ,
De la Gaité fervens apôtres ,
Faites-nous toujours des chansons ,
Gouffé, Désaugiers et tant d'autres.

(148)

Si l'affreuse Atropos
Pour le fatal repos
Vient m'offrir l'onde noire,
Lui chantant vos vers à propos,
Je la fais rire et boire. (*ter.*)

MON RÊVE.

A ÉGÉRIE.

Tu connais, charmante Égérie,
Cet ombrage tranquille et frais
Où la pente de la prairie
Conduit toujours nos pas distraits ?
Tu sais qu'entre l'herbe fleurie,
Au milieu de saules épais,
Coule l'onde toujours chérie
D'un ruisseau qui folâtre en paix ?
C'est en ce lieu, que la nature
Sans doute a fait pour les amans,
Qu'hier, assis sur la verdure,
Dans de voluptueux tourmens
J'entretenais le doux murmure
De cette eau vagabonde et pure
Qui fuyait avec mes accens.
Le soleil désertait la plaine,
Zéphyr, ondoyant nos côteaux
Par sa rafraîchissante haleine,
Invitait au plus doux repos.
En vain ma paupière obstinée
Veut lutter contre le sommeil ;
Il redouble, elle est lutinée,
S'ouvre, se ferme, est enchaînée
Jusqu'au moment d'un doux réveil.

Tu ne soupçonnes pas , je pense ,
Qu'une coupable indifférence
Causa mon assoupissement.
Je gémissais sur ton absence
Lorsque , saisissant ce moment ,
Morphée agitait en silence
Des pavots que sa main balance
Pour réparer du genre humain
Et les malheurs et le chagrin.
Mais on dort bien peu quand on aime ,
Ou des songes intéressans ,
Rendant bientôt l'homme à lui-même ,
Dans une effervescence extrême
Lui font retrouver tous ses sens.
De mon cœur reprendre l'usage ,
Sentir mon ame , être bien moi ,
C'est oublier toute autre image ,
C'est ne chercher , ne voir que toi....
Je te vis donc , mon Égérie !
Le plus ravissant négligé ,
La plus simple coquetterie
Te parais sans afféterie ;
Certain petit air affligé ,
Air d'amour et de rêverie ,
Me fit te croire un peu guérie
De cet affligeant préjugé
Qu'imagina la pruderie ,
Et qui dans notre brouillerie
M'a presque valu mon congé.
Tu viens à moi : dieux ! quelle ivresse !
Je te presse contre mon cœur ,
Tu me permets une caresse ,

Nous confondons notre tendresse ,
Je deviens ton heureux vainqueur....
L'écho redit notre alégresse ,
Les oiseaux , troupe enchanteresse ,
Répètent nos soupirs en chœur.
Tu conçois bien que je m'éveille....
Mais tu n'étais plus dans mes bras.
Est-il une douleur pareille ?
Oh ! non , tu ne la connais pas.
Si tu la connaissais , hélas !
Prenant pitié de mon martyre ,
Tu laisserais voir un sourire ,
De ma victoire avant-coureur ,
Et je te devrais mon bonheur.
Mais quoi , tu rougis , chère amante !
Tu t'attendris , tu perds la voix.
Je sens frémir ta main tremblante ,
Je ne sais plus si tu me vois.....
Mon rêve n'est point un mensonge ,
Nous allons le réaliser.
Viens ; si l'existence est un songe ,
En jouir , c'est en bien user.

CHANSON

EN MAGNIÈR' D' COMPLAINTÉ,

Au vis-à-vis de l'endroit d'une jeune fille qui a perdu queuqu'
chose (1) sur les bords du canal de l'Ourcq.

AIR : *C'est la petite Thérèse.*

QUOIQU'UN canal soit utile ,
Ça n' se fait pas sans danger ;
C' te bonne Ourcq coulait tranquille ,
Fallait-y la déranger ?
Écoutez une aventure
Dont l' récit vous f'ra du mal.
Fill' qui craint une blessure
Doit fuir les bords du canal.

Pantin , qui renferm' tant d' monde ,
Recèle un jeune tendron
Qu'on vant' partout à la ronde :
Paulin' Chaulin est son nom.
Un soir qu'all' se croyait sûre ,
D' l'Ourcq all' admirait l' cristal.
Fill' qui craint une blessure
Doit fuir les bords du canal.

V'là qu'all' voit bientôt paraître
Un jeune enfant qui péchait :

(1) Son cœur.

Il avait caché, le traître,
Un arc tendu qu'il portait.
Pauline admir' sa figure
Dont l'éclat est sans égal.
Fill' qui craint une blessure
Doit fuir les bords du canal.

Beau visage a d' la puissance :
Pauline approche d' l'enfant ;
Son cœur tout plein d'innocence
De l' caresser n' se défend.
Péchez , je vous en conjure,
Dit l' chien, d'un ton virginal.
Fill' qui craint une blessure
Doit fuir les bords du canal.

Comme on r'çoit faveur insigne,
Pauline s' prête à ce tour :
Elle croit prendre une ligne ,
C'était un' flèch' de l'Amour.
Le trait glisse... une piquère
Lui porte le coup fatal.
Fill' qui craint une blessure
Doit fuir les bords du canal.

Ce mal-là court comme un basque ,
Il arrive droit au cœur ;
L'Amour alors se démasque
Et lui montre son vainqueur.
N'y avait d' changé qu' la tournure :
Stanislas n'était pas mal.

Fill' qui craint une blessure
Doit fuir les bords du canal.

Pauline était bien modeste ,
Mais pouvait-ell' décamper ?
Quand l' cœur est pris, adieu l' reste ,
On n' peut rien en réchapper.
Dans un an, d' cette aventure
Y aura zun témoin nuptial.
Fill' qui craint une blessure
Doit fuir les bords du canal.

LE LENDEMAIN DE NOCE.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

FLORE, qui jamais ne repose ,
Comptant les fleurs de son jardin ,
Vit qu'il y manquait une rose
Qu'on avait prise le matin.
La déesse fait grand tapage ,
Elle interroge chaque fleur :
Pour venger un pareil outrage
Il faut lui nommer le voleur.

Zéphyr à l'instant se présente ,
Le bonheur brillait dans ses yeux ;
Sa conquête est si ravissante ,
Qu'il en a l'air tout radieux.
Le voilà , dit-il , le coupable ;
Flore , tu peux bien le punir ;
Mais n'attends pas qu'il soit capable
De laisser voir un repentir.

On sait que toute femme est bonne :
Flore , en s'attendrissant un peu ,
Sourit au frippon , et pardonne
En faveur d'un si noble aveu.
Zéphyr alors , comblé d'ivresse ,
Jure la rose et ses boutons ,
De présenter à la déesse
Tous les ans de beaux rejetons.

VIE QUI DURE.

AIR de Scaron.

« Oui, tu seras un vrai chapon du Maine ».

LORSQUE j'étais dans mon printems,
Sans songer à l'automne,
Je pressais la marche du tems,
En disant : courte et bonne.
Aujourd'hui, l'austère raison
M'annonce l'arrière-saison ;
J'ai changé de mesure :
Caressant toujours les plaisirs,
Je dis aux folâtres désirs :
Rions (*bis*), mais faisons vie (1) qui dure.

S'agissait-il d'une chanson ?
M'emparant de ma lyre,
Je trouvais tout sujet fort bon,
Et j'entrais en délire,
En cherchant de l'esprit aux sots
Et mille attrait à des magots ;
Mes vers n'étaient qu'enflure ;
Je dis à ma muse aujourd'hui :
Crains le ridicule ou l'ennui.
Chantons (*bis*), etc.

(1) Je demande grace pour la licence poétique, en faveur du dicton populaire.

A table j'aime le bon vin ,
Et pourtant je m'arrête
Quand je sens le nectar divin
Me monter à la tête.
Ce doux jus , père des bons mots ,
Souvent aussi fit bien des sots ;
L'exemple me l'assure ;
Me voyant près de me griser ,
Je dis au vin qu'il faut priser :
Buyons (*bis*) , etc.

C'est surtout avec Cupidon
Qu'il faut que je m'observe ;
J'ai , pour amortir son brandon ,
Le casque de Minerve.
Aux doux attraits de la beauté
Si mon œil se trouve enchanté ,
Sans risquer l'aventure ,
Je consulte le lieu , les tems ,
Et je dis à mes cinquante ans :
Aimons (*bis*) , etc.

Si le ciel un de ces matins ,
Et par prérogative ,
M'accordait parmi les destins
Voix délibérative ,
Cherchant ce que j'aime le mieux ,
Je m'entendrais avec les dieux ,
Et sans tour , sans figure ,
Je dirais aux dispensateurs :
Pour les fous gardez vos grandeurs ,
Je veux (*bis*) seulement vie qui dure.

LES QUATRE MARIES (1).

AIR : *Bouton de rose.*

D'UNE Marie

On chaume la fête à Pantin ;
Mais notre ame est si bien remplie,
Que c'est trop peu , j'en suis certain ,
D'une Marie.

De deux Maries

Je pourrais vous tracer l'accord
Et leurs qualités réunies ;
Mais ce n'est pas assez encor
De deux Maries.

De trois Maries

D'autres pourraient se contenter ;
On les trouverait accomplies.
Moi , je veux plus , pour les chanter ,
De trois Maries.

Quatre Maries ,

Ah ! voilà le nombre charmant.
Combien d'aimables rêveries
Savent causer à tout moment
Quatre Maries !

(1) Quatre dames se trouvaient réunies le jour de leur fête.

De nos Maries

En chorus chantons le bonheur:
Dire comme elles sont chéries,
C'est peindre l'esprit et le cœur!
De nos Maries.

A nos Maries,

Mes chers amis, buvons beaucoup,
Et dans nos flammes agueries
Proposons tous le petit coup
A nos Maries.

LA PAIX DOMESTIQUE.

AIR que l'on voudra.

OH que la paix d'une maison
Est une aimable enchanteresse !
En jouant avec la raison ,
Elle fait naître la tendresse.
Les méchants craignent ses bienfaits ,
Les sots la trouvent monotone ;
Dans les bras de la douce paix ,
Moi je me sauve quand il tonne.

A L'OCCASION

du Mariage de M^{lle}. V... avec M. VAUTOUR.

AIR de chasse.

JE veux, amis, vous dire l'histoire
D'une Colombe et d'un heureux Vautour :
On est bien sûr de chanter Victoire
En proclamant l'innocence et l'amour.

Comme l'on voit arriver maintes bombes
Dans un bercaïl, asyle du bonheur,
Certain Vautour sur un nid de Colombes
Fondit un jour, mais sans leur faire peur.
Je veux, amis, etc.

Vers l'une d'elles il dirige sa serre ;
Mais un regard le rend plus doucereux :
Le cœur lui bat, il n'a plus de colère,
De la Colombe il devient amoureux.
Je veux, amis, etc.

Notre Vautour ne songe plus qu'à plaire ;
Mais la Colombe, en le trouvant fort beau,
Cherche un abri sous l'aile de sa mère,
Pour échapper au redoutable oiseau.
Je veux, amis, etc.

De mon Vautour il faut voir la tendresse,
De la Colombe il faut voir la candeur ;
Comme un agneau l'un cherche une caresse,
L'autre l'attend toujours avec pudeur.

Je veux, amis, etc.

Notre Vautour, en qui la valeur brille,
Dépeint si bien sa franche passion,
Que la Colombe, ainsi que sa famille,
Cède au projet d'une douce union.

Je veux, amis, etc.

Pour les fêter les hôtes du bocage
Viennent en chœur faire leur compliment ;
Comme il le peut, chacun dans son ramage,
Veut célébrer ce doux accouplement.

Je veux, amis, etc.

Avec vous tous, amis, je m'intéresse
Sur les petits qu'on verra naître un jour ;
Car de leur mère ils auront la tendresse
Pour tempérer les ardeurs du Vautour.

Chantons, amis, répétons l'histoire
De la Colombe et de l'heureux Vautour :

On est bien sûr de chanter Victoire
En proclamant l'innocence et l'amour.

UN AN DE PLUS.

AIR : *En revenant de Bâle en Suisse*, etc.

MON dieu ! que les ans passent vite !
Ils n'ont plus , je crois , douze mois ;
On voit revenir tout de suite
Noël , après le jour des Rois.
 Que je vous regrette ,
 Tems de nos aïeux !
 Toujours en goguette ,
 On vivait bien mieux.

Le cahos , je crois , recommence ,
Tout va de travers dans les cieux ;
Saturne , tombant en enfance ,
Nous prouve bien qu'il est trop vieux.
 Que je vous regrette , etc.

Toutes les saisons retournées ,
De la chaleur au lieu du froid ,
De beaucoup trop courtes années ,
Voilà ce qu'aujourd'hui l'on voit.
 Que je vous regrette , etc.

Jadis un amoureux délire
Chassait des chagrins superflus ;

On ne parlait que pour en rire,
D'un an que l'on avait de plus.

Que je vous regrette , etc.

Donner , recevoir des étrennes ,
C'était plaisir égal pour nous ;
Notre maîtresse avait les siennes ;
Et ses présens , qu'ils étaient doux !

Que je vous regrette , etc.

Toutes les femmes étaient belles ,
Tous les vins étaient excellens :
Papillons légers de ruelles ,
Nous étions buveurs et galans.

Que je vous regrette , etc.

Et toi , Sommeil , père des Songes ,
Quand tes pavots réparateurs
Nous berçaient de leurs doux mensonges ,
Comme tu réveillais nos cœurs !

Que je vous regrette , etc.

Le dîné fait gaîment sur l'herbe
Était charmant , bien que frugal ;
Maintenant un repas superbe
Nous voit rire et manger fort mal.

Que je vous regrette , etc.

Comme les chansons faisaient boire !
Combien le théâtre amusait !

Est-ce une fable , est-ce une histoire ?
Ma foi l'illusion plaisait.

Que je vous regrette , etc.

Tout est-il donc changé sur terre ?.....

Non , mes amis , nous sommes là :

Il n'est de changé que le verre

Par où nous voyons tout cela.

Que je vous regrette , etc.

Puisque c'est le tems qui gouverne

Notre manière de penser ,

Gardant notre verre un peu terne ,

Tâchons de ne pas le casser.

Que je vous regrette ,

Tems de nos aïeux !

Toujours en goguette ,

On vivait bien mieux.

L'OISEAU PERDU ,

ou

LE LENDEMAIN DE NOCE.

AIR : *L'avez-vous vu* , etc.

L'AVEZ-VOUS vu l'oiseau chéri
Que pleure le village ?
Il était si fou , si joli !
Hélas ! c'est grand dommage !
Vers le matin , à petit bruit ,
Il s'est envolé cette nuit.
 Dans quelque coin ,
 Et pas bien loin ,
Il est niché sans doute.
 Il faut tâcher
 De le chercher ;
Mais où trouver sa route ?

Je voudrais vous le signaler :
Il était tout près de parler ;
 Son petit bec
 Jouait avec
Les efforts d'une grace extrême ,
Et balbutiait le mot j'aime.
L'avez-vous vu , etc.

Peut-être par timidité
Il recherchait l'obscurité :
 Duvet léger ,
 Sans l'ombrager ,
Le recouvrait à peine.
 Pour son éclat ,
 C'est l'incarnat
Rehaussé de l'ébène.

Fallait-il si bien l'élever
Pour ne pas mieux le conserver ?
 On dit qu'Amour
 Se fait un jour
D'une serrure quand il aime ;
Le volage aura fui de même.
L'avez-vous vu , etc.

Peut-être un trait de Cupidon
Qui l'éclairait de son brandon ,
 L'encouragea ,
 Et l'obligea
De faire cette esclandre.
 S'il est ainsi ,
 Croyons ici
Ne jamais le reprendre.

Un oiseleur que j'aperçois ,
Et qui connaît les bons endroits ,
 Va s'occuper
 De l'attraper
Au détour de quelque bocage ,
En s'amusant avec la cage.

(168)

Garde-lui, mère des amours,
Ce phénix qu'il veut prendre ;
Dans un bon ménage toujours
Il renaît de sa cendre.

STANCES

SUR UNE MONTRE DE COL.

DE Célestine heureuse prisonnière !
Sa main t'enchaîne et te loge en son sein.
Fille du Temps et sa triste courrière ,
Devais-tu voir un aussi beau destin ?

Comme l'Amour , sur des lys et des roses
Tu vas jouant tant que dure le jour :
Loin de dormir , à peine tu reposes :
Tel je serais dans un pareil séjour.

De ses beaux doigts Célestine te presse ;
Tu l'avertis de l'instant du bonheur.
Si d'un fâcheux la présence la blesse ,
Son œil te dit sa secrète douleur.

On voit toujours Zéphyr battre de l'aile
Lorsqu'il caresse une brillante fleur ;
Pour Célestine , à qui tout est fidèle ,
Sans cesse aussi l'on voit battre ton cœur.

En choisissant aussi douce demeure ,
De ton emploi c'était te délier ;
Car vainement tu voudrais montrer l'heure ,
Ton lit charmant nous la fait oublier.

Des liens d'or causeraient-ils tes peines ?
A ce tourment je t'offre guérison.
Qui ne voudrait porter de telles chaînes
Pour habiter aussi belle prison ?

Ton trait d'acier dans sa course perfide
Marque souvent l'heure de mes désirs.
Ah ! puisse-t-il quelque jour, moins rapide,
Montrer au moins celle de mes plaisirs !

Si je parviens à toucher Célestine,
N'espère plus d'habiter ton palais.
Arrête-toi, car ma main te destine
A retracer mon bonheur à jamais.

Sans mouvement, ton aiguille charmante
Jusqu'au tombeau reposant sur mon cœur,
Me redira l'instant où mon amante
En soupirant me nomma son vainqueur.

COUPLETS A M^{me}. G.....,
Qui m'avait envoyé un Tableau allégorique
de Fleurs peint par elle.

AIR : *Au soin que je prends de ma gloire.*

FILLE d'Apollon et de Flore ,
Sous les plus brillantes couleurs
Ton pinceau vient de faire éclore
Des sentimens parmi des fleurs.
D'un sexe à qui tout rend hommage
Peignant les traits que l'on chérit,
Tu leur prêtes un doux langage :
Tes fleurs ont presque ton esprit.

Prêtresse des dieux d'Épicure ,
En leur élevant des autels ,
Ta ferveur doit être bien sûre
Du culte de tous les mortels.
A Bacchus , à l'Amour , aux Graces (1)
Qui ne voudrait sacrifier ?
Quand tu les peins et les enlaces ,
C'est déjà les déifier.

Aux chants d'Homère et de Virgile
Cent fois heureux qui parviendra !

(1) Ces mots étaient écrits sur l'autel où étaient posées les fleurs.

Le galoubet du Vaudeville (1),
Puisqu'il te plaît, me suffira.
Entre Bacchus et la Folie,
Pour trouver des accords flatteurs,
J'aurai l'amitié de Julie,
Son autel, ses fruits et ses fleurs.



(1) Elle avait fait entrer une marotte et un galoubet dans sa composition.

POUR UN PAUL.

AIR de Madelon Friquet.

LE Paul qu'ici nous fêtons,
Tout comme un autre
Est bon apôtre ;
Le Paul qu'ici nous fêtons
Est celui que nous chérissons.

D'être regardé comme un saint,
De fuir un monde
Où tout abonde ,
Il n'eut jamais le dessein.
Le Paul , etc.

Il prêche , et même assez souvent ,
Une morale
Sans égale :
C'est celle d'un bon vivant.
Le Paul , etc.

Débarrassé des ces amours
Dont mainte chaine
Parfois gêne ,
Il rit , chante et boit toujours.
Le Paul , etc.

Des épitres. . . . il n'en fait pas ;
Mais il éclaire ,
Et pour plaire
On prend de ses almanachs.
Le Paul , etc.

Son patron est en paradis ;
Mais il en coûte
Pour la route ,
Gardons le nôtre à Paris.
Le Paul , etc.

Procurons lui l'éternité ,
Et faisons gloire
De bien boire
En tout tems à sa santé.
Le Paul qu'ici nous fêtons ,
Tout comme un autre
Est bon apôtre ;
Le Paul qu'ici nous fêtons
Est celui que nous chérissons.

IMPROMPTU

Fait sur le tombeau de M. LAUJON (1),
pendant le *de profundis*.

AUTEUR charmant , père , ami tendre ,
Laujon chanta dès son berceau :
Les premiers pleurs qu'il fit répandre ,
Devaient couler sur son tombeau.

(1) Membre de l'Institut et doyen des chansonniers.

LES SOUPÉS D'AUTREFOIS.

AIR : *Rendez-moi mon écuelle de bois , etc.*

RENDEZ-NOUS nos soupés d'autrefois ,
Messieurs les gens du monde ,
Et n'abrogez plus d'aimables lois
Qu'on chérit à la ronde.
Les Ris , les Jeux sont aux abois ,
D'un repas de moins chacun gronde.
Rendez-nous nos soupés d'autrefois ,
Messieurs les gens du monde.

Qu'ils étaient jolis , qu'ils étaient gais ,
Les soupers de nos pères !
De l'ennui , des grands airs fatigués ,
Dans ces banquets prospères ,
Cupidon vidait son carquois ,
Bacchus faisait voler la bonde.
Rendez-nous nos soupés d'autrefois ,
Messieurs les gens du monde.

Tenons-nous un peu de nos parens ?
C'est , chose indubitable ,
Parce qu'ils faisaient tous leurs enfans
Au sortir de la table.
Le bon vin , les couplets grivois
Font aux sens blessure profonde.
Rendez-nous nos soupés d'autrefois ,
Messieurs les gens du monde ,

Vous aviez sans doute des soupés,
Horace, et toi Virgile:
Vos vers, dans le Falerne trempés,
Puisaient leur tour facile;
Aux flambeaux, de charmans minois
Montaient votre verve féconde.
Rendez-nous nos soupés d'autrefois,
Messieurs les gens du monde.

Panard, Piron, Lafare et Chaulieu,
D'une gaîté si pure;
Dorat, Gresset, Bertin, Richelieu,
Vrais enfans d'Épicure,
Vos soupés faits en tapinois
Étaient illustrés à la ronde.
Rendez-nous nos soupés d'autrefois,
Messieurs les gens du monde.

Au soupé jamais on ne craignait
De chiffonner les belles;
Bacchus pouvait, tant qu'il le voulait,
Déranger les cervelles.
La nuit, pour doubler nos exploits,
Embellit la brune et la blonde.
Rendez-nous nos soupés d'autrefois,
Messieurs les gens du monde.

Je crains pour nos Crésus, nos Midas,
Quelque mésaventure;
Ne vivant que pour un seul repas,
Ils doublent la mesure,

Las ! ils n'ont, fussent-ils des rois ,
Qu'un seul estomac qui réponde.
Rendez-nous nos soupés d'autrefois ,
Messieurs les gens du monde.

Ah ! soupons au moins pour l'art charmant
Que Paris idolâtre ;
L'amateur qui dîne sobrement ,
Juge mieux au théâtre :
Les flots du nectar champenois
Troublent la raison qu'il inonde.
Rendez-nous nos soupés d'autrefois ,
Messieurs les gens du monde.

Chansonniers, poètes de nos jours ,
Des Arts aimable troupe ;
Réunis aux Plaisirs, aux Amours ,
Demandez que l'on soupe.
L'esprit se montre mieux , je crois ,
Quand Phébus est caché dans l'onde.
Rendez-nous nos soupés d'autrefois ,
Messieurs les gens du monde.

Si l'on croit l'étiquette aujourd'hui
Aux repas nécessaire ,
Pour les grands dîners gardons l'ennui ,
Sachons nous-y soustraire.
Dans de petits soupés de choix ,
Rions sans craindre qu'on nous fronde.
Rendez-nous nos soupers d'autrefois ,
Messieurs les gens du monde.

Trouvons-nous enfin dans la santé,
 Quelque chose qui plaise ?
Voulons-nous rappeler la gaité
 Que l'on nomme française ?
 Revenons à nos bons Gaulois :
 Sur leurs goûts le bonheur se fonde.
Rendez-nous nos soupés d'autrefois ;
 Messieurs les gens du monde.

ÉPIGRAMME

A L'OCCASION DU PROCÈS DES DEUX GENDRES, COMÉDIE.

Sur Conaxa , puisqu'il se tut,
D'Étienne la gloire est flambée.
Il est entré dans l'Institut
Par une porte *dérobée*.

AUTRE SUR LE MEME SUJET.

Messieurs , lorsqu'Étienne vous jure
Qu'il n'a rien pris dans Conaxa ,
Ne pas le croire est une injure
Dont à bon droit il s'offensa.
Jugez mieux sa délicatesse ;
Oui , ses deux Gendres sont à lui,
Et le vrai voleur est celui
Qui fit et lui vendit sa pièce.

COUPLETS

CHANTÉS PAR UNE DAME A SON AMIE,

LE LENDEMAIN DE SON MARIAGE.

AIR que l'on voudra.

A nos désirs le sort fidèle
Vient donc de fixer ton destin ;
Du plus beau jour , ma chère Adèle ,
C'est aujourd'hui le lendemain.
Des plaisirs la joyeuse troupe
Sans cesse va t'offrir la main.
Bois à leur séduisante coupe ;
Mais songe , Adèle , au lendemain :

Le lendemain d'un long voyage
On le consacre au doux repos :
Le lendemain d'un grand orage
Rarement nous trouve dispos.
De la moindre mélancolie
Cherche toujours la guérison :
Le lendemain de la folie
Doit se donner à la raison.

Pour chérir un époux qui t'aime
N'attends jamais le lendemain.

Pour douter s'il en fait de même
Remets toujours au lendemain.
Qu'un doux souvenir te réveille
Pour t'offrir un beau lendemain.
Quand l'Amour fut heureux le veille,
Qu'Hymen le soit le lendemain.

LA MÉMOIRE.

CHANSON PARADOXALE.

AIR : *Tout ça passe, etc.*

ON me répète toujours
Que je manque de mémoire ;
Mes bons amis, tous les jours,
Me forcent bien de le croire.
Sur un défaut illusoire,
Messieurs ne glosez pas tant ;
De ce défaut je fais gloire :
La mémoire (*ter*) est un tourment.

Si le bien passait le mal
Dans notre frêle existence,
Oublier serait fatal ;
Mais grande est la différence !
Voulant du jour qui commence
Embellir chaque moment,
J'étourdis ma souvenance :
La mémoire (*ter*) est un tourment.

Lorsque je songe aux travers
De la cour et de la ville ;
De mainte tête à l'envers,
Quand je sonde l'ame vile ;

Irai-je, échauffant ma bile,
Tonner inutilement ?
J'oublie, et je dors tranquille :
La mémoire (*ter*) est un tourment.

Je ris d'un savant fourré
Qui calcule, qui divise,
Dont l'esprit froid, mesuré,
Au lieu de jouir analyse ;
Quand sa mémoire expertise
La valeur d'un sentiment,
A le chercher il s'épuise :
La mémoire (*ter*) est un tourment.

Faudra-t-il des détracteurs
Vainement grossir la liste ?
Pour accabler nos auteurs,
Doit-on les suivre à la piste ?
Leur faiblesse est assez triste,
Oublions tout bonnement
Qu'avant eux un livre existe :
La mémoire (*ter*) est un tourment.

Quand de maints frippons connus
Je vois la démarche altière ;
Quand je vois nos parvenus
Insolens dans la carrière ;
La coquette douairière
Poursuit-elle quelqu'amant ?
Nul d'eux ne voit en arrière :
La mémoire (*ter*) est un tourment.

Figeac, qui croyait payer,
Avait fait beaucoup d'emplettes :
Lise voulait essayer
D'éternelles amourettes :
Figeac oubliant ses dettes,
Lise oubliant son serment,
Tous deux sont des gens honnêtes :
La mémoire (*ter*) est un tourment.

Pour être heureux aujourd'hui,
Dois-je songer à la veille ?
Hier s'est évanoui,
Tout est mort quand je sommeille.
Fidèle au jus de la treille
Comme à l'amoureux instant,
Vierge mon goût se réveille :
La mémoire (*ter*) est un tourment.

Mais il est des souvenirs
Que pourtant je me rappelle ;
Ce sont les touchans plaisirs
Dus à l'amitié fidèle.
Vient-il quelque bagatelle
Me blesser secrètement,
La nuit l'emporte avec elle :
La mémoire (*ter*) est un tourment.

Oublions notre printems,
Amis, l'automne s'apprête ;
Pour être oubliés du Tems,
Couvrons de fleurs notre tête.

Nous oublierons la brunette ,
Qui l'oubliera sûrement.
Oubliez ma chansonnette :
La mémoire (*ter*) est un tourment.

A M^{me}. B.....,

LE JOUR DE SAINTE-THÉRÈSE, SA FÊTE.

AIR nouveau des Fraises.

Voulez-vous un fruit parfait ?

Vous songez à la fraise.

Cherchez-vous femme qui plaît ?

Le cœur vous dira que c'est

Thérèse. (ter.)

Voulez-vous un feu brûlant ?

Allumez de la braise.

Vous voulez un feu constant ?

Qui le fait naître à l'instant ?.....

Thérèse. (ter.)

La vie a, sans les amours,

Peu d'attrait qui nous plaise.

Voulez-vous aimer toujours ?

Aimez seulement deux jours

Thérèse. (ter.)

J'aime, il faut le confesser,

Une fête où l'on baise ;

Ami je vais commencer,

Il nous faut tous embrasser

Thérèse. (ter.)

LA CONVALESCENCE.

AIR de Bâle en Suisse.

L'AIMABLE chose que la vie !
C'est le bien le plus précieux.
Quand de bonheur elle est remplie ,
Moi , je ne connais rien de mieux.
 Un conseil à suivre ,
 Et qu'on doit goûter ,
 C'est de toujours vivre
 Et de se bien porter.

Comme après une maladie
L'on jouit bien de la santé !
C'est comme après la tragédie
Nos petits actes de gaiété.
 Un conseil, etc.

A ton gré , triste cénobite ,
Sur l'autre monde va rêver.
Je dis qu'on sait bien ce qu'on quitte
Et non ce que l'on va trouver.
 Un conseil , etc.

S'il est là-bas de belles femmes ,
D'excellens vins , de bons amis ;
Bons vins , bons amis , belles dames ,
Ici , je les vois réunis.
 Un conseil , etc.

Que l'autre monde ait des merveilles,
De les voir j'ai peu de souci ;
Mes yeux , mon esprit , mes oreilles
N'en manquent pas dans celui-ci.

Un conseil , etc.

Il est des méchants sur la terre ;
Mais n'en est-il pas chez les morts ?
Changer de dispute , de guerre ,
Ce n'est que voir de nouveaux torts.

Un conseil , etc.

Boileau , La Fontaine et Molière ,
Avec Corneille sont là-bas ;
Mais Pradon , Cottin , Furetière
Et tant d'autres sont sur leurs pas.

Un conseil , etc.

S'il n'est plus pour la médecine
De Lassonne ni de Bouvart ,
J'ai , pour conserver ma machine ,
Jeanroy , Pelletan , Corvisart.

Un conseil , etc.

Mais ce qui fait de l'existence
Le bien le plus cher à mon cœur :
C'est l'amitié , dont la présence
Est le type du vrai bonheur.

Un conseil , etc.

Aimons , buvons , chantons la vie !
Amis , ne nous quittons jamais.

S'il faut qu'elle nous soit ravie ,
Ensemble embarquons-nous en paix.

Un conseil à suivre
Et qu'on doit goûter ,
C'est de toujours vivre
Et de se bien porter.

LA TABLE

AIR : *Pour animer nos chansons ,
ou la ronde sans fin.*

RESTONS à table long-tems ,
C'est le bonheur de la vie.
A table on brave le Tems
Et les plaisirs inconstans.

La gloire a beaucoup d'appas ;
Mais elle est bientôt ternie ;
Ce n'est que dans un repas
Qu'on s'escrime sans envie.
Restons , etc.

Vous cultivez un talent
Qu'un vain public apprécie.
Sommeillez-vous un instant ?
Pour toujours il vous oublie.
Restons , etc.

Pour une place , un emploi ,
Laisant ramper l'ineptie ,
Je brigue une place , moi ,
A table avec mon amie.
Restons , etc.

La table sait tout charmer,
C'est une beauté choisie ;
Tout le monde peut l'aimer
Sans la moindre jalousie.

Restons , etc.

Au jeu nous perdons beaucoup,
Et souvent il nous ennuie ;
A table aucun mauvais coup
Chez nos amis ne s'essuie.

Restons , etc.

On vieillit pour les amours,
Tant belle que soit Silvie ;
Mais on est jeune toujours
Pour table aussi bien servie.

Restons , etc.

Souvent le fils de Vénus
Voyant sa flamme amortie,
Est venu trouver Bacchus
Pour rallumer sa bougie.

Restons , etc.

Maints grands éclats d'un concert,
Où l'on bâille en harmonie,
Ne valent pas au dessert
Bon vin et chanson jolie.

Restons , etc.

(193)

L'immortalité des dieux
N'est pas un bien que j'envie ;
Mais je crois délicieux
Leur nectar , leur ambrosie.
Restons , etc.

A table on ne vieillit pas,
Fixons-y notre demeure ;
Que notre dernier repas
Charme notre dernière heure.
Restons à table long-tems ,
C'est le bonheur de la vie.
A table on brave le Tems
Et les plaisirs inconstans.

LE DÉPART.

ROMANCE.

AIR à faire.

C'EN est donc fait , tu vas partir !
Tu cours aux champs de la victoire. . . . :
Ah ! ne pourrait-on pas unir
Aux myrtes de l'amour les lauriers de la gloire ?

Que m'importe le vain rameau
Dont tu vas ombrager ta tête ?
Sera-t-il jamais aussi beau
Que le doux olivier qui me fit ta conquête !

Mais rien ne peut te retenir :
Prends ton casque , saisis tes armes ,
Cours embellir ton avenir ;
Je garde ton image et mon cœur et mes larmes.

Mes vœux jusques à ton retour
Suivront l'étoile matinale.
Tu reviendras , et mon amour
T'offrira sans rougir la palme virginale.

L'ABBÉ DE LATTIGNANT AU BAL MASQUÉ.

A L'OCCASION D'UN DÉGUISEMENT SOUS CE COSTUME.

AIR du curé de Pompone.

BELLES qui craignez de l'Amour
Ou la flèche ou les ailes,
Voulez-vous peupler votre cour
D'amans les plus fidèles ?
Venez, l'Abbé vous instruira,
Sa morale est précieuse.
Il vous dirigera,
Larira,
Il est homme d'église.

N'allez pas avoir résolu
D'abandonner Cythère ;
Si l'Abbé ne l'a pas voulu,
Vous ne pourriez le faire.
Contre vous il se roidira,
Et préparant la crise,
Il vous ébranlera
Larira,
Il est homme d'église.

Pour fixer à jamais les vœux
De la galanterie,
S'il vous fallait le code heureux

De la coquetterie ,
Cet ouvrage l'amusera ,
Qu'on raille ou qu'on médise ,
L'Abbé vous le fera
Larira ,
Il est homme d'église.

Faudra-t-il un jour vous filer
Quelque scène amoureuse
Qui puisse à vos pieds rappeler
Une ame généreuse ?
L'Abbé file ces sujets-là
D'une manière exquise.....
Il vous en filera
Larira ,
Il est homme d'église.

Si vous manquez de ces bons mots ,
Dont le sel nous réveille ,
Chansons , romances , madrigaux ;
Tous jeux qui font merveille ,
L'Abbé sait brocher tout cela
D'un style qu'il aiguise !.....
Il vous en brochera ,
Larira ,
Il est homme d'église.

Il est des jours où gauchement
Tout va , quoi que l'on fasse ;
On veut mettre un ajustement ,
Il n'a jamais de grace.

D'un nœud , d'un schall et cætera ,
A l'Abbé parlez , Lise ,
Il vous le placera ,
Larira ,
Il est homme d'église :

L'Amour , dans les plis d'un bonnet
Qui bien souvent se cache ,
Gémit lorsqu'un Zéphyr follet
Par hasard le détache :
Votre chapeau s'envolera !
Que l'abbé s'en avise :
Il vous le remettra ,
Larira ,
Il est homme d'église.

De l'éclat d'un mauvais renom
Craignant le ridicule ,
Sur son habit et sur son nom
Auriez-vous un scrupule ?
Pour un scrupule , il en rira.
N'appréhendez rien , Lise ,
L'Abbé vous l'ôtera ,
Larira ,
Il est homme d'église.

Sous les traits d'un Abbé charmant
J'ai bien fait de paraître ,
Car nul dans ce déguisement
N'a pu me reconnaître.
Là-bas , Lattaignant glosera

(198)

De ma folle entreprise ,
Et me la gardera ,
Larira ,
Il est homme d'église.

LE MAUVAIS TON.

BOUTADE.

AIR : *Vive le Rond.*

COMBIEN j'aime le mauvais ton,
Ainsi que l'entend le beau monde !
Repas simple me paraît bon ,
Pourvu que l'Amitié le fonde.
Force gaité , peu de façon ,
Vive , vive le mauvais ton !

Sans songer à l'ordre des mets ,
Je mange ce qui se présente ,
Et pour ne les compter jamais
De deux ou trois je me contente :
Filet de bœuf , tendre mouton :
Vive , vive le mauvais ton !

Je fais très-peu de cas du vin
Qu'un valet verse goutte à goutte ;
Il me sert de ce jus divin
Seulement pour que je le goûte.
Devant moi je veux le flacon :
Vive , vive le mauvais ton !

Le grand ton s'est forgé des lois,
C'est froidement qu'il vous invite.

A table , il n'offre pas deux fois ;
Avez-vous faim ? acceptez vite.
Il ne sait si l'on mange ou non.....
Vive , vive le mauvais ton !

Je fuis tous ces banquets pompeux ,
Où , dans un langage stérile ,
Sur l'Amphytrion fastueux
Le venin tout bas se distille :
On le déchire à l'unisson :
Vive , vive le mauvais ton !

En dînant montrer de l'esprit ,
Moins aimer à manger qu'à rire ,
C'est ce que la gaieté prescrit
Et que le bon ton veut proscrire.
La gaiété , je crois , a raison :
Vive , vive le mauvais ton !

N'allez pas parler de chanter
Dans tous vos desserts à la glace ,
Vous vous verriez bientôt prêter
Les travers de la populace.
Pour moi , je chéris la chanson :
Vive , vive le mauvais ton !

Si l'on mange sans dire mot ,
Promptement on quitte la table ;
Le maître se lève , aussitôt
Son despotisme vous accable :
Vous devez le suivre au salon.....
Vive , vive le mauvais ton !

Du plan que l'ennui s'est tracé
Ne croyez jamais qu'il s'écarte ;
Sur un siège à peine placé
Je le vois qui m'offre une carte :
Il faut digérer son boston !.....
Vive, vive le mauvais ton !

Tout ce que l'on prend de grands airs
Se paie en ennuis, en tristesse.
Formons nos désirs les plus chers
De gaieté, plaisirs et simplesse,
Et, narguant le qu'en dira-t-on,
Chantons vive le mauvais ton !

LE NAVIRE LA CLARA,

ou

MA STATION EN RADE DE GRAVESEND,
EN ANGLETERRE.

AIR de *Cadet Roussel.*

Vous que le goût de voyager (bis.)
Par hasard pourrait démanger, (bis.)
Si vous voulez voir l'Angleterre,
Il vous faudra quitter la terre ;
On vous embarquera ,
Venez à bord de la Clara.

C'est un assez petit vaisseau, (bis.)
En récompense il n'est pas beau ; (bis.)
Ils prétendent que c'est un lougre,
Moi, je le nomme un vilain merle :
On vous le prouvera ,
Venez à bord de la Clara.

Parlerai-je de son gréement, (bis.)
Ou bien de son appartement ? (bis.)
Parlerai-je de l'équipage ,
Du capitaine et de son page ?
Tout vous repoussera ,
Si vous entrez dans la Clara.

Empreinte des marques du tems, (*bis.*)

La Clara vécut trop long-tems; (*bis.*)

Qu'elle fût jolie ou modeste,

On ne lui voit pas un seul reste.

Quand notre tour viendra,

Soyons moins laids que la Clara.

Un imbécille et trois nigauds (*bis.*)

Font bien les quatre matelots; (*bis.*)

Plus stupide le capitaine

Compte les travers par centaine.

Lourd, sale, et cætera,

Tout est charmant dans la Clara.

Traînant des jours infortunés, (*bis.*)

Rentiers au jeûne condamnés, (*bis.*)

Fuyez le Rocher de Cancale,

Venez plutôt à notre cale;

Car l'on vous ôtera

Votre appétit sur la Clara.

Poisson à l'eau, bœuf dur, cochon, (*bis.*)

Haricots secs, salade, oignon, (*bis.*)

Le tout mêlé dans une jatte

De bois sali par mainte patte.

Oh! mange qui voudra

A ces repas de la Clara.

Si pour se remettre le cœur, (*bis.*)

Bacchus, on avait ta liqueur! (*bis.*)

Mais c'est de genièvre ou de bière

Qu'en dînant l'on se désaltère.

A bien soif qui boira

Tous les poisons de la Clara.

Las de vomir ou de marcher , (bis.)
Voulez-vous vous aller coucher ? (bis.)
Un autre supplice commence ,
Il faut s'armer de patience.
 Bien heureux qui pourra
Dormir à bord de la Clara.

Il faut descendre par un trou (bis.)
Pour aller on ne sait pas où ; (bis.)
Gagnant le fond du précipice ,
Vous venez vous mettre au supplice :
 Ce logis vous plaira ,
Venez habiter la Clara.

Sur un ban du bois le plus dur , (bis.)
De vous asseoir il n'est pas sûr ; (bis.)
Vous allez vous frapper la tête
Au bois d'un plancher malhonnête
 Qui vous résistera
Dans tous les coins de la Clara.

Mais il vous reste le plancher (bis.)
Où vous pouvez vous épancher. (bis.)
Une étable , vaille que vaille ,
Offrirait au moins de la paille.....
 Le dos vous brisera
Si vous couchez sur la Clara.

Nourrissez-vous quelques amours ? (bis.)
Vous pouvez-y penser toujours. (bis.)
Dans cette infernale demeure
On ne peut dormir un quart-d'heure ;
 Tout vous éveillera :
Ah ! quel taudis que la Clara !

(205)

Si ta belle veut te tromper , (bis.)

Si quelque juif veut te duper , (bis.)

Si quelque sot veut qu'on l'admire ,

Si quelque méchant veut te nuire ,

On les menacera

D'un voyage sur la Clara.

ROMANCE CHEVALERÈSQUE.

AIR à faire.

LA dague au poing , le casque en tête ,
Raymond , qu'on n'a jamais vaincu ,
Pour un nouveau combat s'apprête ,
Et chante en prenant son écu :
« Noble dame sera mon guide ,
» Doux servage rend valeureux ;
» Le guerrier le plus intrépide
» Est toujours le plus amoureux. »

Il chante et vole à la victoire ,
Son ennemi vient sur ses pas ,
Et croyant rencontrer la gloire ,
Ne va trouver que le trépas.
« Si noble dame n'est ton guide ,
» Crains , dit Raymond , ton sort affreux ;
» Le guerrier le plus intrépide
» Est toujours le plus amoureux. »

Tel on voit l'aigle sur sa proie
Tomber certain d'être vainqueur ,
Raymond , plein d'ardeur et de joie ,
Du mécréant perce le cœur .
« Nulle dame n'était mon guide ,
Dit le chevalier malheureux :
» Ah ! le sens , le plus intrépide
» Est toujours le plus amoureux ! »

Près du champ-clos est une image
De la déesse des amours ;
Raymond va lui porter l'hommage
Qu'un cœur pieux lui doit toujours :
« Par toi noble dame est mon guide ,
» Vénus ! à tes soins généreux
» Je dois mon courage intrépide.
» Ah ! serai toujours amoureux !

LE NAVIGATEUR CHANSONNIER.

ROMANCE.

AIR à faire.

PLAIGNEZ un pauvre Troubadour
Voguant sur la mer écumeuse ;
Il n'a , dans sa misère affreuse ,
Que l'espérance et son amour.
Jouet des élémens perfides ,
Sa lyre ne rend plus de sons.
Pourrait-il dire des chansons ,
Inspiré par les Néréides ?

Éole enchaîne les Zéphyr
Qui viendraient caresser la rose ;
Aucun rossignolet n'expose
Ses tendres chants ni ses soupirs.
Plus de parfums , plus de verdure ,
Plus de valons , plus de côteaux ;
Neptune engloutit les ruisseaux
Dont on n'entend plus le murmure.

Au bruit monotone des flots
Roulant dans un espace immense ,
On voit succéder le silence
Qu'interrompent les matelots.
Il n'ose du nom de sa belle
Troubler l'air qu'il entend mugir ;
Son cœur ne sait plus que frémir ,
Son ame lui semble mortelle.

Vainement au dieu des beaux arts
Il voudrait faire un sacrifice ,
De son Apollon au supplice
Les chevaux , les traits sont épars.
Ah ! qu'une muse est malheureuse
Au sein de l'humide séjour !
Plaignez un pauvre Troubadour
Voguant sur la mer écumeuse.

AUX PASSAGERS

A BORD DU VAISSEAU CORNELIA-SUZANNA ,

Que les Anglais n'ont pas voulu recevoir, malgré que ces passagers
eussent parmi eux de jolies femmes.

AIR : *L'hymen est un lien charmant.*

JOUETS des caprices du sort,
Vous que rebute la fortune,
N'appréhendez rien de Neptune,
Sans dangers vous verrez le port.
Les vents, la tempête et l'orage
S'enfuiront d'un autre côté :
Ce bonheur sera votre ouvrage,
Vous ne pouviez craindre un naufrage
Quand vous avez pris la beauté
Pour vous garantir en voyage.

Ne regrettez pas un séjour
Où l'on voit peu de courtoisie ;
Les Anglaises, par jalousie,
Vous auront fait jouer ce tour.
Regagnez un autre rivage,
Votre vaisseau sera fêté :
Le Français n'est pas si sauvage,
Et l'on est sûr de son hommage,
Lorsque l'on choisit la beauté
Pour son passeport en voyage.

RÉCIT ET RÉFLEXIONS

DE CADET BUTEUX,

SUR L'ENFANT PRODIGE.

AIR de Manon Giroux,

ou : J'arrive à pied de province.

T'AS-T'Y vu c't Enfant prodigue
Qu'on donne au Feydeau?
C'est un' ben plaisante intrigue ;
Y disions que c'est beau.
Tous ceux qu'ont d' mauvais' caboches ;
Voyant ça, diront :
Qu' les fils peuv' fair' leux bamboches
Tant qu' les pères vivront.

Celui qu'est l' zéros d' la fête
Est un grand garçon
Qui n'a pas l'air trop honnête
En dépit d' la l'çon.
Il a beau s' fair' un' étude
D' s' désespérer,
On voit ben qu' son habitude
N'est pas trop d' pleurer.

D'un' chandell' qu'est tout' sa r'source,
 Usant les deux bouts,
 Quand l' drôl' a vidé sa bourse
 Et fait les cent coups,
 Pour la maison d' son cher père
 Il quitte Memphis:
 Chacun conviendra, j'espère,
 Qu' voilà zun bon fils.

Y a l' pèr', qu'est un vrai Cassandre;
 Y pleur' comme un veau,
 De c' que l' malheur va l'y rendre
 Un fils tout nouveau.
 Tout père qu'est assez godiche
 Pour donner son bien,
 Mérit' ben que d' lui l'on s' fiche
 Quand il n'a plus rien.

Si queuqu' fou tomb' dans l'abyme,
 L' pouss'-t-on par le bras?
 Est-c' qu'on donne un' légitime
 Quand on n' la doit pas?
 Je me s'rais arrangé d' sorte
 Avec l' garnement,
 Que j' l'aurais mis tà la porte
 Sans un sol vaillant.

L'y a t'aussi zune amoureuse
 Qu'est un' vrai' guenon;
 Ça n'est pas plus scrupuleuse
 Qu' la hotte à Manon;
 Tout près d'épouser l' bon frère
 D' son ancien objet,

All' l' plant' là comm' un cerbère
Pour l' mauvais sujet.

C' frère honnêt' fait l' diable à quatre
Comm' un p'tit taquin ;
Avec tout l' monde y veut s' battre ,
C'est un vrai lutin.

Za quoi sert-il donc d'êt' sage ,
Dit-il en jurant ?

Je n' veux pus l'êt' davantage ,
C'est désespérant.

Dans son chagrin l' bon jeune homme
N' se plaint pas pour rien ;
Car on l' trait' tout juste comme
S'il était l' vaurien.

Constant , sa maîtresse l' lâche
Pour un mauvais gueux ;
Bon fils , son père l' rabâche.....
Soyez donc vertueux !

D'ailleurs , n'est-c' pas un' bêtise
Que d' si ben recevoir
Un fils qu' la fainéantise
Seul' rend à son devoir ?
Qu'un' nouvelle et bonn' conduite
Nous prouv' donc son r'gret :
Pour qu'on l' pardonne aussi vite ,
Quoi qu'il a donc fait ?

Moi qui ne suis pas tun Virgile ,
J'ai dit : c'est égal ,

C' cont'-là , mém' dans l'Évangile ;
N'est pas trop moral.
Des bons pèr' l'espèce abonde ,
Et n' peut point changer ;
C'est tout c' qui s' fait d' mal dans l' monde
Qu' faudrait corriger.

FRANÇOIS I^{er}.

AIR à faire.

QUEL est ce brillant chevalier
Dont l'air est si doux et si tendre ?
Son ton noblement familier
Nous fait désirer de l'entendre :
C'est François, ce roi troubadour ,
Chéri de Mars et de l'Amour.

Chez les peuples qu'il a soumis ,
Ne trouvant pas de cœurs rebelles :
Terrible pour ses ennemis ,
Il est galant auprès des belles :
C'est François , etc.

Prince guerrier , sensible amant ,
Enflammé d'un noble délire ,
S'il pose son sceptre un moment
Pour nous faire entendre sa lyre :
C'est François , etc.

Des talens , sous ses étendards ,
Si la cohorte est réunie ;
S'il est le père des beaux arts
Et le protecteur du génie :
C'est François , etc.

Au premier rang mettant l'honneur,
A tout préférant la vaillance,
Aimant sa dame avec ardeur,
S'il plaît jusque dans l'inconstance,
C'est François, etc.

Voulant fixer à ses côtés
Du bonheur les plus douces causes;
S'il dit « qu'une Cour sans Beautés
» Serait comme un printems sans roses (1), »
C'est bien François, roi troubadour,
Chéri de Mars et de l'Amour.

(1) Paroles de François I^{er}.

LE REFROIDISSEMENT.

PLAINTES D'UN AMANT.

ROMANCE.

AIR à faire.

QUAND tu m'aimais , tes yeux savaient le dire ,
Leur doux parler n'était jamais diffus ;
Mais aujourd'hui je ne puis rien y lire ,
Ils sont muets : non , tu ne m'aimes plus.

Quand tu m'aimais , le plus tendre sourire ,
A mon aspect montrait tes sens émus ;
Soit que j'arrive ou que je me retire ,
Ton sein est calme : ah ! tu ne m'aimes plus !

Quand tu m'aimais , un grain de jalousie
Te conseillait quelque piquant refus !
Mais tu n'as plus la moindre fantaisie ,
Tu cèdes trop : non , tu ne m'aimes plus.

Quand tu m'aimais , de la belle nature
J'appréciais tous les trésors connus.
L'herbe a séché , l'onde fuit sans murmure ,
Tout m'importune : ah ! tu ne m'aimes plus !

Quand tu m'aimais , de la folle inconstance
Je croyais voir les moindres traits perdus :
Elle revit dans ton indifférence ;
Tout change donc ? oui , tu ne m'aimes plus.

LES SOUHAITS ACCOMPLIS.

AIR de Plantade.

SI je pouvais recommencer la vie ,
Pour la trouver d'un long bonheur suivie ,
Avec les Dieux j'en réglerais le cours.
J'aurais d'abord un modeste héritage ,
Riche verger , simple et propre ermitage
Où la gaité régnerait tous les jours.

Le dieu des Arts , dans mon petit domaine ,
Aurait un temple où toute la semaine ,
Chaque matin , j'irais sacrifier.
Souvent le soir on me verrait encore
Avec Thalie , Érato , Terpsichore ,
A leurs doux jeux vouloir m'associer.

Je n'irais pas sur un lointain rivage
Pour enchaîner la fortune sauvage :
De ses faveurs je sais quel est le prix.
Maîtresse , amis , doux repos , jouissance ,
Vous n'êtes vrais qu'avec moyenne aisance ;
Pour les grands biens j'aurais donc du mépris.

Près des plaisirs de l'aimable jeunesse
Je voudrais voir s'écouler ma vieillesse ;
Des pampres verts orneraient mes cheveux.

La coupe en main , de leurs tendres folies ,
On me verrait chanter les plus jolies ,
Et leur bonheur comblerait tous mes vœux.

Bien chargé d'ans , et jamais taciturne ,
Quand je verrais venir le vieux Saturne ,
Gaîment encor je le suivrais à pié ;
Puis retenant une plainte inutile ,
Je partirais pour mon dernier asyle
Entre les bras de la douce Amitié.

Que dis-je ? ingrat ! me faut-il donc renaître
Lorsque les Dieux déjà m'ont fait connaître
Tout ce qu'un sage appelle le vrai bien ?
Non , mes amis , les destins se remplissent ,
Et mes souhaits parmi vous s'accomplissent :
Je dois le dire , il ne me manque rien.

LE RETOUR
DE COLOMBINE.

LE RETOUR DE COLOMBINE.

PROLOGUE (*).

ARLEQUIN *seul.*

MESDAMES et Messieurs , vous croyez peut-être que nous allons avoir l'honneur de vous donner une représentation des cinquante-trois Infortunes du beau Léandre, pièce superbe où le génie et le talent de nos artistes devaient briller si éminemment. Nous nous en flattions aussi ; mais un événement affreux , survenu ce matin à notre troupe , nous privera de cet avantage. Ce ne sont pas les rhumes , la paresse , la fatuité qui affligent nos coulisses : plus raisonnables et plus dociles que les acteurs des grands théâtres , les nôtres sont toujours prêts , toujours habillés , toujours unis. Cependant , comme rien sur la terre n'est à l'abri des malheurs , voilà le récit fidèle de ce qui s'est passé ce matin :

AIR : *Toujours debout , etc.*

S'occupant peu de leur mémoire ,
Nos artistes , dans une armoire ,
Attendaient l'heure du travail ,
Lorsque deux chats en train de rire ,
Et que notre air grotesque attire ,
Entrent dans l'innocent bercail .

(*) On avait annoncé dans une affiche , par plaisanterie , une autre pièce sous le titre des *Cinquante-trois Infortunes du beau Léandre* : c'était pour amener le prologue et la pièce.

(Qu'un chat est un maudit bétail !)
 L'un saisit la dame Pernelle ,
 L'autre saute à notre Isabelle ,
 Il la traîne par les cheveux ,
 Lui met sa griffe dans les yeux .
 Par mille sauts de mille espèces ,
 La vieille Pernelle est en pièces ;
 Sans nul égard pour la pudeur ,
 Tout se montre : c'est une horreur .
 Mais ce n'est pas assez encore :
 Nos chats , que la fureur dévore ,
 Veulent voir la troupe y passer ;
 Tout doit valser , danser , casser .
 De notre grand Polichinelle
 Bientôt la tête est sans cervelle ;
 Scaramouche , heurtant Pantalon ,
 Comme Achille est pris au talon ;
 On voit sauter notre Ingénue
 Toute en lambeaux et presque nue ;
 Elle va tomber sur Crispin ,
 Qui mutile à son tour Scapin
 Que deviendras-tu , beau Léandre ?
 Tu ne pourras pas t'en défendre ,
 Ton habit neuf de taffetas
 Est déchiré du haut en bas ;
 Nos deux chats , transportés de joie ,
 S'attachant à la même proie ,
 Dans leurs épouvantables jeux ,
 Mettent le beau Léandre en deux .
 La troupe n'a plus forme humaine .
 Les deux vainqueurs , perdant haleine ,
 Se reposent sur leurs lauriers
 De tous ces combats singuliers .
 Pour nous , acteurs de préférence ,
 Conservés par la Providence ,
 Nous devons l'honneur de vous voir
 A l'obscurité d'un tiroir .

Veillez donc permettre, Mesdames et Messieurs, que nous ne vous donnions ce soir que le Retour de Colombine, pièce dans laquelle nous ferons tous nos efforts pour mériter vos suffrages.

AIR : *Je suis afficheur*, etc.

Indulgence pour nos acteurs,
Indulgence pour nos actrices,
Indulgence pour nos auteurs,
Car ils sont tous des plus novices.
De nous, en faveur du sujet,
Que personne ici ne se fiche ;
Notre sujet est notre objet,
Le reste vaut l'affiche (1).

(*Il feint de s'en aller, puis revient dire :*)

Nous avons encore une grâce à vous demander ; c'est de permettre que nous ne nous montrions que jusqu'à la ceinture. Le tourneur chargé de faire nos jambes ayant manqué de parole, nous force à cet état peu naturel. Au moins serons-nous sûrs que vous ne direz pas de nous que nous sommes des pieds-plats.

(1) Cette affiche était écrite du style le plus bizarre, et avec une orthographe des plus grotesques.

LE RETOUR
DE COLOMBINE,

BOUQUET

A MADAME CH.....,

A L'OCCASION DU PORTRAIT DE SON FILS AINÉ, DONT M. R.....

LUI FAISAIT LA SURPRISE LE JOUR DE SA FÊTE;

FOLIE EN VAUDEVILLE,

JOUÉE PAR DES MARIONNETTES.

PERSONNAGES.

~~~~~

|                          |                                |
|--------------------------|--------------------------------|
| ARLEQUIN ,               | M <sup>r</sup> . RA....        |
| COLOMBINE , sa femme ,   | M <sup>mc</sup> . RI.....      |
| ARLEQUINET , leur fils , | M <sup>r</sup> . CH..... fils. |
| GILLES ,                 | M <sup>r</sup> . RI.....       |

*La Scène est à Pantin.*

# LE RETOUR DE COLOMBINE,

PARADE EN HUIT SCÈNES.

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

ARLEQUIN *seul.*

COMBIEN l'absence de ceux qu'on aime paraît longue!

AIR : *Que Pantin serait content.*

Qu'Arlequin serait content  
S'il revoyait Colombine ;  
Quand pour sa fête on l'attend,  
C'est un siècle qu'un instant.

La voisine ,  
La cousine ,  
Dont la mine  
Est divine ,

Rien ne peut de Colombine  
Remplacer l'amour constant.

Qu'Arlequin , etc.

Elle n'est pourtant allée qu'à Noisy-le-Sec , voir son vieux père, Monsieur Cassandre , et il me semble qu'elle soit allée à Rome. J'aurais bien pu l'accompagner ; mais on ne m'arrache pas aisément à mon bois , à ma chaudière , à mon billard , à mes douces habitudes de Pantin.

AIR : *Le Palais-Royal.*

De Noisy-le-Sec  
J'aime l'aspect  
Un peu sauvage.  
Bondy , le Raincy  
Que n'êtes-vous plus près d'ici ?  
D'Aulnay , de Drancy ,  
Qui le veut aime le voyage.  
Saint-Denis , Vertus ,  
Heureux qui peut vous avoir vus !

Le Bourget me plaît,  
Et la Villette , sans obstacle ,  
Au bout du chemin  
Me montre le plus beau bassin ;  
Là , comme un essaim  
La foule vient voir un miracle :  
De petits vaisseaux  
Qui se promènent sur les eaux ,  
Les jeux , les trétaux ,  
Les chiens , la foire , le spectacle ,  
Les chants de Momus  
Et le camp dressé par Bacchus.

Quelques pas de plus ,  
Je puis monter à Belleville ,  
Où l'air est , dit-on ,  
Mille fois meilleur que le ton.  
Quittez ce canton ,  
Vous irez droit à Romainville  
Chanter les couplets  
Que Thiéry sur ces bois a faits.  
Le Pré Saint-Gervais  
Est là tout près ,  
Venez fillettes ,

Perdez vos mamans  
Si vous voulez plaire aux amans,  
Sites, lieux charmans,  
Tout Paris vante vos retraites ;  
Mais il est certain  
Que je vous préfère Pantin.

Elle n'arrive pas, nous l'attendons cependant tous avec impatience ; elle est si bonne, et nous l'aimons si bien, que son retour serait une fête, quand nous ne serions pas à la mi-août.

AIR du Vaudeville de Jean Monet.

Des jours de la friandise,  
En janvier, je fais grand cas ;  
J'aime, pour la gourmandise,  
L'heureux tems du mardi-gras.  
Mi-août, mi-août,  
Plus qu'eux ton retour me flatte ;  
Colombinette, ma chatte,  
Vient faire la mi-août. (ter.)

Elle me rend bien heureux, ma Colombine ; je ne desire plus rien quand je suis près d'elle, au milieu de nos six enfans ; (*il rit*) six enfans !.... c'est bien bourgeois !

AIR : Aux soins que je prends de ma gloire.

Il faut aux gens du haut parage  
Un enfant ou deux, et c'est tout.  
Moi, pour être aimé davantage,  
Je voulus en avoir beaucoup.  
Colombine aussi s'en décore,  
Et l'on voit, à ses tendres soins,  
Qu'elle en aimerait mieux encore  
Quatre de plus que deux de moins. } bis.

Que de choses nous allons avoir à nous dire ! que de questions elle va me faire !

AIR : *L'Amour est un petit masque.*

As-tu , pendant mon absence ,  
Dis-moi , gardé ta constance ?  
As-tu fui l'intempérance  
Et l'attrait  
Du cabaret ?  
L'œil de mon Arlequinet  
Est-il guéri tout-à-fait ?  
Ment-il encor sans sujet ,  
Ainsi qu'autrefois il mentait ?  
Ma Pauline avec courage  
Se remet-elle à l'ouvrage ?  
Et l'étudiant en droit  
Barbouille-t-il , se tient-il droit ?  
Aimable enfant , et bon écolier ,  
Eugène de sa classe est-il le premier ?  
Charles le lutin  
Est-il toujours fin ?  
Hypolite enfin  
A tout moment a-t-il faim ?

C'est ainsi qu'en bonne mère ,  
A qui sa famille est chère ,  
L'amour maternel sait faire  
Cesser tous  
Ses soupçons jaloux.

---

SCÈNE II.

ARLEQUIN , ARLEQUINET.

ARLEQUINET.

( *Il embrasse Arlequin.* )

BONJOUR , papa ; maman n'arrive-donc pas ?

ARLEQUIN.

Elle ne doit pas tarder , mou petit ami.

ARLEQUINET.

Que de plaisir nous aurons à la revoir !..... Papa ,  
sais-tu quel jour c'est aujourd'hui ? non , mais , je dis , le  
sais-tu ?

AIR : *Tarare-Pompon.*

Au beau cœur de l'été ,  
Quand nos moissons se dorent ,  
Quand nos fruits se colorent ,  
Si l'œil est enchanté ,  
Renonçant à l'asperge ,  
Du melon j'ai le goût ,  
Et je dis : c'est la vierge  
D'août.

Et cette vierge-là est la fête de ma bonne mère , de ta  
chère Colombine.

ARLEQUIN.

Bien , mon Arlequinet , j'aime à voir que tu partages  
ma tendresse comme tu partages mes travaux ; tu ne  
peux pas mieux me prouver tes tendres sentimens qu'en  
chérissant ta bonne mère.

ARLEQUINET.

Si je la chéris !

AIR : *Toute la nuit , quand je sommeille.*

Son aimable sollicitude  
S'étend jusqu'aux plus petits soins ;  
Elle s'est fait une habitude  
De prévenir tous nos besoins.  
Entre nous tous elle partage  
Et sa tendresse et son bonheur.  
Il nous faudrait avoir ton cœur  
Pour pouvoir l'aimer davantage. (bis.)

Si tu n'étais pas un babillard , je te confierais bien quelque chose.... une surprise que Gilles et moi nous voulons faire à maman..... Mais non , il vaut mieux me taire pour te surprendre aussi toi-même.

ARLEQUIN.

De la discrétion ! à merveille , mon garçon ; je ne veux rien savoir.

AIR *du lendemain.*

En amour , en affaire ,  
L'homme doit être discret ;  
Qui ne sait pas se taire  
S'apprête plus d'un regret.  
D'un indiscret veux-tu rire  
Et rendre son travers vain ?  
Remets toujours à l'instruire  
Au lendemain.

Mais , dis-moi donc , tu projettes une surprise , et tu la concertes avec Gilles !..... Prends bien garde de voir la mine s'éventer !

ARLEQUINET.

Oh ! je ne crains rien , il est intéressé à se taire.

AIR de *Mademoiselle de Quincy.*

L'avare qui thésaurise  
Tâche qu'on n'en sache rien ;  
Le filou qui dévalise  
A coup-sûr se cache bien ;  
Fillette sait toujours taire  
Ce qu'elle peut accorder :  
Tu vois bien qu'il est , mon père, } *bis.*  
Des secrets qu'on peut garder.

Ainsi donc je ne crains rien de Gilles ; mais maman  
ne vient pas , je cours au devant d'elle.

---



SCÈNE III.

ARLEQUIN *seul.*

Va, mon fils, va. J'entends du bruit; serait-ce ma chère Colombine? (*Il entend chanter.*) Non, c'est Gilles, ce mauvais barbouilleur. Il ne sait pas mettre un pont-neuf sur l'air, et le malheureux chante toujours.

---

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, GILLES.

GILLES, *sans voir Arlequin.*

AIR : *V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.*

GILLES plaît dans chaque maison,  
V'là c' que c'est qu' d'êt' beau garçon;  
Joyeux, gaillard et sans façon,  
    Quand il peint le père  
    Il plaît à la mère :  
On le chérit à l'unisson,  
V'là c' que c'est qu' d'êt' beau garçon.

ARLEQUIN.

Comment donc ? c'est tout d'être beau garçon.

*Même air.*

Sa palette est en grand renom,  
V'là c' que c'est qu' d'êt' beau garçon;  
Allant pour peindre un vieux barbon,  
    Il attrap' la fille  
    Qu'il trouve gentille :  
On le chasse à coups de bâton . . . .  
V'là c' que c'est qu' d'êt' beau garçon.

Eh bien ! petit Lovelace, est-tu toujours mauvais sujet ? Voles-tu toujours de belle en belle ?

GILLES.

Oh ! je suis bien changé !

AIR : *A la façon de barbari.*

Jadis , la terreur des époux  
Dans maintes entreprises ,  
Lassé de faire des jaloux ,  
Après mille sottises ,  
J'ai pris pour femme un beau tendron ,  
Lafaridondaine , lafaridondon .  
Pour rassurer tous les maris ,  
Bibibi ,  
A la façon de barbari  
Mon ami.

Je ne m'occupe plus que de mon ménage et de mon art.

ARLEQUIN.

Oh oui , l'art de Gilles , ce doit être une chose superbe !  
des bambochades , des figures de singes , des têtes à  
Callot !

GILLES.

Le badinage te sied bien , marchand de poulets  
déchirés , vandale ! Dénigre donc le plus beau des arts ,  
avec ton papier qui boit . . . . comme toi ; ton encre qui  
est noire . . . . comme toi ; tes plumes qui sont mal  
taillées . . . . comme toi !

ARLEQUIN.

AIR *du Petit Matelot.*

Moi , je fais cas de la peinture  
Servant d'enseigne au cabaret.

GILLES.

Sans ton encre , la chose est sûre ,  
Beaucoup moins on chicanerait. (bis.)

ARLEQUIN.

Tes couleurs ont bien de quoi plaire  
Pour barbouiller mon escalier.

GILLES.

Chacun sait ce que l'on peut faire  
Avec ta feuille de papier. (bis.)

ARLEQUIN.

Ah ça , parlons raison , mauvaise tête ; es-tu bien sûr que la surprise que nous ménageons à Colombine réussira ? Tout est-il bien disposé ?

GILLES.

Parbleu ! quand je me mêle de quelque chose , est-ce que cela ne va pas tout seul ?

ARLEQUIN :

Oh ! sans doute. Aussi je m'en rapporte à toi ; cependant , je veux m'en assurer par moi-même. ( *Il sort.* )

---

SCÈNE V.

GILLES *seul.*

**C'**EST un bien bon ménage que celui d'Arlequin !  
Comme il chérit sa Colombine , comme il en est aimé !  
Elle va venir ; si je pouvais l'intriguer un peu à l'occasion  
de notre surprise ? (*Il réfléchit un peu.*) Ouï vraiment ,  
on peut , sans être méchant , faire des petites niches à  
ses amis ; mais on vient , c'est elle.

---

SCÈNE VI.

GILLES, COLOMBINE.

COLOMBINE *arrive en chantant.*

AIR : *J'arrive à pied de province, etc.*

**J'**ARRIVE à pied sans encombre  
Le long du canal ;  
Si l'on ne trouve pas d'ombre  
Près de son cristal ,  
Le promeneur , dont la foule  
Charme le chemin ,  
Semblable au fleuve qui coule ,  
Vous mène à Pantin.

Ah ! c'est toi , Gilles , comment cela va-t-il ? (*Elle l'embrasse.*) Où sont mes enfans ? où est Arlequin ?

GILLES.

Ils sont allés au devant de vous. Mais vous avez bien tardé ?

COLOMBINE.

Je ne pouvais pas me décider à quitter mon père , ce bon papa Cassandre.

AIR *de la béquille du père Barnabus.*

On ne quitte un vieillard  
Qu'avec quelque tristesse.

GILLES.

Est-il toujours gaillard ?

COLOMBINE.

Comme dans sa jeunesse ;  
Plus libre avec sa fille ,  
Qu'il n'effarouche pas ,  
Il rit de la béquille  
Du père Barnabas.

Eh ! dis-moi , y a-t-il du nouveau ici ? Que s'est-il  
passé durant mon absence ?

GILLES *à part.*

Elle est soupçonneuse , intriguons-la. (*haut.*) Vrai-  
ment oui , il y a du nouveau.

( *A Colombine.* )

AIR : *Monsieur la Palisse* (ancien).

1<sup>er</sup>. COUPLET.

On a vu l'herbe en ces lieux  
Prendre une couleur verdâtre.....  
On dit aussi que des cieux  
La voûte est parfois bleuâtre.

COLOMBINE *haussant les épaules.*

Après ?

GILLES.

2<sup>e</sup>. COUPLET.

On a vu dans le jardin

COLOMBINE.

Quoi donc ?

GILLES.

De l'écorce à beaucoup d'arbres.  
Il s'est trouvé dans Pantin.....  
Plus de plâtre que de marbres.

COLOMBINE *s'impatientant.*

As-tu bientôt fini ?

GILLES.

3<sup>e</sup>. COUPLET.

On a vu fille à cinq ans  
Etre encore assez novice. ....  
On a vu vieille sans dents  
Avoir beaucoup de service.

COLOMBINE.

On a vu, on a vu ; tais-toi , mauvais plaisant , et répons-moi sérieusement. Crois-tu qu'Arlequin m'ait été fidèle , n'as-tu vu venir personne ?

GILLES *d'un air mystérieux.*

Si vous vouliez me promettre de ne pas vous fâcher ; je vous apprendrais quelque chose.

COLOMBINE.

Quoi donc ? parle.

GILLES.

Vous ne vous mettez pas en colère ?

COLOMBINE.

Non , non , parle et dépêche-toi.

GILLES *regardant si l'on écoute.*

C'est qu'il y a dans la maison un étranger.

COLOMBINE.

Un étranger ! et quel est-il ? Est-il vieux , jeune ?



GILLES.

Il est très-jeune.

COLOMBINE.

Et tu ne sais pas qui c'est ?

GILLES.

Non ; mais au soin qu'Arlequin prend de le cacher ,  
je vois qu'il y a du mystère , et je ne serais pas surpris....  
Ah ! voici Arlequin lui-même , je vous laisse. (*Il sort.*)

---

SCÈNE VII.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *embrassant Colombine.*

AH ! te voilà, te voilà donc !

AIR.....

Je te revois, ma chère Colombine !  
Approche-donc tes lèvres de corail.  
Que j'aime à voir ta séduisante mine ,  
Tes grands yeux noirs, tes quenottes d'émail !  
Je languissais de ta trop longue absence ,  
Je n'aimais plus la fraîcheur du matin ;  
Jusqu'aux oiseaux, tout gardait le silence :  
Tu nous manquais pour embellir Pantin.

*(Il tourne autour d'elle et lui fait des caresses.)*

Ma bonne amie, mon petit chou, ma pêche, mon abricot.... Mais parle-moi donc, comment va M. Casandre ? tu es arrivée bien tard, ma bonne amie.

COLOMBINE *se tenant froidement à l'écart.*

Je n'ai pas pu venir plutôt ; et mes enfans, où sont-ils donc ?

ARLEQUIN.

Ils te cherchent, ma chère amie, tu vas bientôt les voir ; mais quelque chose t'embarrasse, qu'as-tu donc, ma petite poule ?

COLOMBINE *toujours froidement , et s'animant par degré.*

Ce n'est rien..... N'est-il venu personne depuis mon départ ?

ARLEQUIN *s'amusant.*

Non , ma bonne amie , si ce n'est la boulangère , qui vient tous les matins pour faire aboyer nos chiens ; le porteur d'eau , qui vient tous les soirs , et puis Gilles , qui vient à tous momens.

COLOMBINE.

Trève de badinage ; vous mentez , il y a ici quelqu'un.

ARLEQUIN *feignant d'être embarrassé.*

Je t'assure , ma bonne amie . . . . Mais je vois bien que Gilles a fait encore ici des siennes ; le maudit bavard ! Je l'avais pourtant bien prié de ne pas t'en parler. Allons , puisque tu le sais , il faut bien t'avouer qu'il y a dans la maison quelqu'un que tu n'as jamais vu.

COLOMBINE.

Et quel est-il , où est-il ?

ARLEQUIN *calinant.*

AIR : *C'est un enfant.*

Je confesse mon imprudence ,  
Oui , j'aurais dû te prévenir  
Que je choisissais ton abseuce  
Exprès pour le faire venir. . . ,  
Ne vas pas , ma chère ,  
Te mettre en colère ,  
Ta belle ame te le défend.

COLOMBINE *l'interrompant.*

Enfin , qu'est-ce donc ?

ARLEQUIN *finissant l'air.*

C'est un enfant.

( bis. )

COLOMBINE *furieuse.*

Un enfant ! un enfant ! (*Elle veut battre Arlequin.*) Il faut que je t'arrache les yeux.

Air.....

Grands dieux ! Pai-je bien entendu ?  
Quel excès d'audace !  
Oser me le dire en face !  
Grands dieux ! Pai-je bien entendu ?  
A ce coup affreux qui se fût attendu ?

ARLEQUIN.

Modérons,  
Modérons,  
Modérons-nous.

COLOMBINE.

Traître, qui sans cesse  
Me parlait de ta tendresse !

ARLEQUIN.

Modérons,  
Modérons,  
Modérons-nous ;  
Au tort d'un époux  
Montre moins de courroux.

COLOMBINE *toujours en colère.*

Perfide ! voilà donc la fidélité que tu m'avais jurée !  
Un nouvel enfant dans ma maison !

ARLEQUIN.

Il est gentil, cet enfant ; il est vraiment bien gentil.  
Je suis sûr que quand tu le verras, ma bonne amie, tu l'aimeras autant que les autres.

COLOMBINE.

Moi ! non, jamais. Et sa mère, quelle est-elle ? où est-elle ? Est-elle jeune ? est-elle jolie ?

ARLEQUIN *toujours tranquillement et avec grace.*

J'aurai beaucoup de plaisir, ma bonne amie, à te faire son portrait.

AIR : *Annëte à l'âge de quinze ans.*

Ma belle entre dans son été,  
Brillante d'amabilité ;  
Ce n'est la rose ni le thym ,  
C'est l'immortelle  
Toujours plus belle  
Pour Arlequin.

COLOMBINE *à part.*

Toujours plus belle, le monstre !

ARLEQUIN.

*Même air.*

T'allarmes-tu de sa fraîcheur ?  
Je te parlerai de son cœur :  
Il est brûlant, sensible, humain ;  
C'est la fournaise  
Toujours de braise  
Pour Arlequin.

COLOMBINE *désolée.*

Tu prends donc plaisir à me tourmenter ? Enfin, quel que soit cet enfant, je veux le voir.

ARLEQUIN.

Je le veux bien, ma bonne amie ; mais promets-moi de ne pas t'emporter, d'être bien raisonnable : tu me le promets, ma bonne ?

COLOMBINE.

Cruel, ton sang-froid me désespère ! Où est donc ce maudit enfant ? qu'il paraisse. (*Ici le Tableau paraît.*)

*Gilles arrive avec Arlequin et montre le Tableau, qui était le Portrait de CH....., fils aîné.)*

---

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

ARLEQUIN, COLOMBINE, ARLEQUINET,  
GILLES.

GILLES ET ARLEQUINET.

LE voici, le voici.

COLOMBINE *en extase.*

Que vois-je ? le Portrait d'Arlequinet, de mon fils aîné ! Ah ! mon ami, mon bon ami, le joli bouquet que tu me donnes-là !

ARLEQUIN.

C'est un tour de ce coquin de Gilles, tu le lui pardones bien, n'est-ce pas ? Voilà comme il barbouille.

COLOMBINE.

Aimable Gilles ! je n'oublierai jamais cette agréable surprise.

AIR : *Avec vous sous le même toit.*

Je le garderai ce tableau  
Dont l'Amitié me fait hommage ;  
D'un fils chéri, que son pincaau  
A bien su retracer l'image !  
Voyez comme il est ressemblant,  
Il va parler. . . . c'est bien lui-même.

ARLEQUINET.

Ah ! si mon portrait est parlant, }  
Maman, il doit dire je t'aime. } *bis.*

ARLEQUIN à *Colombine*.

Je te l'avais bien dit , ma bonne amie , que quand tu verrais ce nouveau venu , tu l'aimerais autant que les autres.

COLOMBINE.

Mon ami , pardonne ma colère ; il est bien vrai que je n'aurais pas dû te croire infidèle. Je t'assure que je ne serai plus jalouse.

ARLEQUIN.

Oh ! oui , plus jalouse , je n'ai qu'à m'y fier. Quant à toi , mon cher Gilles , si tu n'as plus à méditer que des tours de cette façon , tu peux être sûr de te faire de nombreux amis.

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

De Vandyck , noble interprète ,  
Aimable et vrai tour-à-tour ,  
Il t'a légué sa palette ,  
Tu dois nous le rendre un jour.  
Ton pinceau , toujours fidèle ,  
Donne l'immortalité ,  
Et servira de modèle  
A notre postérité.

GILLES.

Oh ! mes amis , vous me comblez ; laissons cela ; et ne songeons qu'à chanter l'aimable Colombine , sous le nom de Marie , puis après nous irons dîner.

TOUS.

Oui , Oui , chantons l'aimable Marie.

VAUDEVILLE.

AIR : *Comm' ça vient , comm' ça passe , etc.*

ARLEQUIN.

Célébrons de Marie  
L'aimable fête et le retour :  
Sa présence chérie  
Embellit encor ce séjour.

Qui la connaît bientôt grille  
Dans sa maison d'être admis ;  
Et s'il n'est de sa famille ,  
Veut être de ses amis.

TOUS.

Célébrons , etc.

ARLEQUINET.

Cupidon pleure et regrette  
La perte de ses bosquets (1),  
Ne pouvant plus en cachette  
Lui décocher quelques traits.

TOUS.

Célébrons , etc.

GILLES.

Lorsque sur la balançoire  
Zéphyr trouble ses appas ,  
L'Amour met toute sa gloire  
A voir..... ce qu'on ne voit pas.

TOUS.

Célébrons , etc.

---

(1) On venait de couper le bois.



COLOMBINE.

De ses vergers l'abondance  
Plait à notre œil enchanté ;  
Mais quelle terre balance  
Sa belle fécondité ?

TOUS.

Célébrons , etc.

ARLEQUINET.

Qui n'aimerait sa chaumière  
Pour y recevoir ses lois ,  
Et de l'aimable Fermière  
Fixer à jamais le choix.

TOUS.

Célébrons , etc.

GILLES.

De son parc j'aime les buttes ;  
Mais , je le dis en secret ,  
Je craindrais bien moins les chutes  
Sur celles de son corset.

TOUS.

Célébrons , etc.

COLOMBINE.

En riant de sa méprise ,  
Elle invite à la tromper ;  
Avec semblable surprise  
Heureux qui peut l'attraper !

TOUS.

Célébrons , etc.

ARLEQUIN à Marie.

Passe-nous , bonne Marie ,  
Des jeux loin de leur objet ;  
Car notre plaisanterie  
N'était qu'un cadre au portrait.

TOUS.

Célébrons , etc.

FIN.

( L'Auteur ayant été demandé , Arlequin  
est venu chanter le couplet suivant : )

AIR : *Une fille est un oiseau* (nouveau).

Bien qu'un habile pinceau  
Sans secours soit sûr de plaire ,  
L'usage est pourtant de faire  
Un cadre à chaque tableau.  
L'Amitié toujours fidelle ,  
Lorsque la Gaité l'appelle ,  
N'écoutant rien que son zèle ,  
Crut prendre un moyen nouveau ,  
Et choisit par fantaisie ,  
Pour signer cette folie ,  
CH..... fils (1) et RAVRIO. ( *ter.* )

---

M. CH..... fils avait bien voulu m'aider dans ce badinage.

---

---

## TABLE.

---

|                                                                                   |      |
|-----------------------------------------------------------------------------------|------|
| <i>A mes amis , en leur envoyant mon second volume ,</i>                          | p. 1 |
| <i>Mon horoscope ,</i>                                                            | 3    |
| <i>Couplets chantés par Mlle. Devienne à Mme. H..... ,</i>                        | 7    |
| <i>Le petit appartement ,</i>                                                     | 9    |
| <i>Couplets pour le mariage de Mlle. Roman ,</i>                                  | 11   |
| <i>Consolation de la vieilleuse ,</i>                                             | 13   |
| <i>Le portrait de Minette J. G.... ,</i>                                          | 14   |
| <i>Les Angéliques de Vitry ,</i>                                                  | 17   |
| <i>Relation d'un pèlerinage à Clichy ,</i>                                        | 20   |
| <i>La nouvelle année ,</i>                                                        | 24   |
| <i>Couplets accompagnant un fromage à la glace ,</i>                              | 26   |
| <i>Couplets chantés pour la fête de Mme. Belmont ,</i>                            | 28   |
| <i>Réponse aux vers de M. Collier ,</i>                                           | 29   |
| <i>La chasse malencontreuse ,</i>                                                 | 31   |
| <i>La chanson manquée ,</i>                                                       | 33   |
| <i>A Mme. H..... ,</i>                                                            | 35   |
| <i>Couplets d'excuse à Mme B...</i>                                               | 37   |
| <i>A l'occasion du mariage d'une demoiselle qui épousait un notaire de Riom ,</i> | 38   |
| <i>A Mme. L..... ,</i>                                                            | 40   |
| <i>A Délie ,</i>                                                                  | 42   |
| <i>Réponse à une apologie des dîners de garçons ,</i>                             | 45   |

|                                                               |         |
|---------------------------------------------------------------|---------|
| <i>Couplets à un Nicolas ,</i>                                | pag. 48 |
| <i>Romance chantée par S. A. I. la Princesse Caroline ,</i>   | 50      |
| <i>La bonne écolière ,</i>                                    | 52      |
| <i>A Mme. G.... ,</i>                                         | 55      |
| <i>Beauté, Bonté, Félicité ,</i>                              | 57      |
| <i>Les Arts et le Bonheur ,</i>                               | 59      |
| <i>Pour un Noël ,</i>                                         | 61      |
| <i>A une artiste du Théâtre-Français ,</i>                    | 63      |
| <i>A mon ami Pierre B..... ,</i>                              | 65      |
| <i>A mon Cousin ,</i>                                         | 67      |
| <i>Couplets chantés par un commerçant , sur sa retraite ,</i> | 70      |
| <i>Pour la fête d'un Noël ,</i>                               | 72      |
| <i>L'Automne ,</i>                                            | 75      |
| <i>A M. et Mme. V..... ,</i>                                  | 78      |
| <i>A l'Ennui ,</i>                                            | 80      |
| <i>A Mme. G ... ,</i>                                         | 83      |
| <i>A M. Traversier ,</i>                                      | 85      |
| <i>Couplets élégiaques sur la mort de mon chien ,</i>         | 87      |
| <i>A une Marie ,</i>                                          | 89      |
| <i>A une jolie personne , sur la fuite d'un lapin ,</i>       | 92      |
| <i>Le Rocher de Cancale ,</i>                                 | 93      |
| <i>Couplets chantés par Mme. Belmont à M. Dupaty ,</i>        | 97      |
| <i>A Mme. Lebl... ,</i>                                       | 99      |
| <i>A-propos sur un bouquet de violette ,</i>                  | 101     |
| <i>Sur l'art de M. Appert ,</i>                               | 102     |
| <i>Le nouveau logement d'Angélique ,</i>                      | 104     |

|                                                                              |          |
|------------------------------------------------------------------------------|----------|
| <i>Couplets d'excuse à M. Dupaty ,</i>                                       | pag. 106 |
| <i>Les diseurs et les faiseurs ,</i>                                         | 107      |
| <i>Un enfant à sa mère ,</i>                                                 | 109      |
| <i>Les chutes ,</i>                                                          | 110      |
| <i>Couplets sur le mariage de Mlle. A..... avec M. Oli-</i><br><i>vier ,</i> | 113      |
| <i>Couplet à l'occasion de la Vaccine ,</i>                                  | 115      |
| <i>La goguette ,</i>                                                         | 116      |
| <i>Francœur et Victoire ,</i>                                                | 119      |
| <i>A Mme. Ch..... ,</i>                                                      | 121      |
| <i>Canon ,</i>                                                               | 123      |
| <i>Les relevailles ,</i>                                                     | 124      |
| <i>A un Nicolas ,</i>                                                        | 127      |
| <i>A une jolie papetière ,</i>                                               | 130      |
| <i>A M. Paul P..... ,</i>                                                    | 132      |
| <i>A Madame *** ,</i>                                                        | 133      |
| <i>Un enfant à sa mère ,</i>                                                 | 135      |
| <i>Sur la retraite d'un commerçant ,</i>                                     | 136      |
| <i>La soixantaine ,</i>                                                      | 138      |
| <i>Faites ou ne faites pas ,</i>                                             | 140      |
| <i>La romance ,</i>                                                          | 143      |
| <i>Réponse à un billet de Mr. G. ,</i>                                       | 145      |
| <i>A la Gaité ,</i>                                                          | 146      |
| <i>Mon rêve ,</i>                                                            | 149      |
| <i>Chanson en magnièr' d' complainte ,</i>                                   | 152      |
| <i>Le lendemain de noce ,</i>                                                | 155      |

|                                                                                                 |          |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| <i>Vie qui dure ,</i>                                                                           | pag. 156 |
| <i>Les quatre Maries ,</i>                                                                      | 158      |
| <i>La paix domestique ,</i>                                                                     | 160      |
| <i>A l'occasion du mariage de Mlle V... avec M. Vau-</i><br><i>tour ,</i>                       | 161      |
| <i>Un an de plus ,</i>                                                                          | 163      |
| <i>L'oiseau perdu ,</i>                                                                         | 166      |
| <i>Stance sur une montre de col ,</i>                                                           | 169      |
| <i>Couplets à Mme. G..... , sur un tableau allégorique de</i><br><i>fleurs peint par elle ,</i> | 171      |
| <i>Pour un Paul ,</i>                                                                           | 173      |
| <i>Impromptu fait sur le tombeau de M. Laujon ,</i>                                             | 175      |
| <i>Les soupés d'autrefois ,</i>                                                                 | 176      |
| <i>Épigrammes à l'occasion du procès des deux Gen-</i><br><i>dres ,</i>                         | 180      |
| <i>Couplets chantés par une dame à son amie ,</i>                                               | 181      |
| <i>La mémoire ,</i>                                                                             | 183      |
| <i>A Mme. B..... ,</i>                                                                          | 187      |
| <i>La convalescence ,</i>                                                                       | 188      |
| <i>La table ,</i>                                                                               | 191      |
| <i>Le départ ,</i>                                                                              | 194      |
| <i>L'abbé de Lattaignant au bal masqué ,</i>                                                    | 195      |
| <i>Le mauvais ton ,</i>                                                                         | 199      |
| <i>Le navire la Clara ,</i>                                                                     | 202      |
| <i>Romance chevaleresque ,</i>                                                                  | 206      |
| <i>Le navigateur chansonnier ,</i>                                                              | 208      |
| <i>Aux passagers à bord du vaisseau Cornelia-Suzanna ,</i>                                      | 210      |

|                                                                    |          |
|--------------------------------------------------------------------|----------|
| <i>Récit et réflexions de Cadet Buteux, sur l'Enfant prodigue,</i> | pag. 211 |
| <i>François Ier.</i>                                               | 215      |
| <i>Le refroidissement,</i>                                         | 217      |
| <i>Les souhaits accomplis,</i>                                     | 219      |
| <i>Prologue du retour de Colombine,</i>                            | 222      |
| <i>Le Retour de Colombine,</i>                                     | 127      |

FIN DE LA TABLE.


Cy

~~by~~ ~~es~~

es  
—  
as

ci)



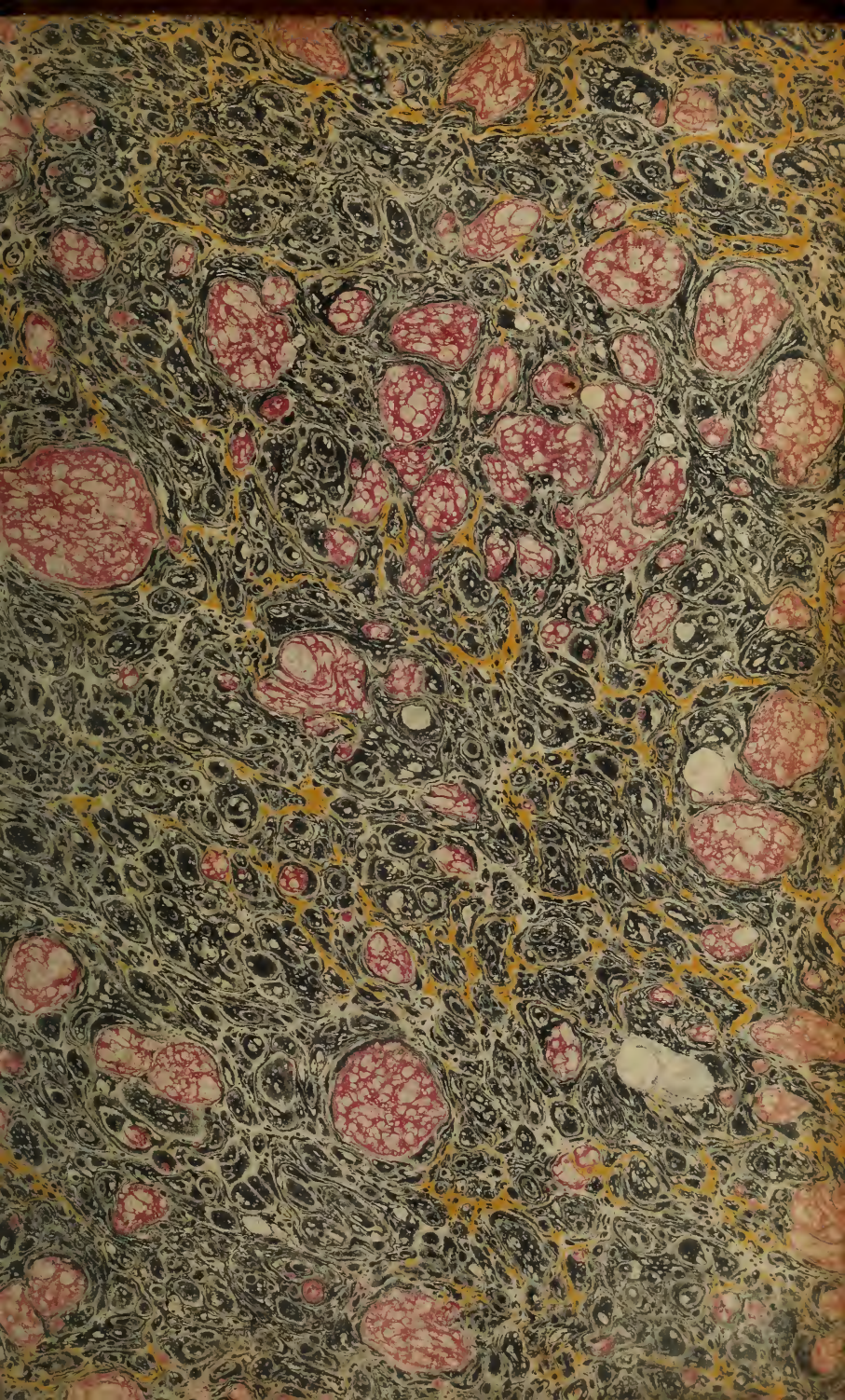


Deacidified using the Bookkeeper process.  
Neutralizing agent: Magnesium Oxide  
Treatment Date: Feb. 2008

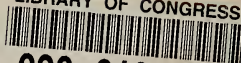
**Preservation Technologies**  
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION

111 Thomson Park Drive  
Cranberry Township, PA 16066  
(724) 779-2111





LIBRARY OF CONGRESS



0 020 612 337 0